



Le secret de mon bien-aimé

Inconnu(e)

VISIT...

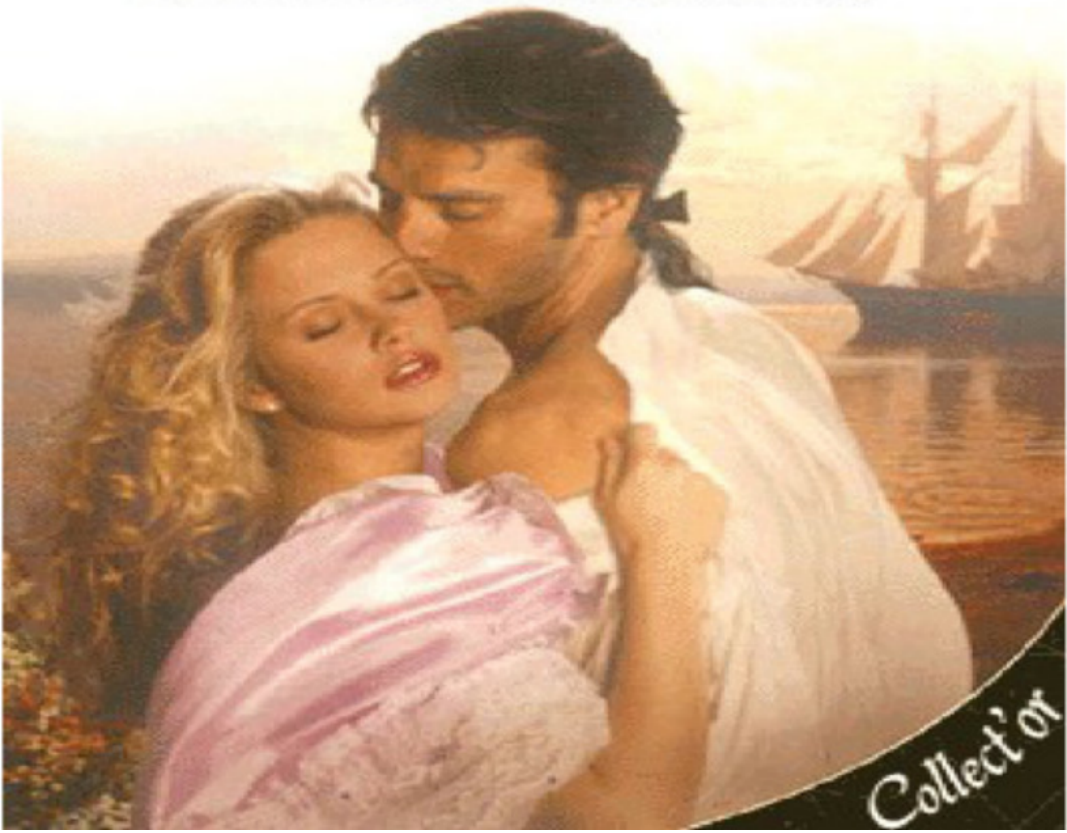
LANZAROTE
Caliente.COM



POUR 2000

Barbara Cartland

Le secret de mon bien-aimé



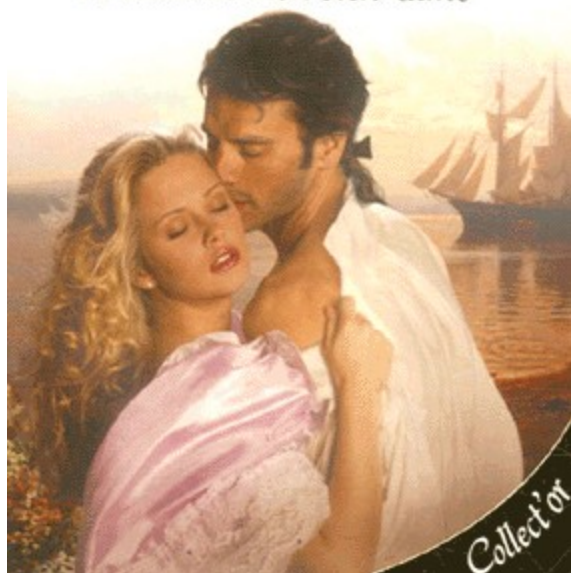
Collect'or

JAI
LU

POUR ELLE

Barbara Cartland

Le secret de mon bien-aimé



R

ésumé :

Quito, capitale de l'Équateur, dominée par la masse impressionnante des Andes ! La ville en liesse se prépare à accueillir Simon Bolivar, le libérateur de l'Amérique du Sud.

A peine débarquée de son Angleterre natale, Lucile est entraînée, presque malgré elle, dans le tourbillon des événements passionnants qui bouleversent ce pays. De tout son cœur, elle prend parti pour les patriotes contre l'opresseur espagnol et se retrouve bientôt déchirée entre ses convictions et ses sentiments. L'homme qu'elle a sauvé d'une mort certaine, l'homme qu'elle aime en secret porte l'uniforme détesté de l'armée ennemie...

Lucile contemplait le vaste paysage au delà du jardin. Les montagnes surplombaient Quito et l'encerclaient de toutes parts. Les pics enneigés des Hautes Andes surgissaient çà et là entre les nuages. D'instant en instant la capitale de l'Équateur lui paraissait plus merveilleuse, et la jeune fille se souvint que l'on décrivait Quito comme une citadelle enchantée perdue dans les nuages...

Lucile jouissait de cette beauté, après les semaines tumultueuses qui suivirent la décision de son père de quitter Londres. Puis, quand ils débarquèrent, elle, son père et sa sœur, à Guayaquil, au terme d'une longue traversée, ce fut pour apprendre, avec consternation, que les Espagnols venaient de subir une terrible défaite.

Le père de Lucile, sir John Cunningham, se refusait à croire cette invraisemblable nouvelle.

En effet, si elle était exacte, le voyage qu'il venait de faire devenait inutile. Il arrivait en Amérique du Sud avec une pleine cargaison de fusils et d'armes diverses qu'il devait vendre aux Espagnols. Il avait fini par se réfugier dans un optimisme obstiné et avait décidé que les bruits qui couraient devaient être, sinon totalement faux, du moins fort exagérés. Il avait donc persisté dans ses projets, mais au lieu de se rendre directement à Lima comme prévu, il avait pris la route de Quito pour voir par lui-même ce qui s'était exactement passé.

Le port de Guayaquil n'avait pas enthousiasmé Lucile. On lui avait pourtant fait admirer la vaste baie naturelle de plus de cent cinquante kilomètres de profondeur sur cinquante de largeur qui en faisait non seulement un site chargé de souvenirs historiques, mais aussi l'un des ports les plus importants du Nouveau Monde.

Mais la jeune fille avait été attristée par la misère de la ville, par les pauvres cahutes construites en bambous, de part et d'autre des ruelles sur pilotis qui n'étaient que d'infâmes fondrières. Elle avait pu constater que les ravages de trois siècles de piraterie ajoutés à ceux des termites avaient fait de Guayaquil un cloaque pestilentiel, abominablement laid, malsain et dangereux.

Son père ne s'intéressait, lui, qu'aux navires ancrés dans le port. Bon nombre de ces voiliers avaient été construits à Guayaquil même, pour servir au transport du coton, du café, du cacao et du caoutchouc qui

faisaient la fortune du pays : l'Équateur était réputé pour être le paradis du commerce car il exportait ces denrées dans le monde entier.

Néanmoins, l'auberge où ils avaient attendu la voiture qui devait les emmener jusqu'à Quito était sordide, sale et inconfortable. Quant au repas, il était infect, mal cuit et peu appétissant.

Cependant Lucile n'avait aucune envie de tout critiquer a priori. Elle était bien trop heureuse d'être en Amérique au lieu d'être restée seule en Angleterre! Et elle se sentait indulgente et bien disposée.

Ce n'était pas le cas de sa sœur Catherine : celle-ci ne se privait pas de trouver à redire à tout. Pendant leur voyage, elle avait fait plusieurs fois des scènes épouvantables dont elle avait le secret, chaque fois qu'il lui manquait quelque chose et qu'elle ne pouvait obtenir ce qu'elle voulait. Pendant toute la première partie du trajet, sur la route qui les menait vers Quito, Lucile avait essayé de la calmer en trouvant des arguments pour apaiser ses récriminations de jolie fille capricieuse.

Lucile était prête à faire n'importe quoi pour sa sœur et plus encore que d'habitude, car elle devait à Catherine de ne pas être restée seule en Angleterre et de participer à ce merveilleux voyage qui les emportait vers un Eldorado dont elle ne mettait pas un instant en doute la réalité.

Auparavant, sir John Cunningham partait toujours seul pour l'Amérique du Sud pour régler ses affaires avec les colons espagnols. Mais, à Londres, un incident mondain l'avait poussé à modifier sa ligne de conduite.

Cet hiver-là, en effet, il avait été profondément vexé et ulcéré. Lui et sa fille aînée ne figuraient pas sur la liste des invitations pour un grand bal donné en l'honneur du roi, à Devon-shire House. Et quand il apprit qu'ils avaient été volontairement éliminés, il explosa de rage :

- Ah les maudits! Ce pays est devenu un pays de chiens! Quoi d'étonnant, d'ailleurs? Le souverain régnant est couvert de dettes! Au lieu de s'occuper des affaires de l'Etat, le roi passe son temps à faire la cour à cette vieille bonne femme adipeuse! criait-il sans retenue, devant ses deux filles médusées par la violence de sa colère.

Catherine et Lucile n'osaient rien dire. Il reprit avec rancœur :

- ... Grâce à Dieu! Je repars bientôt pour l'Amérique et j'en remercie le

Ciel! Au moins, là-

bas, les Espagnols savent comment on doit traiter un gentilhomme comme moi... Lors de mon dernier séjour à Lima, le vice-roi lui-même m'a traité avec tous les égards dus à mon rang. Il m'a accordé toutes sortes de faveurs que j'ai appréciées.

Tout en parlant, sir John regardait Catherine et, malgré sa colère, constatait une fois de plus que sa fille aînée était extraordinairement séduisante.

Elle était l'incarnation même de cette fameuse « beauté anglaise », avec ses cheveux blonds comme les blés, ses yeux bleus et vifs et son teint extraordinairement clair.

Brusquement, sir John frappa sur la table avec son poing d'un air décidé :

- Je ne resterai pas plus longtemps ici, à me laisser traiter comme un moins que rien par cette bande de snobs qui se croient supérieurs! Ah! certes non! Et je vais vous emmener avec moi à Lima, Catherine : vous ferez sensation, là-bas, ma fille. Les Espagnols sauront vous traiter comme vous le méritez; et vous verrez comment les vrais gentilshommes se conduisent envers les femmes qu'ils admirent.

Catherine était sidérée. Elle balbutia :

- A Lima? Vous voulez m'emmener à Lima, papa?

Sir John répondit d'un ton péremptoire :

- Vous avez parfaitement entendu ce que j'ai dit. Arrangez-vous pour être prête à prendre le bateau d'ici une semaine. Surtout emportez vos plus jolies toilettes! N'allez pas croire que les dames de Lima ne suivent pas la mode. Vous vous tromperiez grossièrement.

A certaine intonation dans la voix de son père, Lucile, qui était intuitive, devina que sir John n'avait pas dû rester insensible au charme des « dames de Lima ». Elle ne fut pas surprise car, depuis la mort de leur mère, sir John s'était acquis une réputation d'homme à femmes.

A partir de cet instant leur vie fut envahie par la fièvre du départ. Catherine préparait ses bagages et réclamait sans cesse toutes sortes de choses : des gants, des chaussures, des chapeaux, des ombrelles. Il

lui avait fallu des robes neuves. Sa sœur était seule capable de l'aider et de pourvoir à toutes ses exigences.

Ainsi Lucile n'avait-elle plus un moment à elle. Elle n'aurait d'ailleurs pas perdu son temps à ressasser de vains regrets. N'ayant pas l'habitude de s'apitoyer sur elle-même, elle avait accepté sur-le-champ ce qu'elle considérait comme l'inévitable : son sort était de rester à Londres avec la vieille cousine Dorcas qui habitait chez eux et leur tenait lieu de chaperon depuis la mort de leur mère. Elle était percluse de rhumatismes et avait un caractère épouvantable. Mais Lucile n'avait pas envisagé un seul instant la possibilité d'échapper à sa vie morne en compagnie de la vieille dame.

Aussi fut-elle la première surprise quand les projets établis furent soudainement bouleversés quatre jours avant la date de l'embarquement. Ce matin-là, Catherine arriva très en retard dans la salle à manger où son père et sa sœur prenaient leur petit déjeuner. Elle avait l'air outré. Ses yeux bleus fulguraient. Elle leur avait crié, dès le seuil de la porte :

- Hannah refuse de partir avec moi! C'est inouï...
- Comment? Elle refuse vraiment? s'étonna Lucile.

Hors d'elle, Catherine répondit violemment :

- Es-tu sourde? Tu as bien entendu ce que j'ai dit. Elle prétend maintenant qu'elle est trop âgée et, ce qui est pire, que la traversée lui fait peur.

Lucile s'exclama, épouvantée :

- Mais Hannah s'est toujours occupée de toi! Comment vas-tu faire? Nous n'aurons jamais le temps, d'ici à ton départ, de former une nouvelle chambrière.

Lucile savait qu'il était impossible de trouver rapidement une bonne domestique parce que son père, malgré sa fortune, était des plus parcimonieux sur l'article des gages. En outre, Catherine était dure et exigeante et les jeunes servantes, à qui elle faisait peur, refusaient d'entrer à son service. Ayant rapidement réfléchi à ce problème, Lucile se leva et quitta la table en annonçant :

- Je vais aller parler à Hannah.
- C'est inutile, répliqua sa sœur rageusement, j'ai déjà tout essayé. Je

l'ai suppliée, menacée, je lui ai offert de doubler ses gages. Rien à faire : elle est entêtée comme une mule! A moins de l'emmener de force sur le bateau, elle ne partira pas avec nous.

Lucile soupira et suggéra d'une voix douce :

- Bien. Alors il nous reste Rose...

- Ah non! rétorqua Catherine d'un ton violent. Elle est complètement stupide et elle ne sait pas coudre.

Lucile se mit à réfléchir.

- Quant à Emilie, elle est trop jeune, dit-elle d'un ton pensif. Je crois vraiment que je ferais mieux de courir tout de suite au bureau de placement.

- Tu ferais encore mieux si tu partais en Amérique avec moi! répliqua Catherine d'un ton aigre. (Puis elle ajouta, en regardant sa sœur qui ouvrait de grands yeux stupéfaits :) Tu te débrouilles pour tout beaucoup mieux que toutes ces servantes empotées. Et pour ce qui est de la couture, tu travailles bien mieux qu'Hannah.

Sir John ajouta à la surprise de Lucile, en déclarant d'un ton paisible et satisfait :

- Mais cela me semble une excellente idée! Si je loue une maison là-bas, comme j'en ai l'intention, j'aurai besoin de quelqu'un pour la tenir : Lucile pourra s'en charger, si elle vient.

Ce sera mieux : elle connaît mes habitudes et mes goûts, elle sait quelle nourriture me convient. La cuisine péruvienne est souvent trop pimentée et mon estomac la supporte mal.

Lucile lui demanda d'une voix enrouée par l'émotion :

- Parlez-vous sérieusement, papa?

- Absolument : vous partirez avec nous, Lucile!

Après ces paroles, prononcées d'un ton bref et autoritaire, il quitta rapidement la pièce, car il détestait tous les problèmes domestiques.

Lucile crut qu'elle rêvait. Elle ne parvint à croire qu'elle participait au voyage qu'une fois à bord, quand le voilier de sir John se détacha du quai de Portsmouth et fendit de son étrave les flots agités de la Manche.

Apravant, elle restait toujours seule quand son père et sa sœur partaient en voyage. Sir John Cunningham ne l'emmenait ni aux bals, ni aux réceptions, quand bien même il était accompagné de Catherine. Il ne s'y résignait que lorsque la jeune fille était expressément invitée et qu'il ne pouvait pas faire autrement.

Il détestait Lucile, et la seule vue de la jeune fille l'irritait. Lucile s'en rendit compte très jeune, mais, avec beaucoup d'humilité, elle se disait que les sentiments de son père à son égard étaient très compréhensibles. Elle n'avait pas la beauté spectaculaire de Catherine, encore que ce ne fût pas la principale raison de l'aversion de son père. Il avait été profondément déçu à sa naissance, en apprenant qu'il avait une seconde fille, alors qu'il désirait un fils. La naissance de Lucile avait été beaucoup plus qu'une amère déception pour sir John Cunningham, car sa femme ne pouvait plus avoir d'autre enfant.

Sir John était le dernier descendant d'une famille écossaise de très ancienne noblesse.

Depuis l'époque la plus reculée, des générations et des générations de Cunningham s'étaient succédé dans leur vieux château des Lowlands. Satisfaits de leur sort, ses ancêtres se contentaient de gérer leurs terres et de vivre dans leur domaine sans chercher à parcourir le monde.

Mais le jeune homme s'était révélé différent. Dévoré par l'ambition, assoiffé d'argent et d'honneurs, il avait voulu voyager, s'enrichir et devenir un personnage important. Il réussit à faire rapidement fortune. Aussi, lorsqu'il hérita du titre de baronnet, à la mort de son père, il ne pensa plus qu'à se faire une place dans la haute société londonienne. Il aurait voulu y jouer un rôle important.

Son ambition était d'appartenir un jour au petit groupe qui gravitait autour du prince régent à Carlton House. Malheureusement, il n'avait jamais réussi à devenir l'un des favoris du futur roi George IV. Ce prince, surnommé partout le premier gentleman d'Europe, s'était toujours refusé à lui accorder son amitié et sa confiance.

Néanmoins, sa situation mondaine était enviable. Les maîtresses de maison nobles recevaient avec empressement sir John Cunningham parce qu'il était riche. Il était invité à toutes les grandes réceptions, aux dîners et aux grands bals. Mais il ne se faisait pas d'illusions - et Catherine le savait tout aussi bien que lui - on ne leur permettrait jamais de franchir le dernier cercle : celui des intimes du roi.

Ceux qui se considéraient comme la fine fleur de l'aristocratie anglaise

et de la société londonienne ne les acceptaient pas. Lucile devina que c'était beaucoup plus pour cette raison que par appât du gain que son père avait décidé d'aller planter sa tente sous un autre ciel.

A l'étranger, ses titres de noblesse et sa qualité d'Anglais lui valaient d'être accueilli partout à bras ouverts et reçu avec toutes sortes d'égards auxquels il estimait avoir droit, mais qu'on lui refusait dans son propre pays. Sir John faisait en conséquence tous les efforts possibles pour satisfaire les Espagnols, en leur fournissant les armes dont ils avaient un urgent besoin pour maintenir leur domination en Amérique du Sud et qu'ils étaient prêts à payer très généreusement.

Cela fut un rude coup pour lui de ne pas avoir prévu que la révolution née dans les pays de l'est du continent gagnerait aussi rapidement l'Equateur et le Pérou. Aussi sir John nourrissait-il un violent ressentiment contre Simon Bolivar, le responsable de cette extension de la rébellion des colonies espagnoles. Et le fait que le Libérateur était né dans cette sphère sociale à laquelle il aurait tant voulu appartenir lui-même ne faisait qu'accroître sa rancœur.

Simon Bolivar était, en effet, marquis de plein droit. Il appartenait à une famille de très haute et très ancienne noblesse, immensément riche. C'était un vrai don Juan. Le regard vif et profond de ses yeux noirs avait un irrésistible pouvoir de séduction sur toutes les femmes.

Dès l'âge de dix-sept ans, il n'avait pensé qu'à l'amour.

On l'avait envoyé terminer ses études en Europe. Il avait séjourné à Paris avant d'aller parfaire son éducation militaire à l'Académie royale de Madrid. On avait affirmé à l'époque qu'il avait supplanté Manuel Godoy dans les faveurs de la reine d'Espagne. Simon Bolivar s'était marié de bonne heure, mais, sa jeune épouse ayant contracté la fièvre jaune, il était devenu veuf très jeune.

Il s'était alors installé à Paris, attiré par Napoléon dont la personnalité le fascinait. Une rencontre fortuite avec le grand savant Alexandre Humboldt, de passage à Paris pour faire publier ses travaux au retour d'une expédition en Amérique du Sud, avait changé le cours de l'existence de Bolivar.

Sir John Cunningham raconta à ses filles les faits tels qu'ils lui avaient été rapportés. Le savant avait rencontré Simon Bolivar dans une soirée. Ils avaient tout naturellement parlé de l'Amérique latine. Et le jeune Bolivar avait observé :

- Le Nouveau Monde aurait un avenir merveilleux, si tous les peuples

qui le composent étaient libres.

Et Humboldt avait répondu :

- Je pense que votre pays est maintenant mûr pour l'indépendance, mais je ne vois aucun homme politique capable, à l'heure actuelle, d'organiser et de mener sa libération.

- Et ce furent ces quelques mots échangés avec le savant dans un salon parisien qui déterminèrent la révolution... racontait un peu partout sir John Cunningham quand on lui parlait des événements récents survenus en Colombie et au Venezuela sous la direction de Bolivar.

Tout en étant ravi de pouvoir exiger des Espagnols mis en difficulté n'importe quel prix pour les armes qu'il leur fournissait, sir John Cunningham trouvait du plus haut comique que cette armée de vagabonds mal armés, mal équipés, mal nourris rassemblés par Bolivar ait réussi à déjouer les manœuvres du général Pablo Morillo, vieux militaire chevronné et valeureux, et à lui infliger la terrible défaite de Boyaca, après une marche forcée de plus de cent cinquante kilomètres à travers les Andes.

Sir John avait accepté la nouvelle comme une joyeuse plaisanterie quand on lui avait annoncé, en 1819, que le général Bolivar avait instauré un nouvel État en Amérique du Sud : cette Union des républiques de la Grande Colombie, composée au départ du Venezuela et de la Colombie, mais qui s'accrut par la suite de nombreux autres États.

- Il a mangé du lion, ce jeune homme! disait-il volontiers devant son auditoire, quand il déjeunait dans ces cercles aristocratiques dont il était membre à Londres, chaque fois que quelqu'un semblait douter des succès de Simon Bolivar.

Il estimait que l'on exagérait beaucoup. Jamais il n'aurait imaginé qu'un jour l'action politique entreprise par le « Libérateur » de l'Amérique du Sud pourrait avoir des répercussions sur ses affaires personnelles et l'empêcherait d'échanger ses fusils contre l'or espagnol.

Or, il commençait à se demander avec inquiétude, après avoir appris que la ville de Quito était tombée aux mains des insurgés, ce qu'il allait faire de la cargaison d'armes qui remplissait les cales de son voilier.

Il aurait dû partir directement pour Lima en arrivant à Guayaquil. Mais il y avait renoncé en apprenant qu'une armée de patriotes,

commandée par le général San Martin, s'était emparée de la ville. Les Espagnols mobilisaient et regroupaient leurs forces tout autour de la ville; tandis qu'à l'intérieur la population était soudoyée par des espions et des agents provocateurs dont la mission était de miner la jeune république péruvienne.

Tout était si incertain que sir John Cunningham avait décidé qu'il était plus sage de faire un détour par Quito afin d'aller voir, par lui-même, ce qui se passait. Il espérait encore qu'il ne s'agissait que de légers revers sans lendemain. Au fond de lui-même, il était persuadé que l'Armée impériale espagnole allait reprendre le pouvoir et que les patriotes seraient tous pendus, voire attachés à des chevaux et écartelés, comme cela était arrivé lors de la révolution de 1809.

Peu après avoir quitté Guayaquil, Catherine, vivement impressionnée par les événements, avait demandé avec nervosité à son père :

- Peut-on réellement voyager sans risque, papa?

Leur voiture cahotait sur l'une de ces routes abominables de l'Amérique du Sud. C'était heureusement la saison sèche : les roues ne risquaient pas de s'enliser dans la boue, mais elles levaient des nuages de poussière. Imperturbable, sir John avait répondu à sa fille :

- Nous sommes anglais, Catherine, et, en tant que tels, nous sommes en sécurité partout.

Nullement rassurée, Catherine avait répliqué d'un ton excité :

- J'espère que vous dites vrai, papa... Je n'ai aucune envie de finir ma vie au bord d'une route, pendue aux branches d'un arbre...

En elle-même, Lucile trouvait sa sœur hystérique. Pourtant, plus ils approchaient de la capitale, plus ils découvraient de traces des combats qui avaient eu lieu. Les maisons étaient éventrées, les champs déserts. Des multitudes de vautours survolaient la campagne. Lucile, qui s'était documentée avant leur départ sur ce pays, savait fort bien ce que la présence de ces oiseaux sinistres signifiait, tout en espérant que sa sœur l'ignorait.

Les grands charognards noirs, avec leur collet de plumes blanches, s'envolaient à tire-d'aile sur le passage de leur voiture, abandonnant pour un instant les cadavres dont ils rongeaient les chairs.

Enfin les longs corps noirs étirés et desséchés des pendus se firent de plus en plus nombreux dans les arbres bien avant que les voyageurs

aient aperçu les murs de la ville. Aux environs immédiats de celle-ci, de véritables gibets chargés de cadavres apparurent.

Lucile se sentait envahie de tristesse : « La guerre est une chose horrible, pensait-elle, c'est cruel, abominable! »

Mais elle n'en dit rien, car elle ne voulait pas accroître l'angoisse de sa sœur dont la peur était évidente. Lucile partageait d'ailleurs ses sentiments : elle s'obligeait à croire leur père, quand il affirmait que leur qualité de sujets britanniques les rendait invulnérables... mais au fond d'elle-même, elle n'était pas convaincue.

Comme elle était brave, au lieu de s'hypnotiser sur tous ces sujets d'anxiété, elle essayait de concentrer son esprit sur la grandiose beauté du paysage. Elle regardait avec curiosité les montagnes sauvages et dénudées inondées de soleil et, dans le lointain, les pics éternellement enneigés.

Quand ils atteignirent les faubourgs de Quito, Lucile comprit que cette montagne avait dû jouer un rôle essentiel dans la grande bataille qui venait d'avoir lieu. Par la suite, quand elle se promena dans la ville, elle n'eut pas de peine à apprendre en détail comment les choses s'étaient passées. La population indigène était aimable, ouverte, exubérante de nature. De plus, les gens étaient encore surexcités par leur libération et ils ne se lassaient pas de raconter les événements.

La victoire avait été remportée par une toute petite armée de patriotes qui s'étaient rassemblés à la hâte. Les insurgés avaient fondu sur la ville en dévalant de la montagne par surprise, après avoir traversé la chaîne andine.

Ils étaient commandés par un tout jeune homme : José Sucre, un vaillant soldat que Simon Bolivar avait nommé feld-maréchal à l'âge de vingt-huit ans. D'une brillante intelligence, il avait une science consommée de la stratégie, mieux qu'un vieux général rompu à la guerre.

Il avait, tout d'abord, déployé ses troupes devant la ville, comme s'il avait eu l'intention d'attaquer la place de front. Puis, profitant d'une nuit sombre et glaciale, il avait fait monter le gros de ses forces sur les pentes du volcan Pichincha qui domine Quito.

Et il se trouvait toujours une bonne dizaine de voix pour expliquer à Lucile que le commandant espagnol avait eu la stupeur d'être réveillé par les patriotes qui l'assaillaient. Il avait fallu expédier en toute hâte les soldats espagnols dans la montagne où ils avaient été contraints de

se battre.

Jamais les habitants de Quito n'avaient connu pareille joie ni pareille excitation. On raconta à Lucile que les gens montaient partout où ils pouvaient, sur les toits et dans les clochers, pour avoir un aperçu de la bataille qui faisait rage au-dessus de leurs têtes, si haut dans la montagne que les nuages dérobaient par moments les soldats à leurs yeux.

Une dame avait expliqué très posément à la jeune fille :

- Nous avons vu les uniformes bleu et or des soldats espagnols dévaler les pentes : nous avons compris qu'ils s'enfuyaient. Et c'est seulement à ce moment-là que nous avons deviné que José Sucre les avait vaincus et que nous étions libérés!

Ses yeux s'étaient remplis de larmes en prononçant ces mots et Lucile comprit ce que signifiait la liberté pour un peuple qui avait été soumis à un joug étranger et gouverné contre ses aspirations pendant des siècles. Émue, elle pensait : « Comme ils aiment leur patrie! »

En même temps, elle se rendait compte que la population opprimée avait nourri une haine beaucoup plus âpre et plus violente en Équateur que dans les autres pays de l'Amérique du Sud.

Sir John Cunningham s'adapta rapidement à la nouvelle situation et s'installa dans une vaste demeure, loin du centre de Quito.

Elle appartenait auparavant à des Espagnols qui l'avaient abandonnée pour s'enfuir. C'était la résidence personnelle du vice-président du gouvernement espagnol. Il avait pu s'échapper juste à temps pour éviter d'être fait prisonnier et vraisemblablement fusillé sans procès, comme la plupart de ses compatriotes qui avaient été capturés.

Il y avait tant de vieux comptes à régler, tant de crimes et d'insultes à venger entre les deux partis, que le maréchal Sucre était dans l'impossibilité d'empêcher les patriotes de commettre toutes sortes d'actes de violence. On se vengeait, on tuait, on massacrait et on torturait parfois à tort.

Ces représailles étaient inévitables : le peuple de Quito n'avait jamais oublié ce qui s'était passé en 1809, quand la tentative de révolution avait échoué et avait été réprimée par le gouvernement espagnol. Dans les rues de Quito, à l'époque, les ruisseaux charriaient le sang des patriotes massacrés sans pitié.

On avait pendu tous les conspirateurs dès qu'ils avaient été pris. Mais, quand il s'agissait d'un personnage important, on le faisait écarteler en lui attachant les membres aux queues de quatre chevaux. D'autres étaient suspendus vivants à des crocs de boucher, dans les rues, avant d'être décapités. On exposait ensuite leurs têtes dans des cages de fer dans les divers quartiers de la ville, afin de donner à réfléchir aux habitants terrorisés.

Finalement, on dépeçait les corps, on les découpait, on arrachait les cœurs pour les faire bouillir dans un immense chaudron que les Espagnols avaient installé à cet effet sur la grande place de la ville. Et, sur l'ordre exprès du président espagnol, on obligeait les membres de la famille des condamnés à assister à ces atroces représailles.

Dans de telles conditions, la joie délirante des habitants de Quito à la libération de la ville n'était que trop naturelle : ils avaient attendu si longtemps ce jour de la revanche. Lucile le comprenait parfaitement.

Néanmoins, elle frissonnait quand, dans la nuit, retentissaient les hurlements sinistres d'un Espagnol découvert dans une cachette, mêlés aux cris de joie des patriotes, décidés à faire justice eux-mêmes et sans pitié. Lucile ne pouvait pas s'empêcher, malgré sa sympathie pour les patriotes, de penser que les gens que l'on massacrait en cet instant-là étaient des êtres humains semblables aux autres et à elle-même : des hommes qui ne souhaitaient probablement que de vivre dans la paix et le bonheur, sans souffrir et sans faire la guerre.

Elle réfléchissait souvent à toutes ces choses nouvelles auxquelles elle était confrontée depuis son installation à Quito.

Elle y pensait encore ce jour-là, en mettant de l'ordre dans la maison. Elle voulait rassembler tout ce qui avait été abandonné par les anciens occupants et mettre en sécurité leurs objets personnels.

Les tiroirs des commodes regorgeaient de linge, de vêtements. Elle avait découvert des bijoux abandonnés sur la tablette d'une coiffeuse et des factures, des lettres, des documents, des papiers de toutes sortes sur les bureaux. La jeune fille se sentait gênée. Elle avait le sentiment de violer l'intimité de cette maison et qu'ils étaient, elle et les siens, des intrus et des pillards qui n'avaient aucun droit d'être là.

Son père lui avait donné ordre de brûler purement et simplement tout ce qui avait appartenu aux Espagnols. Mais elle n'avait pu se résoudre à lui obéir.

Elle avait décidé de ne rien faire disparaître. Elle avait soigneusement

rangé tous les vêtements dans des placards et mis sous clé les bijoux, lès papiers et les objets personnels dans les tiroirs du bas des commodes où personne ne les chercherait.

Cette très belle maison faisait l'admiration de la jeune Anglaise qui y découvrait tous les jours quelque chose de nouveau.

Chaque fois qu'elle passait dans le patio, elle s'extasiait. Au centre se trouvait le traditionnel bassin avec son jet d'eau dont les gouttelettes retombaient en chantant dans la vasque de pierre. Tout autour étaient disposées de grandes jarres débordantes de fleurs multicolores : il y avait des géraniums, des lis, des roses et ces plantes inconnues à Lucile : des bougainvillées, pourpres et violettes. C'était un plaisir pour les yeux.

Des tableaux décoraient la galerie couverte qui faisait le pourtour du patio, comme dans toutes les riches demeures. Quand Lucile les avait découverts, elle avait été immédiatement séduite par leur style si particulier et s'était promis de les examiner attentivement dès quelle en trouverait le temps.

Mais elle n'avait pas eu un instant de répit pendant plusieurs jours. Elle dut recruter les domestiques, les former aux habitudes anglaises, surveiller la cuisine et aider sa sœur à ranger sa garde-robe et à mettre en état ses affaires. Catherine avait été particulièrement accaparante. On l'entendait crier du matin au soir :

- Où est mon chapeau avec des plumes? Où sont mes chaussures assorties à ma robe verte? Où est mon ombrelle? Toutes mes robes sont bonnes à repasser... Encore une dentelle qui a un accroc : il faudrait la réparer... Lucile! Lucile!

Catherine était très autoritaire. Elle s'était toujours conduite de façon tyrannique avec sa sœur à qui elle intimait des ordres incessants du ton d'un général commandant à ses soldats.

Lucile y était habituée et ne s'en choquait pas.

Elle savait heureusement faire face à tous les problèmes domestiques. Elle était une maîtresse de maison accomplie malgré sa jeunesse, car elle remplissait cette fonction depuis la mort de sa mère.

A Quito, elle n'eut pas grand mal à trouver les domestiques dont elle avait besoin : l'avarice de son père ne la gênait pas, dans ce pays où les gages étaient très inférieurs à ceux que l'on donnait à Londres. Elle

disposa rapidement d'un personnel très compétent pour assumer toutes les besognes de la maison et pour le service personnel de sa sœur.

Pour Catherine, elle découvrit trois caméristes très expertes : une jeune fille qui avait appris la couture au couvent, une autre qui repassait et blanchissait à merveille les plus délicates lingeeries et une femme de chambre capable de coiffer la jeune fille à la dernière mode.

Ainsi libérée en partie des tâches domestiques, Lucile s'accorda le temps d'examiner de plus près les peintures qui agrémentaient la maison et dont l'originalité l'avait surprise et charmée au premier coup d'œil. Ces tableaux étaient d'une facture et d'un style différents de tout ce qu'elle connaissait.

Lucile ignorait encore qu'ils étaient l'œuvre d'artistes indigènes qui travaillaient sous la direction des architectes missionnaires jésuites, qui les avaient formés et recrutés pour sculpter et peindre les splendides retables et les chaires des églises de Quito. Certains de ces peintres avaient un tel talent qu'il leur valut, par la suite, une renommée mondiale. Mais, à cette époque, ils étaient encore totalement inconnus et Lucile ne connaissait même pas l'existence de cette école d'art de l'Amérique latine.

Elle savait seulement que ces tableaux la ravissaient. Leur étrange beauté pénétrait son cœur et son âme.

Depuis son arrivée, Lucile avait souvent l'impression de flotter entre ciel et terre. Après La Paz, Quito était la capitale la plus haute du monde. Et, avant de s'adapter à l'altitude, la jeune fille avait eu, comme tous ceux qui arrivent dans ces contrées, des palpitations et un léger vertige permanent.

Puis elle s'était acclimatée. Mais la grandiose beauté du paysage, la ville entourée de hauts sommets avec leurs neiges éternelles lui donnaient encore l'impression d'être en quelque sorte désincarnée et de flotter dans une atmosphère d'une parfaite transparence.

Ce jour-là, après avoir encore longuement admiré les tableaux de la galerie, elle s'attarda devant une Madone au doux visage encadré par une guirlande de fleurs multicolores et qu'elle aimait particulièrement. Puis elle sortit du patio pour explorer une vaste pièce qui se trouvait à l'entrée de la maison et qu'elle ne connaissait pas encore.

Ce devait être le bureau personnel du vice-président espagnol, à voir le style sévère du mobilier qui comprenait un vaste bureau ministre et

de grands fauteuils recouverts de cuir marron.

Elle disposait de tout son temps cet après-midi-là. Elle s'arrêta devant les nombreux portraits accrochés au mur en face du bureau. Ils représentaient tous des officiers espagnols en grande tenue, portant l'uniforme blanc de l'armée royale : la veste stricte à liserés dorés, et les étroites culottes de peau chamarrées de broderies.

Ces hommes faisaient grande impression avec leurs décorations, leurs épées de parade au fourreau, et leurs bottes de cuir noir. Ils avaient cependant quelque chose d'inhumain et de figé. Lucile trouvait qu'ils ressemblaient à des mannequins alignés sur une estrade.

Elle observa soigneusement chaque tableau. Il n'y avait que des portraits en pied. Elle reconnut sans peine celui du général Aymerich dans le cadre doré accroché au centre. Celui du propriétaire de la maison qu'ils occupaient, le vice-président, était suspendu à sa droite, sans doute par un souci de protocole.

A la gauche du général Aymerich, un portrait fascina immédiatement et mystérieusement Lucile. Son visage retint toute son attention, à tel point qu'elle ne songea plus à regarder les autres et qu'elle s'absorba dans sa contemplation.

L'officier paraissait encore plus grand et plus large d'épaules que le président, mais il était beaucoup plus jeune. Il avait des cheveux noirs. Ses yeux bleus étaient durs et son regard froid, en dépit de tous les efforts du peintre pour flatter son modèle.

Il avait le long nez aquilin si caractéristique des hommes de l'aristocratie espagnole. Sa bouche était ferme mais ne trahissait aucune cruauté, contredisant l'expression farouche de ses yeux d'une étrange façon.

Il avait cette allure fière et hautaine des Espagnols, mais quelque chose en lui intriguait :

« Quelque chose de contenu, de réservé et de secret, sous son arrogance », pensa Lucile, perplexe.

Lucile devinait que la personnalité de cet homme recelait quelque chose d'insolite qui restait inexplicable pour le spectateur. Elle n'arrivait pas à définir ce qui lui donnait cette curieuse impression.

Elle ne parvenait pas non plus à comprendre pourquoi elle ressentait une telle attirance pour ce portrait. Elle avait entendu raconter tant de

choses abominables sur la conduite des colons espagnols depuis son arrivée à Quito qu'il lui semblait que les Espagnols méritaient tous les châtiments. Elle se sentait incapable de leur accorder la moindre indulgence ou la moindre sympathie.

Et pourtant, cet homme lui semblait tout autre. Elle ne ressentait ni mépris ni haine devant son portrait, mais une attirance spontanée et irrésistible.

- Qui est-ce? Il n'est pas comme les autres... C'est bizarre... murmura-t-elle à mi-voix.

Et elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il devait être moins abominable que les autres, que ce ne pouvait être un tyran, un tortionnaire car il paraissait extrêmement intelligent.

Il semblait à la jeune fille, fascinée, que cet homme-là avait dû comprendre que la manière dont ses compatriotes traitaient les indigènes était scandaleuse, que leurs abus étaient inadmissibles, que les richesses extorquées auraient normalement dû profiter aux autochtones et que, du moins, les colonisateurs auraient dû savoir aimer l'Amérique pour se faire pardonner leur domination et cette usurpation des richesses naturelles.

Arrivée à ce point de son long raisonnement, Lucile se gourmanda sévèrement :

- Tu te forges des idées grotesques, ma fille! Je me demande bien pourquoi! Il n'y a aucune raison pour que cet Espagnol ne soit pas aussi mauvais que les autres.

Mais elle ne pouvait détacher son regard du portrait du jeune officier espagnol. Quelque chose l'attirait irrésistiblement dans les traits de ce visage : c'était indiscutable, mais aussi tout à fait irraisonné et Lucile ne savait pas dire pourquoi.

Elle en était irritée et désespérée. Soudain, elle lut un nom, sur le cartouche en dessous du portrait : Don Carlos de Olaneta. C'était un nom espagnol.

- Voilà donc le nom de cet homme! murmura-t-elle, songeuse devant sa découverte.

Elle pensa avec regret : « Il est espagnol : c'est évident! Et c'est un noble, un soldat, un officier, donc un homme qui s'est montré cruel et sans pitié, comme savent l'être les »

Godos » comme ils les appellent ici, à Quito, par haine et mépris. Il a dû montrer cette cruauté bestiale et primitive dont tout le monde m'a parlé... »

Mais, instinctivement, son esprit se rebellait à cette pensée. Lucile s'écria tout haut :

- Je ne puis le croire! Non : c'est impossible! Non : pas cet homme-là!

Puis elle tourna les talons et quitta précipitamment la pièce, fuyant délibérément cette image étrange. Elle se sentait trop troublée par les idées qu'elle lui avait inspirées inexplicablement et sans motif valable. Il lui déplaisait de se sentir prise au piège de pensées aussi irrationnelles dont elle ne pouvait s'expliquer la source.

Elle referma la porte doucement, mais très fermement, comme si elle avait peur de réveiller des fantasmes dont elle voulait se libérer.

- Tu ne remettras jamais les pieds dans cette pièce! se dit-elle à mi-voix.

Mais, au fond d'elle-même, elle savait qu'elle y reviendrait et quelle serait incapable de résister au désir de revoir l'étrange portrait de don Carlos de Olaneta. Elle eut beau se réfugier dans le patio fleuri inondé de soleil et contempler l'eau irisée, rien n'y fit. Elle sut qu'elle retournerait dans le bureau obscur pour regarder encore et encore le portrait de cet homme dont le visage s'était imprimé à jamais dans son esprit avec tout son mystère.

Catherine était au comble de l'excitation quand elle revint chez elle, à la fin de ce même après-midi.

La première chose qu'elle dit fut :

- Connaissez-vous la nouvelle?

Elle était hors d'haleine et se laissa tomber sur une chaise.

- Quelle nouvelle? demanda paisiblement Lucile.

- Le général Bolivar va venir à Quito! Il est déjà en route : il va arriver! Et il y aura une grande fête : une réception avec un grand bal au palais Larrea! Et nous sommes invités : tous, même toi, Lucile!

Pendant les quelques jours qui suivirent, on ne fit que répéter cette nouvelle partout dans la ville. Lucile finissait par connaître ces mots

par cœur.

Toute la ville, du plus petit au plus grand, tenait à célébrer fastueusement la victoire et la liberté; et ses habitants, habituellement si paisibles, montraient une agitation fébrile. Des soldats parcouraient les rues en tous sens du matin au soir et du soir au matin.

Il y avait des soldats partout. On en voyait, assis devant les portes des maisons, occupés à fourbir leurs fusils. D'autres erraient. Beaucoup se rassemblaient au coin des rues et sur les placettes, autour des buvettes où l'on vendait de la bière dont l'odeur forte et douceâtre flottait dans les rues.

Les gens repeignaient les façades des maisons, obéissant aux ordres du commandant de la place en vue des fêtes de la libération. On aurait pu croire qu'un peintre avait renversé toute sa palette et l'avait déversée sur la ville, pensait Lucile, amusée, en se promenant.

Elle s'attardait à regarder les petites cases de terre séchée que les Indiens peignaient joyeusement de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Peu à peu, elles se teignaient en rose, en bleu, en rouge et en vert sous les pinceaux agiles d'une foule bavarde d'indigènes qui travaillaient avec exubérance.

Toute la ville bourdonnait, s'activait, parcourue par un courant de joie fervente, cependant qu'un long cortège de prisonniers ennemis la traversait. On les envoyait vers la côte. Ils avançaient le long des rues, exténués, le regard fixe, escortés par des soldats qui les surveillaient en brandissant le drapeau de la nouvelle république de Grande Colombie.

Lucile s'aperçut que ces soldats prisonniers n'étaient pas des Espagnols. Ils n'en avaient pas le type physique. Leurs visages ronds étaient très colorés. Ils avaient le teint de brique et les yeux bridés des gens de race indienne.

Elle nota que leurs farouches gardiens étaient également des Indiens. Ils portaient les fameux uniformes vert et or en étoffe tissée à la main par les femmes patriotes et allaient, pieds nus, dans des sortes de sandales auxquelles étaient fixés des éperons luisants qui encerclaient leurs talons dénudés.

Lucile trouvait tout cela bien étrange. Ces contradictions lui donnaient à réfléchir. Elle était heureuse que la bataille se soit terminée par la victoire des patriotes à qui allait en toute justice sa sympathie. Pourtant elle se sentait attristée à la pensée que bien peu de ces

soldats prisonniers verraient la mer et que la plupart mourraient en cours de route. Le cœur sensible de la jeune fille se serrait à cette idée.

Mais les gens de Quito ne se préoccupaient pas le moins du monde des prisonniers. C'était le dernier de leurs soucis. Une seule chose les passionnait : les préparatifs des fêtes et la venue du général Bolivar. Déjà on le vénérât comme un dieu.

La population de Quito était un curieux conglomerat de trente mille âmes, parmi lesquelles on ne comptait, avant la révolution, que six mille Espagnols de sang pur.

Les Cholos, qui représentaient un bon tiers de la population, étaient de sangs mêlés. Ils étaient commerçants, artisans, exerçaient les professions de barbier, d'écrivain public, de régisseur, de sculpteur, etc. Ils avaient activement participé à la révolution dont ils étaient l'âme et l'instrument.

Les Indiens constituaient la grosse masse des habitants. On les reconnaissait facilement à leur costume particulier. Ils portaient des pantalons de toile qui s'arrêtaient à la hauteur du genou et de vastes ponchos de laine aux couleurs criardes. C'est eux qui faisaient la prospérité de la ville. Fermiers et éleveurs assuraient sa subsistance et elle leur devait toutes ses ressources économiques. Et pourtant ils ne bénéficiaient d'aucune considération.

Pour une fois, cependant, l'unanimité était totale dans le pays. A l'exception des quelques Espagnols qui avaient pu échapper au massacre et qui se terraient dans leurs cachettes, une seule et même pensée animait tout le monde : accueillir et fêter dignement l'homme qui venait de changer le visage de l'Amérique latine, en un mot le Libérateur, Simon Bolivar.

L'enthousiasme était général.

Deux jours avant la date prévue pour son entrée dans la capitale de l'Équateur, Catherine demanda d'un ton exalté à son père :

- Êtes-vous excité à la perspective de le rencontrer?

Sans se départir de son flegme, sir John répondit d'un ton neutre :

- Je pense qu'il sera content de me voir...

Lucile jeta à son père un regard plein de perspicacité :

- Vous avez l'intention de lui vendre vos fusils? demanda-t-elle sèchement.

- Je suis disposé à les vendre à n'importe qui, pourvu qu'on puisse me les payer assez cher!

répondit sir John d'un ton enjoué.

Lucile se demanda avec anxiété si le général Bolivar serait ou non en mesure de le faire. Car elle avait entendu dire beaucoup de choses inquiétantes.

On prétendait partout que le général avait dépensé totalement son immense fortune dans cette entreprise, et qu'il ne possédait plus rien. On disait qu'à l'époque de la prise de Quito, ses soldats ne touchaient déjà plus que la moitié de la solde qui leur avait été promise lors de leur engagement. On disait également que les armes et les munitions commençaient à leur manquer...

Si tous ces on-dit étaient vrais, il paraissait encore plus miraculeux que l'armée de Bolivar ait réussi à battre à plate couture les Espagnols dont les ressources étaient illimitées.

La jeune fille connaissait trop bien son père pour ne pas savoir qu'il ne faisait jamais de sentiment en affaires et qu'il n'était d'ailleurs pas un homme généreux de nature. Il avait fait fortune parce qu'il se montrait toujours très dur et qu'il ne faisait jamais de crédit à personne.

Aussi Lucile avait-elle très peur que le général Bolivar ne dispose pas de la somme nécessaire pour payer le prix exigé par sir John en échange des armes, et elle pensait désespérément tout bas :

« Dans ce cas, ces armes iront inmanquablement aux Espagnols et à personne d'autre! »

Les Espagnols n'étaient pas encore définitivement vaincus. On savait que l'armée royaliste regroupait ses forces dans la montagne; et à Lima, on avait appris que les Espagnols qui infestaient les environs de la capitale péruvienne avaient reçu d'importants renforts par le Panama, nouvelle qui était rapidement parvenue à Quito.

Lucile se garda donc bien de rapporter à son père toutes ces rumeurs. Mais elle redoubla d'attention en se promenant par la ville pour en savoir plus. On pouvait apprendre beaucoup de choses en flânant dans les rues de Quito.

Le lendemain, en dépit de sa résolution, Lucile retourna dans la pièce aux portraits. Elle avait décidé de ne pas le faire, mais ne put s'en empêcher! Le soir, avant de s'endormir, elle avait réfléchi et s'était sévèrement admonestée, marmonnant sans indulgence :

« Toute cette histoire est parfaitement ridicule. Ce sont des idées extravagantes. Je ne vois pas pourquoi ce portrait me les a suggérées! Don Carlos de Olaneta est certainement pareil aux autres Espagnols. Ils sont tous orgueilleux, arrogants, fats, cruels et tyranniques... Ils n'ont aucun droit sur ce pauvre pays. Ils n'ont qu'à tous retourner en Espagne! »

Cependant, quand elle fut de nouveau en face du portrait, elle ressentit la même impression étrange. Elle se sentait comme hypnotisée, attirée vers lui par un appel mystérieux.

- Pourquoi? mais pourquoi? murmurait-elle, inquiète.

Elle aurait voulu en comprendre la raison. Car le visage de don Carlos de Olaneta n'avait, en fait, rien qui puisse attirer spécialement la sympathie : il était sans douceur. Certes, il était très beau, mais ses traits comme son regard étaient nets et durs et son menton volontaire à l'excès.

C'était le visage d'un homme qui avait appris à lutter, à se battre, et qui devait être ambitieux. Pourtant Lucile restait persuadée que c'était un masque qui cachait d'autres sentiments. Et elle se murmurait d'un ton songeur :

- Il y a autre chose chez cet homme... Des sentiments qu'il se refuse à montrer...

Mais le visage demeurait indéchiffrable, fermé sur son secret; et elle ne pouvait que rester étonnée de se sentir à tel point troublée par son mystère.

Une fois de plus, elle décida de se libérer de l'étrange fascination qu'il exerçait sur son esprit. Elle soupira, mais elle sortit d'un pas résolu de la pièce dont elle referma la porte d'un geste plein de fermeté.

Pour la première fois, elle avait tout l'après-midi de libre; elle pouvait faire ce qu'elle voulait, et était bien décidée à en profiter. Les domestiques connaissaient bien la routine de la maisonnée et respectaient scrupuleusement les instructions de Lucile.

Catherine était servie en tout point comme elle le désirait : ses petites chambrières lui donnaient toute satisfaction et l'aidaient parfaitement à s'habiller et à se parer. Elle se montrait enchantée et profitait joyeusement de son séjour à Quito. Elle s'amusait beaucoup.

Toutes les dames de la bonne société étaient ravies de l'inviter à leurs réceptions, non seulement à cause de la réputation de son père, mais surtout parce qu'elle représentait une sorte d'attraction, étant étrangère et nouvellement arrivée dans le pays. Il ne se passait pas de journée sans qu'elle aille à de brillantes réceptions.

Bien entendu, les hommes la trouvaient tous extrêmement séduisante et s'empressaient autour d'elle. Tous les jours on lui apportait des fleurs de la part de l'un ou l'autre de ses admirateurs. Catherine commençait même à trouver tous ces hommages excessifs, car il lui fallait déployer beaucoup de diplomatie pour doser ses faveurs aux uns et aux autres, sans offenser personne.

La veille, tout en changeant de robe avant le dîner, elle avait confié à sa sœur avec jubilation

:

- J'ai un succès fou! tu sais. Papa a eu une excellente idée en m'amenant ici. Tu comprends : au milieu de toutes ces femmes noiraudes et brunes, moi je resplendis comme une étoile !

Lucile pensait que, ce soir-là encore, elle était ravissante. Sa sœur avait enfilé l'une des robes très sophistiquées et à la toute dernière mode qu'elle avait fait faire à Londres avant de partir. Elle paraissait enveloppée d'un nuage bleu impalpable de la même couleur que ses yeux.

Catherine sortait avec son père ce soir-là. Elle confia d'un ton supérieur à sa sœur que ce dîner avait été organisé presque uniquement en son honneur.

Cette fois encore, Lucile ne s'étonna pas de ne pas avoir été invitée. Elle était persuadée que, si elle l'avait été, son père ou sa sœur auraient refusé pour elle.

En vérité, elle n'avait jamais eu la moindre envie de les accompagner, car elle n'était pas mondaine. Néanmoins, ici à Quito, elle aurait aimé sortir afin de rencontrer les gens du pays et de pouvoir apprendre à mieux les connaître.

Elle trouvait passionnant de vivre dans un pays aussi merveilleusement beau, aussi différent et éloigné de l'Angleterre. Aussi aurait-elle aimé pouvoir approfondir la mentalité et les préoccupations des habitants de Quito.

Le sens de la beauté, la délectation qu'elle en tirait primaient tout chez Lucile. Ce fut ce qui l'attira au-dehors, cet après-midi-là.

Elle sortit de la maison pour explorer le vaste jardin. Il croulait de fleurs qui s'épanouissaient à profusion sous le soleil tropical. C'était une vraie débauche de parfums et de couleurs.

L'exubérance de la végétation rappela à Lucile qu'elle n'avait pas encore engagé de jardinier. Elle avait eu tant à faire pour organiser la bonne marche de la maison qu'elle l'avait oublié. Pourtant, la plus âgée des domestiques, la vieille Josefina, sa femme de confiance, lui avait signalé la disparition de l'ancien jardinier : ayant été enrôlé dans l'armée espagnole, il devait être mort ou prisonnier.

- Il faudra absolument que je m'occupe, dès demain, de trouver au moins deux hommes pour entretenir ce jardin, dit-elle à mi-voix en regardant autour d'elle.

Il y avait, en effet, beaucoup à faire, comme elle le constatait. Elle avait observé la manière irrégulière dont travaillaient tous les Indiens. Ils alternaient les efforts et les petites siestes qu'ils étaient toujours prêts à s'octroyer dès que personne ne les surveillait...

Aussi, lorsque ses pas l'eurent conduite au fond de l'immense jardin, elle décida qu'il lui fallait au moins trois jardiniers pour l'entretenir.

A cette extrémité du jardin, il y avait un charmant petit pavillon en pierre blanche comme la maison principale. Lucile ne l'avait pas encore vu. Elle constata qu'il n'avait pas été repeint depuis longtemps et supposa qu'il était abandonné. Elle s'en approcha pour l'examiner de plus près. Il avait été bâti dans le style grec néo-classique alors à la mode, mais quelque chose de typiquement espagnol lui enlevait toute perfection classique. Cependant, tel quel, il était ravissant.

- Ce doit être l'endroit où l'on range les outils de jardinage... supposa-t-elle, intriguée sans savoir pourquoi.

Un immense pied de bougainvillée couvrait d'un manteau de pourpre tout un côté du petit bâtiment, tandis que l'autre était envahi par un épais tapis de clématites d'un bleu velouté.

Lucile gravit avec curiosité un petit perron de deux marches et s'arrêta devant une porte à la peinture écaillée.

Elle était surprise que les propriétaires aient laissé à l'abandon ce petit coin de leur riche demeure; et elle poussa la porte, curieuse de voir ce qui pouvait bien se trouver à l'intérieur.

Le battant céda plus facilement qu'elle ne s'y attendait. Elle se trouva au milieu d'une grande pièce carrée absolument vide et dénudée. Mais, en face d'elle, un homme se dressait de toute sa haute stature!

Il était debout, mais comme s'il venait de se lever brusquement en l'entendant entrer. Elle était incapable de le distinguer nettement, tant elle était surprise et effrayée.

Elle se reprit et vit que c'était un soldat : un officier, qui portait l'uniforme bleu et or des Espagnols. Elle le fixait, oppressée, ayant l'impression de l'avoir déjà vu quelque part.

Puis, aussi incroyable que la chose puisse paraître, elle reconnut l'homme du portrait mystérieux : Don Carlos de Olaneta!

Elle restait figée de stupeur. A force de le regarder, elle s'aperçut avec horreur qu'il avait une plaie au front et que le sang ruisselait sur son visage.

Elle s'écria :

- Mais vous êtes blessé!

Sa voix résonna dans la pièce vide.

- Non! je suis mort! répliqua-t-il, en s'écroulant sur le sol où il resta étendu, inerte.

Lucile n'éprouvait plus la moindre peur. Elle ne cria pas, comme toute autre fille de son âge l'eût fait, mais se précipita vers le blessé et s'agenouilla auprès de lui. S'emparant de son poignet, elle lui tâta le pouls.

Elle se demandait bien s'il était encore vivant, mais elle remarqua ses mains très sales et couvertes de terre, comme s'il avait fouillé le sol avec ses ongles.

« Peut-être a-t-il creusé une cachette? » pensa-t-elle. Mais ses bottes étaient également très poussiéreuses. Il n'y avait plus trace de cirage sur le cuir noir.

« Il est vivant : on sent les pulsations », soupira-t-elle.

Cependant, le pouls de don Carlos était extrêmement faible. Il aurait fallu l'ausculter. Mais elle était trop pudique pour oser déboutonner la tunique de l'officier. Elle comprit immédiatement que, si elle voulait le sauver, il lui fallait trouver de l'aide.

La blessure au front n'était pas la seule. Sa culotte de peau était imprégnée de sang : sans doute était-il blessé à la cuisse.

Lucile se releva et sortit du pavillon en prenant soin de bien refermer la porte derrière elle.

Puis elle courut vers la grande maison en réfléchissant à toutes les choses dont elle allait avoir besoin : des couvertures, de l'eau, une cuvette, une éponge pour nettoyer le sang sur le visage de l'officier, des bandes et des pansements.

Lucile n'était pas désespérée devant un blessé. Elle avait l'habitude des accidents de toutes sortes car elle soignait depuis longtemps les domestiques, aussi bien à Londres qu'à la campagne.

Chaque semaine il lui fallait nettoyer des plaies, soigner des coupures ou des brûlures, ou enrayer quelque maladie. Les femmes de chambre se brûlaient souvent en vidant les cendres des cheminées, les valets glissaient et tombaient sur les parquets cirés, les cuisiniers se coupaient en aiguisant les couteaux : il y avait toujours un maladroit qui avait recours à elle.

Mais le cas devant lequel elle se trouvait, cette fois, était tout différent. Elle n'avait jamais eu à s'occuper de blessures aussi graves et elle était hantée par l'idée que don Carlos avait peut-être dit vrai en annonçant qu'il était mort.

Elle décida de demander de l'aide à Josefina, une vieille femme sage, métisse de sang espagnol et inca. Elle montrait une réserve, une dignité et une assurance qui inspiraient confiance. Lucile pensa qu'elle pouvait compter sur elle et se fier entièrement à sa discrétion.

Le patio était désert. Elle courut dans le couloir qui desservait les cuisines, puis traversa un second petit patio qui servait de cour de débarras aux communs. On y faisait sécher le linge et y entreposait des meubles et des ustensiles variés.

Lucile appela en criant très fort :

- Josefina...

La réponse vint presque instantanément :

- Me voici, señorita!

La vieille femme avait l'accent doux des gens de Quito. Elle parlait l'espagnol des Equatoriens, en escamotant une partie des mots.

- Josefina : j'ai besoin de vous! déclara Lucile haletante à la vieille domestique toute vêtue de noir.

Le visage de la femme était impénétrable, mais son regard était docile et sans servilité. Elle considéra en silence la jeune fille.

Lucile l'entraîna dans le couloir, afin de ne pas être entendue des autres serviteurs.

- Josefina, lui dit-elle, un blessé est caché dans le pavillon au fond du jardin. C'est un homme : il a besoin d'être soigné tout de suite!

Elle croisa le regard de la vieille servante. Josefina avait deviné qu'il y avait quelque chose d'autre... quelque chose que Lucile ne lui disait pas...

Elle reprit son souffle, puis se décida à avouer :

- C'est un Espagnol, Josefina... et je sais même son nom : je l'ai vu sur le portrait qui est dans le grand bureau à côté du vestibule.

Elle sentit immédiatement que Josefina savait :

- C'est Don Carlos de Olaneta! murmura-t-elle.

Lucile fut déroutée par l'expression du visage de Josefina. Mais les traits de la métisse retrouvèrent bientôt leur impassibilité.

- Vous dites qu'il est blessé, senorita? demanda-t-elle d'un ton neutre et détaché.

- Oui, et très gravement. C'est pourquoi je me refuse à le livrer aux patriotes... Vous comprenez...

- Non! Il ne faut pas : je comprends bien la senorita.

- Il nous faut des couvertures, de l'eau, de quoi le nettoyer et le panser... Il y a des bandes dans le salon que j'avais préparées pour les faire porter à l'hôpital. Nous allons les prendre...

j'y vais...

- Je vais chercher tout ce qu'il faut, senorita.

Sans laisser à Lucile le temps de finir sa phrase, Josefina s'élança dans le couloir. Lucile partit de son côté chercher les bandes dans le salon. Elles attendaient, roulées dans une grande corbeille.

Toutes les dames de la bonne société prodiguaient leurs soins aux blessés à l'hôpital et dans divers locaux hâtivement aménagés. Lucile avait eu l'intention de se joindre à elles mais elle avait été trop accaparée par l'aménagement de la maison de son père.

En revanche, elle avait préparé de la charpie et des bandes taillées dans du linge usagé, précisément ce jour-là au début de l'après-midi, tout en écoutant sir John raconter sa journée.

- Tant pis! murmura-t-elle, si elles sont utilisées pour soigner un ennemi!

Il y avait quelques Espagnols à l'hôpital de Quito. Mais, d'après ce qu'elle avait entendu raconter, ceux qui n'avaient pas été tués par vengeance après la victoire étaient abandonnés et ne guérissaient que si la nature le voulait bien. Les belles dames ne s'asseyaient pas à leur chevet et les médecins, débordés, ne leur accordaient que peu ou pas d'attention.

« Non et non! se répétait-elle en elle-même, je n'enverrai pas don

Carlos de Olaneta à l'hôpital! Ce serait l'envoyer à la mort. Même si ses blessures guérissent, il mourra faute de soins. »

L'envoyer à l'hôpital eût été l'envoyer à une mort certaine pour bien d'autres raisons encore.

Don Carlos de Olaneta était certainement un personnage important, puisque son portrait avait été accroché dans le bureau du vice-président. S'il tombait aux mains des patriotes, il serait immédiatement torturé et exécuté.

Elle enfouit dans la corbeille une chemise de nuit volée à son père et une bouteille du meilleur cognac qu'il avait apporté d'Europe avec lui. Puis elle monta dans une chambre du premier étage pour prendre un oreiller.

Elle supposa que Josefina se chargerait des couvertures, et prit encore une paire de ciseaux dans sa chambre pour découper les vêtements du blessé.

Puis elle redescendit au plus vite. Josefina l'attendait près de la porte du jardin, avec une grosse pile de couvertures sur les bras. C'étaient de ces belles couvertures tissées par les Indiens avec la laine des moutons qu'ils élevaient dans la montagne. Elles étaient étonnamment chaudes et légères et très utiles dans ce pays où les nuits étaient si froides.

Lucile ouvrit sans faire de bruit la porte du jardin en disant à voix basse :

- Il faut que personne ne puisse nous voir!

Josefina répondit du même ton :

- Il n'y a que les pièces de réception qui donnent sur le jardin, senorita!

Ces pièces étaient vides ce soir-là, Catherine et sir John étant sortis pour dîner en ville.

Sans perdre un instant, Lucile s'élança à travers les massifs de fleurs. Elle avait le cœur serré à la pensée qu'elles allaient peut-être trouver don Carlos de Olaneta mort dans le pavillon.

Elle fut même étonnée de se sentir si bouleversée à cette perspective...

Il était toujours étendu sans connaissance, là où elle l'avait laissé. Une large flaque de sang s'étalait à côté de sa tête.

Lucile posa précipitamment le panier, s'agenouilla et saisit son poignet pour écouter le pouls.

- Il vit encore! s'écria-t-elle avec soulagement.

Puis elle se retourna vers Josefina, debout derrière elle :

- Il faut le déshabiller et cacher tout de suite son uniforme. Vite!

Josefina fit oui de la tête d'un air grave; puis elle déclara d'un ton grave et mesuré :

- C'est certain, senorita. Mais cet homme est très lourd : il nous faut quelqu'un pour nous aider.

- Comment : quelqu'un pour nous aider? répéta Lucile, inquiète.

- Allez vite dans le champ de pommes de terre derrière le jardin, senorita. Vous y trouverez mon frère, Pedro. Il travaille là-bas, justement...

Devant l'étonnement de Lucile, elle s'empressa d'expliquer :

- Il n'est pas payé, je sais. Il fait ça gratuitement pour m'aider. Il voulait vous demander si vous ne pourriez pas l'employer. C'est mon frère...

- Nous avons justement besoin d'un jardinier, interrompit Lucile.

- Oh! Pedro serait bien content d'avoir cet emploi, senorita! Mais, pour le moment, il faut penser à autre chose. Nous avons besoin de quelqu'un pour nous aider, ici et tout de suite.

- Mais... n'est-ce pas imprudent de le faire entrer ici? demanda Lucile avec appréhension.

- Pedro est incapable de trahir qui que ce soit! déclara Josefina avec fierté. Courez vite le chercher, senorita! Les blessures de cet homme ont besoin d'être soignées tout de suite.

Allez vite...

Lucile ne discuta pas plus longtemps. Elle sortit en courant de la pièce. Au fond du jardin, elle découvrit un grand champ de pommes de terre

en fleur, mais elle ne voyait personne.

Puis elle aperçut le large chapeau de paille et le poncho multicolore d'un homme, et elle s'élança en criant :

- Pedro! Pedro!

L'homme se releva et s'avança aussitôt vers elle. Son visage était inquiet. Il travaillait là sans avoir été engagé et craignait de se faire réprimander. Mais elle lui expliqua très rapidement, dans son espagnol aisé et bien accentué :

- Votre sœur Josefina vous réclame de toute urgence, Pedro. Nous avons besoin de votre aide. Josefina vous attend dans le petit pavillon.

Sur le coup, il parut ne pas comprendre ce qu'elle voulait de lui.

« Il doit donner un autre nom au pavillon » pensa Lucile, et elle lui montra du doigt le petit bâtiment blanc.

Il se mit aussitôt en marche du pas lourd et cadencé des indigènes habitués à porter de lourdes charges à travers la montagne. Lucile le suivit de loin.

Quand elle arriva au pavillon, elle entendit Josefina qui donnait des ordres brefs à son frère, mais elle parlait à voix basse.

Josefina releva brusquement la tête. La vieille indienne était en train de dévêtir don Carlos.

- Laissez-nous, senorita, dit-elle doucement. Ce n'est pas convenable pour une jeune fille de voir un homme nu. Nous allons avoir besoin d'un matelas. Choisissez-en un assez léger pour que Pedro puisse le transporter à lui seul jusqu'ici.

Lucile hésitait, comme fâchée d'être écartée et en quelque sorte mise à la porte. Josefina reprit doucement :

- Cet homme aura besoin de nourriture également. Demandez donc de la soupe à Francisca. Vous pourriez lui dire que c'est pour la porter à l'hôpital : elle vous croira facilement...

- Oui, bien sûr... répondit Lucile, songeuse.

C'est tout ce qu'elle pouvait faire pour les aider, mais elle se sentait toute décontenancée.

Elle courut jusqu'à la cuisine et demanda une soupe reconstituante à la cuisinière. Francisca épluchait des oignons. Elle lui répondit affirmativement :

- Oui, oui, seniorita : il y a de la bonne soupe toute prête.

Cela n'avait rien de surprenant. La soupe était le plat de résistance traditionnel dans le pays.

Une énorme marmite mijotait en permanence sur le coin du poêle, pleine de viande, de pommes de terre, de fromage, de haricots et d'autres légumes.

Francisca se leva, prit une louche et remplit une grande jatte d'un bouillon odorant, qui semblait délicieux.

- Dois-je appeler un valet pour le porter à l'hôpital, seniorita? s'enquit gentiment Francisca.

- Non, non : c'est inutile! dit vivement Lucile. Je le porterai moi-même, tout à l'heure.

- Vous êtes vraiment bonne, seniorita! Très bonne! C'est vraiment généreux de la part d'une jeune étrangère de penser à s'occuper de nos malheureux blessés! ajouta Francisca d'un ton enthousiaste.

- Nous devons tous nous entraider, voyons! déclara Lucile, impassible.

Francisca couvrit la jatte avec un torchon blanc et l'attacha soigneusement avec une ficelle, pendant que Lucile poursuivait très tranquillement :

- Je viens de penser que ce serait gentil de ma part de porter tous les jours de la bonne nourriture à l'hôpital : de bonnes choses reconstituantes, comme il faut en donner aux grands malades... Vous y penserez, Francisca, vous qui êtes si bonne cuisinière. Tenez, il me semble que vos fameux luapingachos leur feraient certainement plaisir...

Lucile se souvint que son père trouvait ce plat local, à base de pommes de terre et de fromage et dont les indigènes faisaient une consommation presque quotidienne, très facile à digérer. On en cuisinait dans toutes les maisons de Quito. Francisca ne pouvait pas s'étonner de l'idée de Lucile. Elle s'écria d'ailleurs avec enthousiasme :

- Je suis toute prête à vous préparer beaucoup de choses, seniorita... Le tout est de savoir si monsieur votre père voudra bien payer ce que ça coûtera ?

- Ne vous inquiétez pas de cela : c'est mon affaire! déclara Lucile.
(Puis elle ajouta :) Il est parfaitement inutile d'ennuyer mon père avec ces détails domestiques...

Francisca se mit à rire :

- Il ne faut jamais parler aux hommes des choses qui les ennuiant, seniorita! Il y a un proverbe qui dit : « Ce qu'un homme ignore ne peut pas l'empêcher de dormir! »

- C'est évident! dit Lucile avec un petit sourire. Ce sera donc un petit secret entre nous, ma bonne Francisca!

- Les blessés vont vous bénir, seniorita! déclara Francisca en s'installant devant la table pour préparer tous ces plats.

Lucile passa par la salle à manger pour prendre des cuillers avant de repartir vers le fond du jardin, en portant avec mille précautions la jatte de soupe.

Elle trouva don Carlos allongé sous une couverture, la tête posée sur un oreiller. Pedro, à genoux sur le sol, se releva dès quelle entra.

Lucile lui expliqua :

- Vous trouverez un petit matelas sur le lit de la chambre qui est en haut de l'escalier à gauche dans le couloir. Mais faites bien attention en le rapportant : personne ne doit vous voir.

Il sortit rapidement sans rien dire. Lucile posa la jatte de soupe devant Josefina.

- J'ai demandé à Francisca de préparer tous les jours un peu de nourriture pour les blessés de l'hôpital..., expliqua-t-elle.

- C'est une très bonne idée, seniorita.

- Mais croyez-vous que nous allons pouvoir le faire manger?

- Je pense que je vais d'abord lui faire avaler un peu de brandy, répondit Josefina d'un ton soucieux. Son poulx est très faible : il est fort possible qu'il soit resté plusieurs jours sans manger... peut-être depuis la bataille!

Lucile soupira. Josefina avait certainement raison. A elles deux, elles soulevèrent don Carlos et firent couler goutte à goutte un peu d'alcool entre ses lèvres.

Les premières gouttes coulèrent sur son menton. Il semblait qu'il était incapable d'avaler.

Puis il agita la tête de droite à gauche, comme s'il se refusait à boire et que l'alcool lui brûlait les lèvres.

Pourtant, il finit par avaler le liquide, instinctivement. Quelques instants plus tard, le rose revint sur ses joues et il entrouvrit les lèvres. Les deux femmes glissèrent de nouveau quelques gouttes et Josefina murmura :

- Cela va lui remonter le cœur...

Peu après, Pedro revint avec le matelas. A eux trois, ils transportèrent très doucement don Carlos et l'installèrent aussi confortablement que possible. Le blessé commençait à s'agiter et à parler.

Il délirait. Il était impossible de comprendre les paroles incohérentes, hâchées, qu'il prononçait.

- Il a certainement beaucoup de fièvre, déclara Josefina, en hochant la tête.

Au fond d'elle-même Lucile pensait que ce serait un vrai miracle si don Carlos n'avait pas une pneumonie. Il avait dû passer plusieurs nuits dehors, dans ce pays où aux journées très chaudes succèdent des nuits glacées de par la proximité des sommets enneigés.

On racontait partout qu'un grand nombre de soldats étaient morts dans la haute montagne et que Bolivar avait perdu la moitié de ses effectifs avant même d'avoir quitté la Colombie à cause de conditions climatiques effroyables.

- Croyez-vous qu'il va se réchauffer un peu? demanda-t-elle à Josefina.

Elle regardait le blessé qui agitait la tête en tous sens.

- Il doit avoir soif, murmura Josefina.

Elle glissa quelques cuillerées de soupe entre ses lèvres puis ajouta :

- Mais il ne faut pas lui en donner trop tout de suite.

Lucile soupira et lui confia son inquiétude :

- Nous ne pouvons pas rester trop longtemps absentes, ni l'une ni l'autre... je crois qu'il faudrait que nous retournions à la maison, maintenant... Qu'allons-nous faire? Il faudrait pourtant que quelqu'un reste auprès de lui pour le veiller, cette nuit; et peut-être pendant longtemps...

- Pedro va s'en charger, senorita. Il restera auprès de lui toute la nuit et il veillera.

- Mais ne va-t-on pas l'attendre et le réclamer chez lui? s'inquiéta Lucile.

Josefina secoua la tête :

- Non! Maintenant que Pedro est votre jardinier, tout le monde trouvera parfaitement naturel qu'il veuille coucher sur le lieu de son travail. Mais, soyez tranquille, senorita, il ne permettra à personne d'entrer dans ce pavillon.

Lucile regardait avec consternation le tas de linge souillé de sang dans un coin de la pièce.

Josefina, qui avait suivi son regard, la rassura :

- Pedro va enterrer tout ça, senorita. Personne ne pourra le trouver.

La vieille femme avait parlé à voix très basse. Lucile alla jusqu'à la porte et regarda au-dehors. Pedro était retourné dans le champ de pommes de terre et s'était remis au travail.

Elle aurait voulu lui expliquer comment il devait s'y prendre pour soigner le blessé. Mais son père et sa sœur pouvaient rentrer d'un instant à l'autre : sir John s'étonnerait de ne pas la trouver à l'intérieur de la maison. Elle soupira et dit à Josefina :

- Vous expliquerez bien à Pedro ce qu'il doit faire.

Puis, avant de sortir, elle jeta un dernier coup d'œil sur la pièce dénudée, puis sur don Carlos. Il avait l'air plus calme; ses yeux étaient fermés.

La jeune fille pensa soudain qu'il avait l'air beaucoup plus jeune et beaucoup moins imposant que sur son portrait.

« Comment pouvais-je deviner que cet homme allait avoir besoin de

moi? Comment ai-je pu le percevoir? » se répétait-elle en quittant la pièce.

Tout cela lui paraissait étrange et difficile à comprendre. Elle se sentait troublée et s'enfuit presque vers la grande maison.

Le lendemain, l'état du blessé s'était un peu amélioré mais il n'avait pas repris conscience.

Pedro lui expliqua qu'il avait dormi assez calmement et qu'il avait avalé un peu de bouillon, mais il semblait très assoiffé et avait bu surtout de l'eau.

Pedro était un petit homme humble et paisible. Lucile remarqua qu'il craignait sa sœur.

Josefina devait être dominatrice, car Pedro avait une personnalité bien définie, dont on s'apercevait très rapidement.

Il était très propre et soigneux, et ses gestes étaient d'une extrême douceur. Lucile se sentit rassurée de confier le blessé à ses soins et de le laisser seul avec lui.

La jeune fille ne pouvait rester longtemps dans le pavillon sans attirer l'attention de son entourage. Le matin, elle ne pouvait s'échapper que quelques instants.

Le seul moment où elle pouvait être à peu près assurée qu'on ne remarquerait pas son absence et qu'on ne la chercherait pas restait évidemment l'heure de la sieste. Elle devait donc attendre le moment où Catherine, et heureusement presque toute la maisonnée, faisaient la sieste pour se glisser furtivement à travers le jardin jusqu'au pavillon.

Quelques jours plus tard, quand Lucile arriva au pavillon, Josefina rangeait le bol du blessé.

Elle annonça à Lucile, avec une lueur de satisfaction dans le regard :

- Il a mangé un peu, senorita! Il va reprendre des forces et c'est certainement signe que la fièvre tombe.

- Mais ses blessures vont-elles se cicatriser? demanda la jeune fille, inquiète, car les pansements de don Carlos avaient toujours été faits en son absence.

Josefina en avait décidé ainsi. Quand Lucile lui avait proposé de

l'aider, elle lui avait opposé un refus catégorique :

- Ce ne serait pas convenable, seniorita! avait-elle dit d'un ton sans réplique.

Et Lucile n'avait rien trouvé à lui répondre.

Ce jour-là, les pansements de don Carlos avaient été refaits comme d'habitude avant son arrivée. Un énorme bandage de linge blanc autour du front accentuait encore le hâle de sa peau. Lucile demanda :

- Les plaies se ferment-elles? Et vont-elles se cicatriser?

Cette fois, Josefina lui expliqua sur un ton rassurant :

- Soyez tranquille : elles se cicatriseront très vite, seniorita. Pedro est allé chercher dans la montagne, cet après-midi, de la résine pour les plaies; avec ce traitement, elles se cicatriseront vite!

Josefina avait l'air très sûre d'elle; mais la jeune fille restait assez sceptique, bien qu'elle ait entendu dire que les Indiens n'avaient jamais utilisé autre chose, pendant des siècles, pour guérir les blessures.

Les Indiens des Andes considéraient que c'était un remède infailible et magique, très supérieur à ce que la médecine leur offrait en ce début de XIXe siècle.

Lucile soupira :

- Espérons que les Indiens sont dans le vrai. C'est tout ce que nous pouvons souhaiter dans notre cas..., murmura-t-elle en anglais.

Il leur était, en effet, impossible de se procurer des médicaments sans éveiller des soupçons.

Il n'était donc pas question pour elle de décider si la résine du mulle était ou non le meilleur remède pour don Carlos; la seule chose à faire était de mettre tout son espoir dans les vertus de cette résine.

Lucile s'assit sur le sol et observa le blessé qui gisait, inconscient, sur le matelas, et dont le visage la fascinait.

Mais elle n'aurait su dire précisément ce qui lui paraissait si extraordinaire dans ce visage. Il avait quelque chose de secret... d'insaisissable qui faisait éprouver à Lucile un sentiment étrange et indéfinissable qu'elle n'avait ressenti devant aucun autre visage.

Elle le contemplait et essayait de se dire :

« C'est un Espagnol, et je devrais le détester! »

Pourtant, elle avait au plus profond d'elle-même la certitude qu'elle avait bien agi en décidant instinctivement de lui sauver la vie, sans pouvoir expliquer pourquoi.

Ce jour-là, elle ne put rester longtemps, car elle prévoyait que sa sœur la réclamerait de bonne heure. Catherine aurait besoin d'elle pour surveiller l'essayage de sa dernière robe, celle qu'elle devait mettre pour le bal de la Victoire.

Lorsque Lucile revint à la maison, elle monta directement dans la chambre de Catherine qui l'accueillit avec un visage courroucé et s'exclama :

- Je t'ai appelée à cor et à cri depuis un bon moment! Où étais-tu donc? Tu savais pourtant bien que j'avais besoin de toi pour vérifier l'arrondi de l'ourlet de ma robe!

- Je suis désolée, Catherine, se contenta de répondre Lucile.

- Tu sais pourtant bien que cette robe a beaucoup d'importance. Il faut que je sois la plus belle et la plus élégante à ce bal. Je tiens beaucoup à surpasser Manuela Saenz; et ce n'est certainement pas facile d'après ce que tout le monde raconte à propos de cette femme! On ne parle que de sa beauté!

En vérité, la perspective de la venue de Manuela Saenz créait presque autant d'agitation dans Quito que l'arrivée du général Bolivar. C'était devenu le sujet de conversation le plus passionnant pour tout le monde; on oubliait même les récits des combats pour parler d'elle.

Lucile avait entendu parler de cette femme bien avant de venir en Amérique, car son mari, un certain James Thorne, avait présenté sir John Cunningham au vice-roi du Pérou.

James Thorne était un armateur anglais. Originaire d'Aylesbury, il était profondément catholique. D'après ce que leur père leur avait dit, c'était un petit homme trapu avec des yeux gris.

C'était aussi, avait dit d'un ton enthousiaste sir John : « un homme d'affaires formidable, avec qui j'ai fait beaucoup de projets; et nous allons gagner beaucoup d'argent ensemble! »

Sir John avait donc été très contrarié, en débarquant à Guayaquil, d'apprendre que James Thorne était parti à Panama, au lieu de rester à Quito pour l'attendre comme ils en étaient convenus et qu'il ne trouverait que la très jolie épouse de James Thorne pour l'accueillir.

Même si sir John n'avait pas été mis au courant depuis longtemps, il aurait été impossible aux Cunningham d'ignorer l'histoire de Manuela Saenz que tout le monde racontait.

Née à Quito, Manuela était la fille bâtarde d'un noble espagnol, membre du conseil de la ville. Il était en outre capitaine de la milice royale et collecteur des impôts pour le vice-royaume de Quito.

Sir John avait raconté avec humour à ses filles que, du fait de sa situation, personne n'avait jamais songé à le soupçonner de s'intéresser à autre chose qu'à ses affaires, à son épouse et à ses enfants. Il possédait une importante affaire d'importation.

Aussi la naissance de sa fille illégitime, dont la mère était une jeune Espagnole de dix-huit ans, avait provoqué un énorme scandale que personne n'avait oublié. Personne ne l'aurait pu d'ailleurs, car la destinée de Manuela semblait être de susciter le scandale tout au long de son existence et de faire bavarder les mauvaises langues dont le concert avait salué sa venue au monde.

Manuela se fit renvoyer du couvent à l'âge de dix-sept ans parce qu'elle s'était fait enlever par un jeune officier. Puis, la vie devint intenable pour elle à Quito et elle partit pour Lima.

Là, elle épousa James Thorne, une personnalité de la haute société locale, mais beaucoup plus âgé que la jeune fille.

Tout récemment, comme son mari était à Panama, Manuela revint dans sa ville natale, mais dans des circonstances telles qu'il n'était plus question de disgrâce pour elle.

Son mari anglais avait toujours été un solide ami des royalistes espagnols et l'ami intime du vice-roi, mais Manuela s'était abouchée avec les révolutionnaires qui conspiraient contre le pouvoir établi. Elle s'était engagée à fond dans la lutte, et les gens racontaient avec admiration les risques extraordinaires qu'avait pris avec hardiesse la jeune femme.

Manuela Saenz faisait désormais figure d'héroïne nationale.

Elle avait assuré le relais entre les patriotes et les imprimeries

clandestines, transportant sous ses longues et larges jupes des tracts et des documents compromettants qu'elle allait remettre aux conspirateurs, la nuit, sous les murailles de Lima. Souvent, elle se cachait sous des vêtements indigènes pour ne pas être reconnue.

Lorsque son vieux mari découvrit ses activités, il entra dans une colère épouvantable. Il lui déplaisait fort d'être compromis avec les patriotes, pour plusieurs raisons. Il tenait à sa réputation de loyauté, et savait que tout le monde le considérait comme au-dessus de tout soupçon, de par sa qualité d'étranger. Par ailleurs, il détestait, par tempérament, tout ce qui était révolutionnaire et tout ce qui perturbait l'ordre établi ou risquait d'entraver la bonne marche du commerce.

Néanmoins, Manuela fut largement récompensée de sa peine, lorsque, l'année précédente, le général San Martin entra en triomphateur à Lima, sous une pluie de confetti et de pétales de roses. Le général avait fondé un ordre analogue à celui de la Légion d'honneur qu'il avait dénommé l'Ordre du Soleil. Manuela Saenz fut l'une des cent douze femmes de Lima auxquelles il fut décerné en récompense des services rendus à l'armée de libération nationale et pour lesquels elles avaient risqué courageusement leur vie.

C'est, disait San Martin, « l'insigne de la nouvelle noblesse républicaine et la médaille indiscutablement la plus enviée de tout le Nouveau Monde! »

Manuela rentra donc la tête haute dans cette ville quittée sept ans auparavant dans la honte, et elle regarda fièrement dans les yeux tous ceux qui l'avaient traînée dans la boue.

Peu après l'arrivée à Quito de sir John, elle vint lui rendre visite. Le père de Lucile, qui désapprouvait hautement la conduite indépendante et la participation de la jeune femme à l'action révolutionnaire, ne put s'empêcher d'avouer à ses filles, après son départ, qu'il avait été charmé par la beauté et la grâce de Manuela.

Quant à Lucile, elle avait été littéralement fascinée par la jeune femme. Jamais elle n'avait imaginé qu'un tel genre de femme pouvait exister : une femme jeune et belle possédant, en même temps que la plus parfaite séduction, ce dynamisme et ce goût de l'action dont témoignait Manuela.

Jamais elle n'avait vu femme plus belle : Manuela avait un visage d'un ovale très pur, un teint d'albâtre et de superbes cheveux noirs coiffés en lourdes tresses. Le regard de ses yeux noirs était très provocant,

mais il savait aussi s'animer de lueurs moqueuses ou cruelles.

Ce à quoi son père et tous les hommes étaient très sensibles, c'était la sensualité des lèvres de Manuela Saenz; il devait être très difficile à un homme de résister à son sourire enjôleur.

Sa visite avait été très brève; mais après son départ, Lucile eut l'impression qu'elle avait renouvelé l'atmosphère de la maison, comme si un oiseau de paradis était passé par là, ou comme si un enchanteur avait donné une vie magique à toutes choses.

Ainsi, celle que tout le monde continuait à appeler Manuela Saenz, bien qu'elle fût l'épouse de James Thorne, était le point de mire de tous les habitants de Quito, tant par sa beauté que par son héroïque bravoure; si bien que Catherine voyait en elle une dangereuse rivale.

Catherine tenait à obtenir la réputation d'être la femme la plus élégante et la plus séduisante de la ville; aussi expliqua-t-elle à sa sœur, tout en faisant voltiger les pans de mousseline de sa robe, et en se contemplant dans la grande glace :

- Lucile, écoute : je veux que le général Bolivar me remarque et m'admire! Il paraît que c'est un danseur extraordinaire, figure-toi... Et je veux danser avec lui. Imagine donc un peu, Lucile : danser avec l'homme qui a conquis l'Amérique du Sud! Le vainqueur de l'armée espagnole...

Lucile lui fit remarquer de sa voix douce :

- Pas complètement encore : il paraît que les Espagnols ont rassemblé des forces très importantes dans les Andes et qu'ils ont l'intention de les envoyer contre le général Bolivar, pour le battre et reprendre le pouvoir...

Mais Catherine répliqua sèchement :

- Moi, je suis certaine que le général Bolivar les vaincra encore une fois! De toute manière, il ne vient pas ici pour nous entretenir de guerre et de batailles mais d'autres choses beaucoup plus importantes et plus agréables.

Il était tout à fait inutile de demander à Catherine quelles étaient ces choses qu'elle considérait comme beaucoup plus importantes que la guerre : ses yeux étaient mi-clos et elle étudiait une moue provocante dans le miroir.

Lucile pensa qu'il ne faisait aucun doute que Bolivar admirerait et remarquerait sa sœur; puis, soudain, une autre question se glissa insidieusement dans son esprit : « Que penserait d'elle don Carlos, s'il la connaissait? » se dit-elle toute songeuse, sans se rendre compte de l'extravagance de cette idée.

Elle repensa à ce que son père répétait souvent : « Les Espagnols sont très sensibles à la beauté féminine »... Or, indiscutablement, Catherine était belle, très belle...

Lucile estima qu'aucune autre femme ne pouvait avoir cette grâce et ce charme, alliés à autant de tempérament, en la regardant aller et venir devant son miroir.

Elle plaça et déplaça des flots de dentelles, disposa des fleurs çà et là. Elle essaya l'effet que donnaient des lis, mais elle les rejeta, et prit des camélias pour en faire une guirlande.

Les Espagnols aimaient peut-être les femmes coquettes et leurs manèges; mais, pour sa part, elle trouvait ces jeux-là sans intérêt et extrêmement fastidieux.

Finalement, comme elle avait au fond d'elle-même, sans le savoir, le désir confus de trouver un défaut chez sa sœur, elle lui dit soudain :

- Tu devrais absolument prendre quelques cours pour améliorer ton espagnol pendant que nous sommes ici. Il faut en profiter. Tu estropies la moitié des mots.

- Et alors? quelle importance cela peut-il avoir? répliqua Catherine d'un ton léger. Dans l'aristocratie tout le monde parle français couramment ou, du moins, suffisamment bien pour que je puisse me faire comprendre.

Lucile estima qu'il était parfaitement inutile de répondre. Pourtant, elle se souvenait que leur mère avait toujours beaucoup insisté pour qu'elles apprennent à parler plusieurs langues. Et Lucile connaissait le français, l'espagnol et l'italien.

Mais Catherine s'était toujours refusée à faire les efforts nécessaires pour apprendre quoi que ce soit. Tout ce qui était intellectuel la rebutait. Elle commençait à lire un roman, puis l'abandonnait après quelques pages. Quand elle était petite fille, elle était déjà ainsi et elle trouvait toujours des prétextes pour manquer aux leçons de leur gouvernante.

Souvent elle se sauvait, prenait son cheval et partait jouer dans les bois avec ses petits camarades; ou bien elle se cachait dans un recoin inaccessible, car elle détestait le travail scolaire.

Lucile avait toujours été très différente. Dès quelle fut à bord du bateau qui les conduisait vers l'Amérique, elle travailla son espagnol pour l'améliorer encore avant de débarquer. Elle trouva même un vieux marin qui lui donna des leçons. Et elle lut tous les livres espagnols qui se trouvaient sur le navire.

A Quito, elle s'aperçut avec joie qu'elle était capable de tout comprendre. Elle s'exprimait sans faire de faute, dans un langage très pur et très clair; ce qui lui valut la sympathie et l'admiration de toutes les vieilles familles de la ville.

- Tu sais, lui dit Catherine, les gens ne se soucient pas tellement de savoir ce que je veux leur dire... Ils me regardent, et cela leur suffit!

Il y avait certainement une part de vérité dans ce que disait Catherine sans modestie.

Lucile l'admettait. Sa sœur avait l'air d'une déesse. En admirant son teint nacré et ses cheveux si blonds, elle la comparait à Vénus sortant des eaux, à ces divinités que les anciens Grecs croyaient voir chevaucher dans les nuages et qu'ils plaçaient dans l'Olympe.

Lucile s'écria d'un ton sérieux et sincère :

- Tu es vraiment très belle, Catherine!

- Je le sais très bien : j'ai cette chance, répondit Catherine avec la plus parfaite assurance.

Les jours passaient rapidement en préparatifs fiévreux dans toute la ville. Une grande excitation régnait partout, comme si la ville entière était submergée par un raz de marée de joie.

Lucile s'en désintéressait, uniquement préoccupée par le blessé caché dans le pavillon du jardin. Son état la tourmentait. Il avait repris des forces : malheureusement, son cerveau ne fonctionnait pas. Il était inconscient.

Parfois, il marmonnait des mots inintelligibles et sans suite, s'agitait, marmonnait encore.

Parfois, il ouvrait les yeux et restait des heures à fixer le plafond,

insensible à ce qui se passait autour de lui.

Josefina essayait de rassurer Lucile en lui expliquant :

- C'est à cause de sa blessure à la tête. Il a reçu un choc. Elle était très profonde. Si nous avions un médecin, il pourrait probablement faire quelque chose.

Un jour, Lucile lui demanda d'un ton effrayé :

- Josefina, pensez-vous qu'il va... rester comme ça... Toujours? Toute sa vie?

La vieille femme s'empessa de la rassurer :

- Mais non... certainement pas. Je ne le pense pas, senorita. Mais ce sera certainement long, très long. Le cerveau est une chose si étrange! C'est Dieu qui nous le donne. Et il peut quelquefois nous le reprendre...

Lucile frissonna et, depuis ce jour, elle eut peur pour don Carlos. Elle se disait souvent en elle-même : « Et si don Carlos ne retrouvait jamais la raison? S'il restait perdu dans ce monde inconscient sans pouvoir communiquer avec personne, qu'advierait-il? »

Elle prit l'habitude de passer l'après-midi auprès de lui, pour permettre à Josefina de s'occuper des diverses choses qu'elle avait à faire. Pedro montait la garde dehors, dans le jardin, tandis qu'elle restait seule en face du blessé.

Lucile passait ces heures-là à prier ardemment. Elle priait de toute son âme pour que don Carlos recouvre l'usage des sens et de la raison.

Elle aurait voulu le voir tel qu'il était sur son portrait, fier et hautain, regardant le monde avec arrogance, de ses yeux durs et pénétrants, comme à la recherche de quelque chose qu'il ne trouvait pas.

La jeune fille retournait chaque jour contempler le portrait pour essayer de percer son secret.

Elle était toujours incapable de dire pourquoi, mais elle pressentait qu'il y avait un mystère dans la vie de cet homme et que son visage cachait sa véritable personnalité.

Malheureusement, le tableau restait muet et don Carlos ne prononçait que des paroles inintelligibles!

Lucile avait l'impression qu'une sorte de combat intérieur se livrait dans l'esprit enfiévré de don Carlos. Il était impossible de deviner s'il luttait seulement pour survivre, ou s'il luttait contre les assauts de souvenirs, les circonstances qui occasionnèrent ses blessures, par exemple.

Elle était anxieuse de savoir ce qui se passait dans ce pauvre cerveau tourmenté et s'en remettait à la volonté de Dieu. Elle priait donc au chevet du blessé, puisqu'elle ne pouvait pas faire autre chose.

Pedro et Josefina faisaient minutieusement la toilette du blessé chaque jour et le rasaient très soigneusement; ses mains étaient redevenues lisses et blanches. Il avait de longs doigts fins aux ongles carrés : c'étaient de très belles mains aristocratiques qui révélaient une grande Sensibilité : « Les mains d'un homme doux et bon... » pensait Lucile, toute songeuse, quand elle les regardait.

Elle aurait voulu savoir quelque chose sur la vie de cet homme; mais elle n'osait questionner personne à son sujet, par prudence.

Elle retournait les mêmes questions chaque jour : que faisait-il avant la période révolutionnaire? C'était certainement une personnalité importante. Mais les Espagnols étaient tellement haïs partout qu'elle n'osait poser la moindre question à personne.

D'ailleurs, à Quito, les seuls personnages dont on avait envie de s'entretenir en cette période de liesse restaient les deux héros de l'indépendance : Manuela Saenz et le général Bolivar.

On parlait d'eux partout, et l'on ne parlait que d'eux.

Ce jour-là, Catherine rentra, l'air furieux. Elle confia le motif de sa rage à Lucile :

- Sais-tu ce qui m'arrive? Manuela Saenz doit mettre une robe blanche pour le bal : elle me l'a dit elle-même! Elle a choisi cette couleur. Alors, moi, il ne me reste plus qu'à porter une robe d'une autre teinte!

- Mais, voyons, Catherine, ta robe est toute prête... Et elle te va si bien! Tu ne pourrais pas être plus ravissante avec autre chose...

Mais Catherine répondit d'un ton aigre :

- Je ne peux tout de même pas être la réplique de Manuela Saenz! Je veux bien porter du bleu, du rose, du vert ou du rouge, peu m'importe pourvu que ce ne soit pas du blanc! Sinon, personne ne me

remarquera dans la foule : on me prendra pour elle...

Lucile prit un ton rassurant :

- Mais si, Catherine! De toute façon, on te remarquera! On ne peut pas ne pas te remarquer. Aucune femme ne peut être aussi belle que toi; car aucune, ici, ne possède tes cheveux ni tes yeux, même de loin. Et tu le sais bien...

Catherine jeta un regard interrogateur à sa sœur, et Lucile poursuivit :

- Ta robe n'a pas tellement d'importance, tu sais. Ce que les gens admirent, ce sont tes traits, tes yeux, tes cheveux.

- Non et non : je ne porterai pas de blanc! répétait Catherine rageusement.

Devant son obstination, Lucile se résigna à rappeler en toute hâte les couturières.

Elle rassembla tout ce qu'il fallait pour une nouvelle robe, chercha un modèle rapide à exécuter, essaya plusieurs patrons et réunit les garnitures dont elle disposait. La jeune fille pleurait de fatigue et d'énervement tant il était difficile de fixer le choix de Catherine.

Finalement, à force de diplomatie, elle parvint à faire accepter à sa sœur l'idée de porter quand même la fameuse robe blanche, mais en changeant les garnitures de fleurs. Elle lui suggéra de mettre des roses roses à la place des camélias blancs.

Le résultat fut très heureux, car les roses faisaient ressortir la pâleur nacrée du teint de Catherine et lui donnaient encore plus d'éclat. Le bleu de ses yeux était plus vif et Catherine finit par se sentir rassérénée.

- Tout le monde me remarquera, j'en suis sûre! déclara-t-elle d'un ton satisfait lorsque les garnitures furent cousues, c'est-à-dire quelques heures seulement avant l'ouverture du bal.

Le ciel était particulièrement lumineux ce jour-là, comme si la nature s'était mise à l'unisson.

Des salves de canon résonnaient dans la montagne au-dessus du Panecillo, le fameux pic qui domine la ville. On aurait cru que le tonnerre secouait les nuages au-dessus de la ville.

Toutes les cloches sonnaient à la volée. Leur carillon en liesse se déversait sur la foule bigarrée qui emplissait les rues. Les gens se pressaient et se bousculaient pour se trouver au premier rang quand le défilé accompagnant le général Bolivar passerait; les soldats chargés du service d'ordre étaient obligés de les faire reculer sans cesse afin de maintenir le milieu de la chaussée libre pour le cortège du « Libérateur ».

Lucile contemplait le spectacle du haut du balcon de la demeure appartenant à Juan de Larrea. C'était la plus belle de la ville. Jamais la jeune fille n'avait vu semblable agitation dans une foule, et elle s'en amusait.

Bien des choses n'avaient pas été terminées en temps voulu. Au moment même où l'on attendait l'arrivée imminente du général Bolivar, des hommes terminaient la décoration des arcs de triomphe en feuillage, dressés de place en place sur le parcours du cortège. Un peu partout, on accrochait encore des drapeaux et des fleurs supplémentaires sur les façades des maisons et sur les balcons.

Tous les soldats de la nouvelle République avaient endossé le nouvel uniforme vert des patriotes. Les jours précédents, on leur avait fait faire l'exercice et on les avait entraînés intensivement en vue de cette journée : mais ils étaient bien plutôt ahuris que disciplinés à force d'avoir reçu tant d'ordres et de consignes.

Tout le long du chemin, des petites Indiennes attendaient, costumées en anges. On leur avait remis des corbeilles pleines de pétales de roses qu'elles étaient chargées de jeter sous les pas du général Bolivar.

Le tumulte était tel que l'on entendait à peine les sonneries des trompettes.

Des drapeaux républicains étaient accrochés partout : on voyait flotter gaiement sur les églises, sur les balcons et sur tous les bâtiments, les trois couleurs nouvelles : le bleu, le rouge et l'or. Au vacarme de la foule en liesse, s'ajoutaient les cris des colporteurs qui vendaient des cocardes aux trois couleurs. Les hommes les piquaient sur leurs larges chapeaux, tandis que les Indiennes les attachaient à leurs couettes. D'autres vendaient des chansons patriotiques, composées et imprimées pour la circonstance.

Manuela Saenz se trouvait sur le balcon du palais Larrea en compagnie des femmes les plus aristocratiques et les plus élégantes de la ville. Elle attirait tous les regards. Elle portait une merveilleuse robe

d'après-midi en guipure blanche ornée de galons d'argent. Son décolleté était si profond que Lucile, à ses côtés, se sentait gênée pour elle, quand la jeune femme se penchait au-dessus de la balustrade du balcon.

Elle portait fièrement sur son épaule le ruban de moire rouge et blanc auquel était accrochée la médaille d'or de l'Ordre du Soleil : sur ce point, il était impossible à Catherine de rivaliser avec elle.

Il ne pouvait pas exister au monde deux autres femmes, si parfaitement belles et en même temps si différentes que Catherine et Manuela Saenz.

Lucile en fit la remarque en les voyant presque côte à côte sur le balcon, en regardant les lourds cheveux noirs et les yeux de velours sombre de Manuela. Tant que l'on n'avait pas vu Catherine, on pouvait croire que nulle beauté n'égalait la sienne. En revanche, Catherine avait l'air, elle, d'un de ces anges blonds qui ornent les retables dorés des églises d'Amérique du Sud, avec ses cheveux d'or, son teint rosé et ses yeux si bleus.

« Il est impossible que le général Bolivar ne tombe pas en admiration devant Catherine, dès qu'il la verra! » pensa Lucile qui était pleine du désir de voir sa sœur heureuse et satisfaite.

Mais les réflexions de la jeune fille furent interrompues par l'arrivée d'un cavalier qui parcourait les rues en criant :

- Il est là! Il arrive, notre Libérateur! Le général est entré dans la ville!

Il passa comme une flèche devant le palais Larrea. Et, aussitôt après son passage, la foule se bouscula pour atteindre le premier rang des spectateurs. Les petits anges indiens plongèrent leurs mains dans les corbeilles de pétales de roses. Les religieuses, qui les avaient accompagnés et les surveillaient, joignirent les mains et s'écrièrent, extasiées :

- Merci mon Dieu! Que la Vierge Marie soit bénie!

Un seul et même cri s'élevait de toutes les bouches, comme si la ville parlait :

- Bolivar! Bolivar!

Cette clameur jaillissait de partout et dominait tous les autres bruits,

les carillons des cloches, les fanfares, les chansons, pour s'élever très haut dans le ciel pur des Andes.

Lucile se pencha. Le premier escadron de lanciers arrivait sur deux rangs, de chaque côté de la rue. Loin derrière, au milieu d'un groupe d'officiers aux uniformes chamarrés, un cavalier dominait les autres du haut de sa monture : seul Simon Bolivar était à cheval. Le général montait sa bête favorite : un cheval blanc. L'animal avait une allure impatiente et fière, toute royale; il piaffait et caracolait.

Lucile se pencha un peu plus, pour mieux voir l'homme qui, à l'âge de trente-neuf ans, avait changé le visage du Nouveau Monde et l'avait libéré de l'oppression.

Au premier abord, elle fut déçue. Elle s'attendait à voir apparaître un homme beaucoup plus grand, beaucoup plus imposant. Or, Bolivar était petit : elle s'en rendit compte sur-le-champ.

Puis il répondit aux acclamations et aux vivats par un large salut, sous une pluie de pétales de roses. Alors il lui parut soudainement grand et elle ne vit plus que son sourire plein de charme, le regard brûlant de ses yeux profonds et l'éclair souriant de ses dents blanches sous la petite moustache brune.

« On a bien raison de dire qu'il fait tout ce qu'il peut pour ressembler à Napoléon. C'est visible! » murmura Lucile en elle-même avec un petit sourire.

Sa tenue contrastait vivement avec celle de ses officiers qui tous portaient des uniformes chamarrés d'or et couverts de décorations. Il était vêtu, lui, d'une tunique très simple, boutonnée haut, sur laquelle ne pendait qu'une seule médaille. Et il avait une culotte de peau blanche.

Lorsqu'il fut plus proche, Lucile put distinguer son expression exaltante d'orgueil, sous laquelle perçait l'ambition, l'autoritarisme et la soif de puissance qui avaient porté cet homme au triomphe, et en avaient fait l'une des figures les plus extraordinaires de son temps. On devinait son génie visionnaire, son imagination, son sens de la stratégie grâce auxquels il avait été victorieux. On devinait aussi qu'il possédait un autre atout beaucoup plus indéfinissable : ce don de manier les hommes, de les charmer et de leur communiquer sa foi et son idéal personnels, qui lui avait rallié ses partisans et ses troupes.

- Bolivar! Bolivar!

Une clameur frénétique montait de la foule, grisée par ses propres cris. Les petites Indiennes costumées en anges se mirent à courir pour précéder le cheval blanc et jeter des pétales de roses sous ses pas.

Une pluie de fleurs tombait tout autour de Simon Bolivar. On en jetait de toutes les fenêtres et de tous les balcons, ainsi que des guirlandes de feuilles de laurier tressées avec des rubans aux couleurs de la Colombie.

Le général allait atteindre la grande place carrée où les Pères de la Cité réunis l'attendaient pour lui adresser un long et pompeux discours de bienvenue. Six jeunes filles, debout devant eux, portaient une couronne de laurier sur laquelle étincelait une grosse barrette de diamants.

Le général Bolivar jeta enfin un coup d'œil derrière lui. Il avait beaucoup distancé le groupe de ses officiers qui avançaient à pied. Il tira sur la bride de son cheval pour les attendre. Ils avançaient assez lentement, alourdis par le poids de leur uniforme.

Bolivar s'arrêta juste en dessous du balcon du palais Larrea. Il leva la tête vers ses occupants.

Son regard tomba immédiatement sur Catherine et sur Manuela Saenz qui s'étaient penchées en avant, tout aussi excitées l'une que l'autre.

Elles hurlaient toutes deux le nom du général, d'une même bouche et d'un même cœur, de toutes leurs forces et en souriant. Puis, Manuela s'empara d'un rameau de laurier et le lui jeta.

Le feuillage aurait dû tomber aux pieds du Libérateur, mais il tournoya et vint malencontreusement atterrir sur sa joue.

Un éclair de colère fulgura dans les yeux de l'aise de Simon Bolivar. Furieux, il leva la tête pour voir la coupable.

Manuela Saenz le fixait avec des yeux agrandis par l'épouvante. Le rouge de la confusion avait envahi son teint d'albâtre. Elle se tordait les mains. Elle les pressait contre sa poitrine sur laquelle brillait la médaille d'or de l'Ordre du Soleil.

Follement angoissée, elle cria :

- Pardon!

Il ne put entendre ce qu'elle disait. Mais il vit les jolies lèvres remuer. Alors, il s'inclina très bas en souriant.

Simon Bolivar, le Libérateur de l'Amérique du Sud, venait de rencontrer Manuela Saenz pour la première fois...

Lucile n'avait pas eu le temps de se préoccuper de la robe qu'elle mettrait pour aller au bal de la Victoire.

Elle n'y pensa qu'à la toute dernière minute, au moment de s'habiller pour le dîner; les préparatifs de la toilette de Catherine et le souci quelle se faisait pour don Carlos l'avaient trop accaparée pour quelle eût le temps d'y songer.

Cependant, après le bain que les servantes lui avaient préparé, elle se demanda sérieusement ce qu'elle allait mettre pour cette fête exceptionnelle.

Tous les vêtements qu'elle avait apportés d'Angleterre étaient accrochés dans les grands placards qui occupaient tout un pan de mur de sa chambre. Ils étaient aux trois quarts vides.

Lucile n'avait pas assez de robes pour les remplir.

Elle s'enveloppa dans sa serviette de bain et ouvrit toutes grandes les portes de sa garde-robe pour examiner ce dont elle disposait.

La plupart de ses toilettes provenaient de la garde-robe de sa sœur qui se lassait toujours rapidement de ses vêtements et ne portait pas longtemps les mêmes choses. Lucile, habile couturière, les arrangeait pour sa silhouette beaucoup plus mince et à son goût personnel.

Elle enlevait les garnitures sophistiquées qui les surchargeaient, les fleurs, les ruchés et les flots de rubans et de dentelle que sa sœur affectionnait, mais quelle n'aimait guère.

Elle n'avait cependant pas un grand choix de robes très habillées pour cette soirée exceptionnelle.

Elle se rappela brusquement que sa sœur lui avait offert pour Noël une jolie robe neuve qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de mettre. Catherine l'avait achetée pour elle-même dans une boutique de luxe de Bond Street; mais elle ne la porta pas une seule fois, car le bleu était trop pâle à la lumière artificielle, quand elle l'avait choisie.

Lucile regarda la robe pensivement. Puis elle sourit. C'était exactement la couleur un peu mauve des fleurs de pomme de terre qui couvraient les champs du pays en cette saison.

- Rien ne saurait donc être plus approprié à la circonstance! murmura-t-elle, non sans humour.

C'était une robe en gaze de soie naturelle, souple, vaporeuse. Sa teinte d'un bleu-gris était très seyante pour la beauté particulière de Lucile.

Lucile était remarquablement jolie, mais les gens ne s'en apercevaient pas quand elle était dans la même pièce que sa sœur : c'était comme si on avait accroché côte à côte une miniature délicate et un immense Rubens, éclatant et charnu.

Lucile avait une ossature fine et délicate; sa petite tête gracieuse était subtilement attachée à son cou dont la courbe exquise avait les grâces du cygne. Il eût fallu un connaisseur pour s'en aviser. Son nez était petit et aquilin. Ses lèvres révélaient la richesse de sa sensibilité et de sa beauté, tandis que Catherine se faisait remarquer par la sensualité provocante de sa bouche aux lèvres charnues.

Mais rien n'était plus beau dans le visage de Lucile que ses grands yeux gris presque mauves, et l'expression anxieuse et mélancolique.

Elle craignait pourtant que son père ne la trouve pas assez élégante pour une fête aussi exceptionnelle. Pour la première fois de sa vie, elle regretta de ne pas avoir une robe plus élégante.

Sir John s'attendrait, du fait de son âge, à lui voir une robe blanche, couleur qui devait être à la mode, puisque Manuela et Catherine seraient en blanc toutes les deux.

Elle haussa les épaules :

« Bah! Qu'importe? Personne ne s'occupera de moi... » se dit-elle avec son habituelle philosophie.

Lorsqu'elle fut prête, elle se souvint de don Carlos. Elle n'avait pas eu le temps de lui rendre visite cet après-midi-là, car son père donnait un grand dîner dont elle avait dû superviser les somptueux préparatifs.

Il y avait bien vingt-quatre convives autour de la longue table de la salle à manger d'apparat dans laquelle le vice-président recevait, autrefois, ses hôtes avec un faste princier. Tous ceux que sir John invita pour ce dîner précédant le bal de la Victoire acceptèrent avec empressement et s'attendaient probablement au même luxe.

Pour une fois, sir John décida de faire bien les choses et de se

surpasser. Il fit monter de la cave ses meilleurs vins. Il recommanda à Lucile de dépenser sans compter, et de composer un menu qui puisse satisfaire tout le monde.

Elle fit tout ce qu'elle put et se donna beaucoup de mal. Mais à présent, elle n'était plus d'aucune utilité.

Il lui restait donc un court laps de temps, avant l'arrivée des invités, dont elle pouvait disposer à son gré. Elle pouvait en profiter pour se rendre au pavillon.

Le matin, don Carlos lui avait paru un peu mieux. Il avait dormi plus calmement et son visage était plus détendu.

La jeune fille aurait aimé lui faire admirer sa robe de bal. Il lui semblait que don Carlos saurait apprécier la sobriété de sa toilette...

Elle s'était coiffée très simplement, sans ces bouclettes à la mode qu'affectionnait tant Catherine. Elle portait, comme seul bijou, un rang de perles fines qui lui venait de sa mère.

Elle traversa rapidement le jardin. Au loin, les montagnes resplendissaient des derniers rayons du soleil couchant, et elle admira une fois de plus la beauté de cet extraordinaire paysage. Les couleurs somptueuses et chatoyantes du crépuscule équatorial étaient un bonheur pour les yeux. L'air était encore chaud et rien ne laissait supposer que le souffle glacial des neiges descendrait sur la ville avant la nuit.

Lucile se dissimula adroitement derrière les Buissons et parvint sans encombre au petit pavillon.

Tout y était beaucoup plus net et plus propre maintenant. Pedro s'était donné beaucoup de peine et avait travaillé aux abords du pavillon pour ne pas s'éloigner du blessé. Mais, ce soir-là, il n'était pas là.

Lucile, étonnée, regarda vers le champ de pommes de terre et l'aperçut, à l'extrémité du terrain. Elle supposa que Josefina lui avait peut-être demandé des légumes à la dernière minute! Josefina, quant à elle, devait surveiller les ultimes préparatifs et donner ses instructions aux cxtras qui avaient été engagés pour la réception.

Tout en suivant le cours de ses pensées, la jeune fille ouvrit la porte du pavillon avec l'angoisse qu'elle ressentait toujours au moment d'y pénétrer.

Don Carlos était étendu sur sa couche improvisée. Le soleil couchant inondait la pièce de sa lumière dorée. Au chevet du blessé, sur une petite table, il y avait un gros vase de roses que Lucile avait cueillies le matin.

La pièce renfermait maintenant un vrai mobilier. Peu à peu, Lucile y avait fait transporter des meubles : une commode pour ranger les médicaments, les pansements et les diverses choses dont avait besoin le blessé, une table, un fauteuil confortable et plusieurs chaises.

Ces meubles ne servaient pas et personne ne pouvait s'apercevoir de leur disparition.

Catherine comme son père s'étaient complètement désintéressés de ce qui se trouvait dans la maison et n'avaient même pas visité toutes les pièces!

Ainsi Lucile avait-elle pu, sans grande imprudence, apporter tous les jours quelque chose pour améliorer le confort du pavillon. La couche de don Carlos comportait maintenant trois matelas superposés, et une chaise longue avait été placée à côté.

Lucile s'assit sur le bord de celle-ci pour mieux examiner don Carlos. Le visage de cet homme l'obsédait : elle l'avait sans cesse devant les yeux, même quand elle n'était pas auprès de lui.

Elle ressentit la même impression que la première fois devant son portrait. Elle ne comprenait pas pourquoi ce visage lui inspirait de si curieuses réactions et des pensées qu'aucun autre n'avait suscitées dans son esprit sage et positif. Elle ne pouvait en disconvenir : elle était fascinée.

Elle resta, comme bien souvent, à le contempler sans le quitter des yeux. Soudain, il tourna la tête vers elle, comme si elle l'avait appelé. Il ouvrit les yeux et dit :

- Où... où suis-je?

Il prononça ces mots lentement, mais très clairement. Il était impossible de s'y tromper.

Lucile, bouleversée, retenait sa respiration. Elle s'agenouilla contre le matelas pour lui répondre, en s'efforçant de garder un ton calme :

- Vous êtes sauvé... sauvé!

Le regard de ses yeux bruns était intense; mais elle se demanda s'il la voyait réellement.

Sans doute éprouvait-il de grandes difficultés à retrouver l'usage de ses sens après une aussi longue inconscience. Le cœur de Lucile battait très fort.

Il répéta, d'un ton interrogatif :

- Sauvé?...

- Oui, complètement... absolument sauvé! affirma-t-elle doucement.

Elle se tut, le temps de se reprendre, puis ajouta :

- Il faut dormir maintenant. Vous vous sentirez beaucoup mieux demain matin.

Lucile posa doucement sa main sur le front du blessé. Sa peau était fraîche. La fièvre semblait l'avoir enfin quitté. Il avait l'air détendu, et la jeune fille comprit que ses paroles l'avaient rassuré. Il referma les yeux et enfonça son visage au creux de l'oreiller, comme le font les petits enfants pour s'endormir.

Le cœur de Lucile battait à se rompre. Elle demeura un long moment agenouillée contre le matelas; mais elle savait qu'il était profondément endormi et qu'il ne reparlerait pas ce soir-là.

Elle dut se faire violence pour le quitter et sortit à regret de la pièce. Sur le seuil, elle chercha Pedro du regard. Il arrivait, chargé d'un lourd panier de pommes de terre. Elle s'empressa de lui annoncer la bonne nouvelle :

- Notre blessé s'est réveillé pour de bon, Pedro! Et il m'a parlé...

- Alors, senorita, c'est qu'il va mieux! répondit placidement l'Indien.

- Oui. Il va certainement beaucoup mieux. Mais restez quand même auprès de lui, Pedro.

Ne le quittez surtout pas! Faites l'impossible pour ne pas le laisser seul maintenant, je vous en prie.

Pedro hocha la tête gravement :

- Non, je ne le quitterai pas, senorita! Vous pouvez partir tranquille.

- Merci, Pedro !

Elle le quitta enfin et courut vers la maison. Elle était restée plus longtemps que prévu et craignait que son père ou Catherine n'aient remarqué son absence.

Elle fut vite rassurée : ils étaient encore l'un et l'autre dans leurs chambres et quand ils descendirent, la jeune fille avait retrouvé son calme.

Le dîner fut très éprouvant. Elle fit de violents efforts pour suivre poliment la conversation de ses voisins de table. Elle leur répondait avec amabilité mais pensait en son for intérieur :

« Dire que je ne pourrai trouver un seul instant pour m'échapper et aller revoir don Carlos! »

Sitôt le repas terminé, ils se rendraient en voiture au palais Larrea où le bal de la Victoire devait avoir lieu.

Dans l'après-midi, après l'entrée triomphale du général Bolivar, elle eut l'occasion de se rendre compte des importants préparatifs dans la maison des Larrea et se félicita qu'un tel bal n'ait pas lieu chez son père.

Les chaises à porteurs et les carrosses pouvaient se garer dans un parc arrangé à cet effet.

Après le dîner chez sir John, les femmes montèrent dans les voitures, mais les hommes firent le trajet à pied, accompagnés par des porteurs de torches qui les éclairaient et les guidaient à travers le dédale des ruelles tortueuses de la vieille ville.

Devant le palais Larrea, un grand nombre de laquais indiens, vêtus d'une livrée aux couleurs chatoyantes, attendaient, au garde-à-vous. Mais les traditionnelles culottes courtes faisaient un curieux effet car tous ces hommes étaient pieds nus.

L'immense portail de la demeure était très impressionnant avec ses sculptures en ronde bosse qui rehaussaient l'éclat des armes de la noble famille.

On entendait la musique jusque dans le patio. Toutes les pièces étaient très éclairées. Un amoncellement de fleurs embaumaient l'atmosphère du patio.

Au centre, la fontaine s'agrémentait d'un ravissant Cupidon en marbre blanc qui enlaçait un grand cygne. L'eau cristalline jaillissait du bec de l'oiseau et retombait en scintillant dans la vasque de pierre.

Lucile et sir John s'engagèrent dans le grand escalier de pierre blanche qui menait au premier étage, parmi une foule des plus élégantes.

Toutes les femmes étaient habillées à la mode de Paris : leurs épaules étaient nues dans des robes à taille haute dont le court corsage ajusté moulait de près la poitrine. Le bas de leurs longues jupes droites et souples était garni de broderies d'or ou d'argent, de fleurs, ou même de plumes.

C'était une mode ravissante en dépit de quelques décolletés vraiment trop audacieux remarqués au passage par Lucile.

Quelques vieilles dames, à la perruque poudrée et aux larges robes d'épais brocart, avaient l'air de fantômes venus des siècles passés.

Les hommes jeunes portaient des pantalons longs et étroits, fixés sous leurs bottes brillantes, suivant la mode lancée en Angleterre par le roi George IV quand il était encore prince régent. Avec leurs favoris et leurs cheveux courts coiffés en coup de vent, ils semblaient sortir d'un cercle élégant de St. James Street à Londres.

Lucile avait déjà vu la grande salle de bal l'après-midi, après le défilé militaire. C'était une pièce immense, avec de hautes fenêtres garnies de lattis en bois. Au centre, un énorme lustre de cristal portait des centaines de bougies allumées. On avait débarrassé le salon de tous ses meubles et le parquet ciré attendait les danseurs.

Tout au fond de la salle, on avait dressé une estrade sous un baldaquin de soie aux couleurs de la nouvelle république à l'intention du général Bolivar. Quand Lucile aperçut cette installation théâtrale, elle supposa que le général se tiendrait là pendant le temps des présentations.

Il était en effet sous ce dais quand sir John arriva, accompagné de ses deux filles. Bolivar avait troqué son uniforme de campagne contre un habit militaire rouge brodé d'or. Sur ses épaulettes brillaient les trois étoiles de son grade.

Lucile le trouva beaucoup plus grand que dans l'après-midi. Il se dressait de toute sa taille sous le dais; mais Lucile ignorait encore qu'il portait des bottes à talons hauts.

En attendant de lui être présentée, Lucile l'examina, curieuse de comprendre pourquoi toutes les femmes le trouvaient si séduisant. Bolivar n'était pas réellement beau! Mais son visage possédait une extraordinaire puissance de séduction. Il la devait à ses yeux, à son regard fascinateur.

Lucile remarqua immédiatement le charme de ses yeux de velours profondément enfoncés dans les orbites et de son regard étincelant et pénétrant. Son sourire était irrésistible.

Quelque chose de très séduisant dans son maintien viril et désinvolte n'enlevait rien à la courtoisie de son attitude. Il avait indiscutablement un charme irrésistible auquel il devait être difficile de résister quand on l'approchait...

A en croire les rumeurs, il aimait les femmes à la folie et était absolument incapable de se passer d'elles.

On murmurait tout bas les noms de toutes celles dont il s'était passagèrement épris et qui, elles, l'avaient aimé à la folie. Lucile avait entendu raconter beaucoup de choses à ce sujet.

L'une de ses maîtresses l'avait accompagné sur les champs de bataille durant la terrible campagne dans les Llanos, mais il y en avait tant : tant de Fanny, d'Isabelle, d'Anita, de Bernardina, et d'autres qui étaient passées dans sa vie, que l'on pouvait se demander comment, avec toutes ces affaires de cœur, il lui restait le temps de faire la guerre.

Lucile souriait en son for intérieur en se disant malicieusement :

« Je suis certaine que Catherine en sait beaucoup plus que moi sur le général Bolivar! »

Elle se rappela la fièvre de sa sœur pendant ces deux dernières semaines. Catherine n'avait plus pensé qu'à Simon Bolivar! Elle ne douta pas un instant de la séduction de son sourire et de sa beauté, persuadée qu'il tomberait à ses pieds.

Sir John s'avança et prononça enfin les mots tant attendus :

- Puis-je me permettre de présenter à votre Excellence ma fille, Catherine ?

Bolivar tendit la main et saisit celle de la jeune fille sans cacher son

admiration. Il était toujours en quête d'une conquête nouvelle et n'en faisait nul mystère. Il regarda longuement Catherine dans les yeux; puis la jeune fille se recula. Son père présenta Lucile avant de laisser la place aux invités qui se pressaient derrière eux.

- Et voici ma plus jeune fille, Excellence, dit encore sir John.

Bolivar tendit la main et lui sourit, comme il le faisait pour chacun, mais ce n'était que la courtoisie d'un homme du monde.

Le bal commença. Catherine fut immédiatement assiégée par une foule de jeunes gens qui se disputaient l'honneur de l'avoir pour cavalière. Parmi eux, de nombreux officiers de l'état-major de Bolivar et plusieurs étrangers qui commandaient des détachements de soldats européens, engagés volontaires pour aider l'armée de Bolivar. Ils portaient tous l'uniforme vert à lisérés dorés des patriotes.

Les Anglais étaient assez nombreux parmi ces volontaires. Tous invitèrent Catherine à danser, persuadés d'avoir un droit de priorité sur leur jolie compatriote.

Un de ces officiers anglais, nommé Charles Sowerby et originaire du Buckinghamshire, invita le premier Lucile. La jeune fille était encore plus ravie de pouvoir bavarder avec lui que de danser.

- Il est tout de même surprenant de rencontrer des jeunes filles anglaises ici! s'étonna-t-il aussitôt.

Mais Lucile répliqua avec enjouement :

- Eh bien! Ne pourrais-je pas en dire autant à votre égard?

Il éclata de rire :

- Mais, moi, j'ai une bonne raison : je fais la guerre. C'est ma vocation.

- Je n'arrive pas à comprendre que ce puisse être une vocation de faire la guerre, rétorqua Lucile très franchement, comme elle le pensait.

- Il n'y a rien de plus beau, de plus passionnant : c'est merveilleux!

Pendant la danse, Lucile apprit qu'il avait combattu en Russie avec Napoléon Ier et qu'il s'était trouvé à Borodino. Désormais, il était prêt à suivre le général Bolivar partout où il se battrait.

- Vous l'admirez beaucoup? demanda Lucile.

- Il est magnifique! C'est le soldat le plus intelligent du monde. L'homme le plus extraordinaire qui soit! C'est un honneur d'être admis auprès de lui.

Lucile regretta que la danse se termine aussi vite : elle aurait aimé parler plus longtemps avec le jeune colonel. Il la présenta à plusieurs officiers anglais : au capitaine Hallows, originaire du Kent, et à Daniel O'Leary qui était de Belfast et faisait partie de l'état-major de Bolivar depuis le début de la campagne de libération.

Ce dernier était allé chercher le drapeau blanc et avait obtenu la reddition des royalistes espagnols à la fin du siège de Quito. Il n'avait que vingt-deux ans. Lucile estima que l'âge d'un homme qui a vécu des heures aussi intenses et a connu des sentiments aussi violents ne compte plus réellement.

Tous ces jeunes gens avaient risqué leur vie des milliers de fois devant les fusils espagnols et plus encore en affrontant le climat des Andes, la malaria, les fièvres, la petite vérole, la dysenterie et en supportant les privations qu'endurent fatalement les troupes d'une armée en campagne.

Lucile avait très envie de parler avec le général José Sucre. Malheureusement, il était très entouré et accaparé par toutes les femmes de Quito qui n'avaient d'yeux que pour le libérateur de leur ville.

Il avait un beau visage délicat et doux; et l'on avait tout lieu de penser qu'il ne portait des favoris que pour se donner un air plus sévère et plus rude. Il avait abandonné ses études à l'Université du Venezuela dès l'âge de seize ans pour se joindre aux guérilleros de Bolivar.

Maintenant, il apparaissait comme l'un des plus habiles et des plus grands généraux de la révolution. Il n'avait jamais perdu une seule bataille. C'était un homme pondéré, calme et réfléchi. Il était amoureux de la fille du marquis de Solanda, une certaine Mariana.

En regardant les hommes qui dansaient autour d'elle dans ce salon, Lucile se demandait quelles seraient leurs réactions si on leur apprenait qu'elle hébergeait un de leurs ennemis. Il était facile de dire, comme son père le proclamait à tout instant, que cette guerre révolutionnaire et les affaires politiques des pays étrangers, en général, ne les concernaient en rien lui et ses filles!

- La réalité quotidienne ne se paie pas de mots... pensa Lucile qui en

faisait l'expérience.

Elle se sentait un peu honteuse de cacher et de protéger un homme qui avait peut-être tué les camarades de ces soldats assis à côté d'elle et qui lui souriaient.

De nombreux Anglais servaient comme volontaires dans l'armée de Bolivar. Les sympathies des Anglais allaient aux patriotes. Or, elle était anglaise, et comme telle, au-dessus de tout soupçon. Tout cela tourmentait sa conscience scrupuleuse.

Le bal battait son plein. Les vins coulaient à flots et tout le monde riait beaucoup. Enfin, Manuela Saenz arriva. Elle portait, comme Catherine l'avait annoncé, une robe d'organdi blanc à taille haute. Son décolleté était encore plus profond que celui de sa robe de l'après-midi.

Ce soir encore, elle arborait sur son épaule gauche le ruban de moire rouge et blanc avec l'inscription : *Al patriotismo de los mâs sensibles*, et, sur son sein gauche, la médaille d'or de l'Ordre du Soleil.

Elle était fort jolie. A la lueur des chandelles, sa peau paraissait encore plus nacrée et ses joues se teintaient délicatement de rose. La tresse de ses cheveux était relevée comme un diadème et piquée de fleurs blanches.

Le maître de maison, Juan de Larrea se précipita au-devant d'elle et lui offrit son bras pour la conduire devant le général Bolivar qui attendait sous son dais l'arrivée des derniers invités.

Lucile, à portée de voix, entendit les paroles qu'ils échangèrent.

- Puis-je présenter à votre Excellence la senora Manuela Saenz de Thorne? dit Juan de Larrea.

Manuela fit une profonde révérence, mais le général la releva bien vite en lui baisant la main.

Il la regarda au fond des yeux et Lucile sentit qu'un courant de sympathie les unissait et qu'ils n'avaient pas besoin de paroles pour se comprendre. C'était comme un caillou jeté dans une mare qui ne laisse que des rides à la surface de l'eau.

Le général murmura quelques mots que Lucile ne put entendre et Manuela s'éloigna. Lucile devina qu'un lien s'était noué entre ces deux êtres et elle ne fut pas étonnée de les voir danser ensemble quelques instants plus tard.

Catherine dansa avec Bolivar. Lucile remarqua, de loin, son air radieux et provocant.

Mais il ne l'invita qu'une seule fois.

Il dansait sans cesse avec Manuela Saenz, et tout le monde pouvait voir qu'il n'était pas près de l'abandonner pour une autre partenaire.

Ils dansèrent ensemble toute la soirée, sans manquer une seule danse. Ils étaient sensiblement de la même taille et s'accordaient parfaitement. Ils avaient le même rythme, la même souplesse féline et ressemblaient à deux panthères qui tournent en rond avec ce frémissement sensuel de l'échine.

Lucile les contemplait, hypnotisée par cette affinité extraordinaire et par la lueur étrange qui brillait dans le regard du général Bolivar.

Sir John Cunningham avait toujours détesté les réceptions qui duraient des nuits entières, et il n'avait aucunement envie de s'attarder au bal du palais Larrea.

Mais il était impossible de persuader Catherine de partir. Lucile accepta docilement de le suivre. Il n'était pas encore l'heure du matin quand ils descendirent rapidement le grand escalier. Le bal battait son plein.

Lucile ne se sentit pourtant pas contrariée le moins du monde. Elle s'était bien amusée et était contente d'avoir rencontré tous ces jeunes officiers anglais. Elle se réjouissait à présent de rentrer chez elle.

Elle avait pensé à don Carlos toute la soirée, se demandant s'il avait encore parlé ou non avec Pedro après son départ. Elle n'aspirait qu'à une chose : retourner auprès de lui avec l'espoir de l'entendre prononcer des paroles intelligibles.

Dans le vestibule, sir John sortit enfin de son mutisme pour déclarer :

- Quelle bonne soirée! N'est-ce pas? Mais toutes ces réceptions ont le tort de durer trop longtemps.

- Je suis tout à fait de votre avis, papa.

- Je ne crois pas que les pauvres Larrea dormiront beaucoup cette nuit! Ni votre sœur, d'ailleurs... ajouta-t-il.

Ils se quittèrent sans s'embrasser. Lucile n'avait pas l'habitude

d'embrasser son père, lequel n'y tenait pas, d'ailleurs. Ce n'était pas parce qu'il s'était montré plus aimable et plus gentil avec elle à l'occasion de cette fête qu'il avait changé de sentiments à son égard. Chaque fois qu'il regardait Lucile, il pensait au garçon qu'il aurait voulu avoir.

Il lui dit comme d'habitude :

- Bonsoir, Lucile.

Puis il s'enferma dans sa chambre.

Le valet que Lucile avait engagé pour son père devait certainement l'attendre pour l'aider à se déshabiller.

Dans la chambre de Lucile, personne ne l'attendait pour la servir. La jeune fille n'avait besoin de personne et avait l'habitude de se débrouiller toute seule. Elle avait trop bon cœur pour obliger une servante à veiller jusqu'à son retour.

Elle avait l'habitude de se déshabiller très rapidement. Josefina avait laissé une bougie allumée dans un chandelier sur la table de chevet. Elle prit le bougeoir avec l'intention de le transporter sur sa coiffeuse. Mais une idée lui vint à l'esprit.

C'était une idée vraiment révolutionnaire de sa part.

Jamais auparavant, dans son existence paisible et protégée, la jeune fille n'aurait songé à sortir seule la nuit, ni à se lancer dans une telle aventure.

Elle ouvrit résolument sa porte, quitta sa chambre sans bruit et descendit l'escalier avec mille précautions. Elle retrouva son chemin malgré l'obscurité à travers le dédale des couloirs et des patios; puis sortit dans le jardin en passant par le derrière de la maison.

La nuit était claire. Elle traversa le jardin en direction du petit pavillon de pierre blanche qui luisait doucement dans le noir. Les fenêtres ne laissaient pas filtrer la moindre lumière. Car Pedro avait réparé les volets. Elle avait tenu à prendre le maximum de précautions. Si quelqu'un voyait de la lumière à cet endroit, cela pourrait l'intriguer.

Elle ouvrit la porte d'une main décidée. Une petite veilleuse brûlait sur la table de chevet de don Carlos. Pedro dormait par terre dans un coin

de la pièce.

Il dormait à la manière des Indiens, assis et plié en deux sous le poncho qui le couvrait entièrement comme une petite tente. On ne voyait de lui que son chapeau à larges bords : l'ensemble ressemblait plutôt à un ballot qu'à un être humain.

Il ne fit pas un mouvement quand la jeune fille entra.

Elle s'approcha à pas légers du lit de don Carlos et s'agenouilla.

Le jeune homme semblait dormir. Il n'avait pas changé de position depuis sa visite avant le dîner.

Elle posa très doucement la main sur son front pour savoir si la fièvre n'avait pas remonté. Il ouvrit immédiatement les yeux.

- Êtes-vous réveillé? murmura-t-elle.

Elle n'eut pas plus tôt posé cette question qu'elle la trouva ridicule.

- Qui... qui êtes-vous? dit-il avec difficulté.

Mais une lueur d'intelligence traversa son regard et il ajouta :

- Je vous ai déjà vue... avant... C'est vous... Vous êtes venue et vous m'avez découvert quand je me cachais ici...

Lucile lui souriait :

- Vous m'aviez dit que vous étiez mort; mais vous voyez bien que ce n'était pas vrai.

Finalement, vous êtes en vie!

- Pourquoi?

- Parce que nous vous avons soigné. Vous étiez gravement blessé. Mais, maintenant, vous ne mourrez pas!

- Vous êtes... espagnole?

- Non, je suis anglaise.

- Anglaise? répéta-t-il d'un air surpris.

Il fixait Lucile et semblait réfléchir intensément. Puis il se décida à

dire :

- Pourquoi ne m'avez-vous pas livré aux patriotes?

- Il y avait bien assez de morts comme ça! Je déteste la guerre. C'est atroce.

- Je comprends ce que vous voulez dire... Je vous remercie. Je vous suis très reconnaissant... Comment vous appelez-vous?

- Lucile... Lucile Cunningham. Mon père a loué cette maison quand nous sommes arrivés à Quito, il y a peu de temps.

Il ne l'écoutait plus et réfléchissait. Au bout d'un moment, il demanda :

- Quand vais-je pouvoir me lever?

- Pas encore de sitôt! riposta vivement Lucile. La blessure que vous avez à la cuisse est très profonde. Celle du front aussi. Elles se rouvriraient...

Il demanda encore :

- Depuis combien de temps suis-je ici?

- Trois semaines.

- C'est impossible! s'écria-t-il.

- Mais si! C'est la vérité. Vous êtes resté longtemps entre la vie et la mort, vous savez!

Il regardait loin devant lui, sans se soucier de Lucile et il fronçait les sourcils, comme quelqu'un de contrarié.

Elle lui expliqua doucement :

- Vous n'y pouvez rien. Pour le moment, la seule chose que vous puissiez faire, c'est de rester caché ici jusqu'à votre guérison. Personne ne vous découvrira : le jardinier, Pedro, veille sur vous en permanence quand je ne puis être près de vous. Tout le monde ignore votre présence.

- Qui d'autre encore connaît ma présence ici?

- Personne, à part la sœur de Pedro, Josefina, une domestique. C'est

une femme absolument sûre.

Il parut rassuré et se tut un instant. Puis il murmura :

- J'ai terriblement soif!

Lucile prit le pot de maranjilla que Josefina avait préparé. Ce jus de fruit à base de pêches et de citrons avait un goût exquis. Rien n'apaisait mieux la soif.

Elle passa le bras derrière la tête de don Carlos et le fit boire très doucement. Pour la première fois, ce geste qu'elle avait fait si souvent quand don Carlos était inconscient lui fit une impression étrange.

Jusqu'à ce jour, elle l'avait soigné comme on soigne quelqu'un qui a besoin d'être secouru, ou comme un enfant qui souffre. Mais depuis qu'il avait parlé, il était redevenu un homme : l'homme dont le portrait l'avait si souvent troublée, un homme qui, pour une raison inconnue, faisait battre le cœur de Lucile plus vite. Elle se sentit soudainement embarrassée et rougissante, et avait les lèvres sèches.

Quand il eut fini de boire, il ferma les yeux, comme si l'effort qu'il venait de faire l'avait épuisé. Il réussit à murmurer dans un souffle :

- Merci.

Elle reposa très doucement sa tête sur l'oreiller et demeura immobile. Quelques instants plus tard, elle comprit qu'il s'était rendormi.

« Il est très faible... », se dit-elle.

Elle reposa le verre et s'aperçut, en tournant la tête, que Pedro s'était réveillé. Elle lui dit :

- S'il se réveillait encore, Pedro, vous lui donnerez un peu de bouillon cette fois!

Chaque soir, Josefina apportait du bouillon chaud dans un couffin capitonné pour la nuit.

Pedro se borna à faire « oui » de la tête, sans bouger. Il demeurerait ainsi, immobile, pour ne pas déranger le blessé.

Elle partit sur la pointe des pieds après un dernier regard sur l'homme qui dormait là sous sa sauvegarde; puis elle s'en fut aussi rapidement que possible vers la maison.

Le lendemain, ce fut un incessant défilé de visites. Dès le matin, de nombreuses femmes vinrent prendre une tasse de café chez les Cunningham pour bavarder avec Catherine.

Mais la jeune fille dormait encore et les premières visiteuses s'assirent dans le patio avec Lucile. Elles étaient en effervescence et leurs langues allaient bon train. Elles ne pouvaient s'empêcher de parler du sujet qui les préoccupait toutes et expliquait leur visite si matinale.

Il leur fallait absolument raconter ce qu'elles avaient à raconter!

Cela commençait toujours par le général Bolivar et finissait invariablement par Manuela Saenz. Elles procédaient toutes de la même manière. Chaque nouvelle visiteuse prenait tout son temps, bavardait de choses et d'autres mais amenait la conversation là où elle voulait en venir.

Au grand amusement de Lucile, elles y arrivaient toutes, l'une après l'autre : cela ne faisait aucun doute, Manuela Saenz avait passé la nuit dans les bras du général Bolivar!

Ils avaient soupé; puis étaient retournés dans la salle de bal et avaient dansé exclusivement ensemble. Finalement, ils étaient partis bras dessus, bras dessous!

Il est impossible de cacher quoi que ce soit dans cette ville. On avait appris beaucoup de choses par les domestiques du palais présidentiel où logeait le général Bolivar. Et les dames, dans le patio, poursuivaient d'un ton enflammé :

- Elle est toujours la même! Elle n'a pas changé! Elle s'est enfuie du couvent à l'âge de dix-sept ans... Oui rendez-vous compte! Les bonnes religieuses n'avaient même pas réussi à la discipliner...

- On a bien dit qu'après son mariage elle avait continué... que son amant allait la retrouver à Lima pendant les absences de son mari...

Et une autre méchante langue renchérissait aussitôt :

- Que peut-on attendre d'une bâtarde? Sa mère ne valait pas plus cher qu'elle...

Et les belles dames de hausser les épaules, d'un commun accord.

Lucile riait sous cape. Si elles étaient toutes furieuses contre Manuela Saenz, ce n'était pas au nom de la vertu dont elles se prévalaient.

Manuela avait accaparé le héros du jour, l'homme en l'honneur de qui toute la ville était en fête : elle devait jubiler et se moquer de tout le monde...

A son arrivée, Catherine se joignit au concert : elle était aussi furieuse que les autres.

- C'est extrêmement déplaisant, déclara-t-elle. Cette femme l'a complètement monopolisé!

Il m'avait dit qu'il voulait danser encore avec moi, mais elle s'est accrochée à lui et elle ne l'a pas lâché un instant : elle se donnait en spectacle! Mais le général est un homme trop bien élevé, il n'a pas osé lui dire de se tenir mieux!

Lucile avait fort envie de dire ce qu'elle pensait : le général Bolivar était certainement un homme à qui on ne faisait faire que ce qu'il voulait !

Mais elle se retint sagement. Elle se souvenait du regard qu'il avait jeté à Manuela lors des présentations. Une étincelle avait jailli entre eux : le signe d'une entente indéfinissable mais irréversible et fatale. Leurs deux âmes étaient destinées l'une à l'autre depuis toute éternité; il était écrit qu'elles devaient fatalement se rejoindre et s'unir un jour. Personne ne pouvait rien contre le destin.

Mais Lucile ne pouvait pas dire ce qu'elle pensait et l'humeur de sa sœur retint bientôt toute son attention. Catherine était vexée. Une femme avait insinué que le général avait fait un affront à Catherine. Heureusement, des visiteuses arrivèrent qui détournèrent la conversation. Toutes étaient avides de colporter les mêmes ragots. Elles répétaient sans se lasser :

- Telle mère, telle fille! Manuela est une bâtarde! On ne pouvait pas s'attendre à autre chose, n'est-ce pas?

Catherine était tellement occupée à déchirer Manuela à belles dents que Lucile put s'esquiver un moment. Elle partit à la recherche de Josefina, pour avoir des nouvelles de don Carlos.

- Comment est-il, ce matin? lui demanda-t-elle tout bas.

- Mieux, senorita, beaucoup mieux! Mais il est furieux et très tourmenté! Il est comme tous les hommes, il voudrait être sur pied avant d'être guéri! Il était épuisé, ce matin, après les pansements...

- Il voudrait partir le plus tôt possible, dit Lucile, toute songeuse.

Josefina éclata de rire :

- Il ne peut pas partir, de toute façon : il n'a pas de vêtements!

Lucile riait aussi :

- Nous le tenons donc!

- Il sera long à se remettre, dit Josefina d'un ton grave. Il a retrouvé sa tête et il parle, mais ses blessures ne sont pas guéries. La plaie qu'il a au front est très profonde et celle de la cuisse se rouvrirait tout de suite s'il marchait maintenant.

- Alors, faites-lui entendre raison! lui recommanda la jeune fille.

Son père l'appelait et elle dut interrompre sa conversation avec Josefina.

Ce jour-là, elle ne put s'échapper de la maison avant l'heure de la sieste.

Son cœur battait très fort en approchant du pavillon. Jamais elle n'avait eu autant hâte de voir don Carlos que cet après-midi-là. Elle n'avait éprouvé une telle émotion de toute sa vie!

Pedro travaillait dehors dans le jardin et don Carlos était seul quand elle entra dans la chambre. Il avait les yeux fermés, mais il les ouvrit dès qu'il l'entendit approcher.

Elle s'assit auprès de lui, sur le bord de la chaise longue, et lui demanda gentiment :

- Comment vous sentez-vous aujourd'hui?

- Beaucoup mieux! Et Josefina m'a raconté comment vous m'avez sauvé la vie!

Lucile sourit :

- Je pense que c'est surtout Josefina qui vous a sauvé la vie! Elle vous a soigné avec dévouement. Elle a pansé vos blessures et a fait guérir les plaies avec de la résine de mulli, comme les Incas. Nous n'avions rien d'autre pour vous soigner!

- Vous auriez pu me remettre aux autorités : cela aurait été plus facile pour vous...

- Certes! Mais, comme je vous l'ai déjà dit, je déteste la guerre et ses méfaits.

Il remarqua simplement :

- Je pense que toutes les femmes sont comme vous.

Il parlait lentement. Lucile avait l'impression qu'il cherchait ses mots, comme si son esprit était encore endolori; aussi lui dit-elle doucement :

- Il ne faut pas trop parler encore. Ne vous faites pas de souci. Attendez d'être parfaitement remis. A ce moment-là, nous nous arrangerons pour vous faire sortir de la ville et vous rejoindrez vos amis...

- Vous êtes infiniment bonne pour moi. Si quelqu'un apprenait ce que vous faites pour moi, vous auriez certainement beaucoup d'ennuis...

- Personne ne le saura jamais! déclara-t-elle avec assurance.

Il chercha le regard de Lucile, puis il dit :

- Savez-vous qui je suis?

Lucile fit oui en hochant la tête avec un sourire.

- Comment pouvez-vous le savoir? Est-ce qu'il y avait des papiers dans ma poche?

demanda-t-il avec inquiétude.

- Pedro a enterré immédiatement votre uniforme. Nous ne pouvions pas faire autrement...

Une lueur de contrariété passa sur le visage de don Carlos. Elle s'empessa d'expliquer :

- Je sais qui vous êtes, parce que votre portrait est accroché dans la maison.

- Quel portrait? demanda-t-il, étonné.

- Celui qui est accroché à côté du portrait du général Aymerich.

Don Carlos sourit légèrement :

- Bien sûr! C'est vrai... Je l'avais oublié. Oui, je me rappelle : il avait fallu à tout prix que j'en passe par-là. Ces séances de pose étaient une corvée invraisemblable... Mais je n'avais pas pu refuser.

- Il est très ressemblant.

- Je ne l'ai pas vu terminé, répondit-il avec indifférence.

Tout en bavardant avec lui, elle l'observait et se disait que c'était bien lui. Le regard si froid et si dédaigneux qu'il avait sur le portrait venait peut-être de cette obligation de poser devant le peintre.

Il la tira de ses réflexions en lui demandant :

- Mais pourquoi donc êtes-vous à Quito?

Lucile hésita un instant, ne sachant s'il convenait ou non de lui dire la vérité. Puis elle se décida, un peu à contrecœur :

- Mon père était venu avec une cargaison d'armes qu'il devait vendre aux Espagnols...

- Et maintenant?

- Les armes sont restées à Guayaquil.

- Les Espagnols seraient bien contents d'avoir ces armes, pourtant!

- Mais les patriotes aussi, dit précipitamment Lucile.

Puis elle ajouta, la voix pleine de regrets :

- Mais cela dépend évidemment de ce qu'ils pourront payer, les uns et les autres...

Don Carlos serra les lèvres. Vendre les armes aux patriotes ne devait pas lui plaire! Mais il dit seulement :

- Savez-vous si l'on a pris beaucoup d'armes et de munitions au cours de la bataille?

- Oui, beaucoup.

- Combien?

Lucile hésitait à lui répondre. Il serait bouleversé en apprenant la vérité.

Il insista d'un ton autoritaire :

- Je veux savoir!

- Eh bien!... Trois compagnies espagnoles ont été anéanties. Les autres ont fui... Et le général Aymerich s'est rendu, dit-elle enfin, sans oser le regarder.

Comme il se taisait, elle poursuivit :

- Il y a eu environ deux mille prisonniers espagnols. Les patriotes se sont emparés de quatorze pièces d'artillerie, de mille sept cents fusils et de tout ce qu'il y avait dans les magasins, y compris les munitions.

- Combien y a-t-il eu de tués?

- Les hôpitaux sont pleins de blessés.

Il y eut un assez long silence. Que pouvait penser don Carlos d'un tel désastre? Aussi fut-elle très surprise quand il demanda :

- Parlez-moi de vous...

Elle soupira :

- Il n'y a pas grand-chose d'intéressant à raconter, vous savez! Ma mère est morte. Mon père avait décidé d'amener ma sœur en Amérique avec lui. Il pensait qu'elle s'amuserait bien à Lima où nous devions aller, parce que le vice-roi est un ami à lui...

- Mais Lima est aux mains des patriotes!

- Oui. Nous l'ignorions en quittant l'Angleterre...

- Et c'est la raison pour laquelle vous êtes ici.

- Ma sœur est très jolie; elle a beaucoup de succès...

Il l'interrompit ;

- Même quand il n'y a plus de séduisants Espagnols pour la faire

danser?

- Mais il y a beaucoup d'autres hommes à Quito et...

Elle s'interrompit. Elle était sur le point de lui décrire les réceptions et le bal de la veille.

Mais était-ce raisonnable de lui parler des fêtes données en l'honneur de la victoire et du général Bolivar?

Elle se ravisa. L'idée de son isolement au milieu de ses ennemis triomphants pouvait énerver le blessé et compromettre sa convalescence. D'après les questions posées par don Carlos, il était clair que Josefina ne lui avait pas donné d'information. « Il vaut mieux que je fasse comme elle : dans l'intérêt du blessé, il est plus sage de se taire », pensa Lucile.

La jeune fille savait très bien que, pour guérir d'un traumatisme crânien, il fallait rester au calme, ne pas avoir de souci, ni d'émotion. Aussi, malgré son envie de prolonger leur entretien et de rester auprès de don Carlos, elle se leva et lui dit gentiment :

- Je dois vous quitter maintenant. Il faudrait que vous dormiez le plus possible et que vous ne parliez pas beaucoup, vous savez!

- Je me sens très fatigué, avoua-t-il.

- Vous le serez encore pendant longtemps. Mais vous allez beaucoup mieux : tout danger est écarté. Vous devez avoir une résistance extraordinaire. Josefina m'a dit qu'elle ne s'en étonnait pas, car elle n'avait jamais vu un corps aussi vigoureux et musclé que le vôtre...

Lucile s'arrêta net en rougissant. Elle avait seulement voulu reconforter don Carlos, en lui répétant mot pour mot les paroles de la servante. Maintenant elle était rouge jusqu'à la racine des cheveux.

- Puis-je vous dire tout de suite combien je vous suis reconnaissant? Ou dois-je attendre d'être tout à fait remis? demanda don Carlos.

- Attendez d'aller mieux : vous comprendrez alors qu'il n'y a pas lieu de me remercier!

dit-elle très vite pour cacher son embarras.

- Jamais de la vie! Je sais trop tout ce que je vous dois!

Il avait dit cela d'un tel ton et avec tant de chaleur que Lucile se sentit

rougir de nouveau; et elle préféra s'éloigner tout de suite.

Sur le seuil, elle se retourna pour lui sourire et croisa son regard : il ne l'avait pas quittée des yeux.

Elle fit un signe amical avec la main et dit d'un ton léger :

- *Adiôs! Hasta manana!*

Quand Lucile fut un moment seule avec Josefina, elle se mit en devoir de lui expliquer :

- Vous avez eu raison de ne pas lui parler de toutes ces festivités. Cela pourrait le bouleverser. Et il lui faut Je plus grand calme...

- C'est bien ce que je pense, senorita. Il ne faut pas qu'il bouge, quoi qu'il puisse arriver! Et s'il avait appris que le général Bolivar était ici...

Elle s'arrêta subitement de parler. Lucile, toute à son idée, reprit :

- Vous avez entièrement raison, Josefina! Il ne faut rien lui dire à ce sujet. Absolument rien! Je suis de votre avis. Avez-vous prévenu Pedro? Il faudrait lui recommander de se taire, à lui aussi.

Josefina rétorqua paisiblement :

- Oh! Pedro ne parle jamais de rien! Il n'est pas bavard. Il parle seulement de ses pommes de terre.

Lucile se mit à rire, puis elle dit :

- Quand don Carlos ira bien, il faudra que nous lui trouvions des vêtements. Le mieux serait peut-être de l'habiller comme Pedro...

Josefina ne répondit rien. Lucile pensa que la servante avait entendu du bruit et qu'elle se taisait par méfiance. Elle la quitta donc immédiatement pour rejoindre Catherine dans le salon.

Il y avait eu beaucoup de visites toute la journée et les commentaires allaient bon train. Les gens ne pouvaient se rassasier de parler des événements de la veille.

Tard dans l'après-midi, quelques officiers qui avaient dansé avec les jeunes filles vinrent se joindre aux autres. Ils racontèrent que le général avait été occupé toute la journée par les affaires de l'Etat.

Charles Sowerby annonça fièrement, en levant son verre :

- Le général Bolivar va instituer un ordre nouveau!

Lucile avait très bien compris que ce n'était pas pour la voir, elle, qu'il était venu. Le regard qu'il posait sur Catherine n'aurait trompé personne. Lucile trouvait cela tout naturel.

Catherine, nullement intéressée, demanda d'un ton négligent, voulant à tout prix ramener l'attention sur sa petite personne :

- En quoi cela consistera-t-il?

- Eh bien! dit le jeune officier avec feu, il faut créer de nouvelles lois, une nouvelle administration, de nouveaux postes de gouverneurs, de magistrats, et autres... J'ai aussi entendu dire que le général a l'intention de réorganiser le système fiscal et le trésor public.

C'est ce qu'il a fait dans les autres pays. On donne aussi, très souvent, de nouveaux noms aux rues...

Daniel O'Leary s'empessa d'intervenir :

- Il y a des choses plus urgentes!

Il venait tout juste d'arriver, et il était déçu de constater que Charles Sowerby l'avait devancé chez la belle Catherine Cunningham.

Lucile se tourna vers lui pour demander avec intérêt :

- Quoi, par exemple?

- Oh! l'argent! L'argent, tout simplement! Trouver de l'argent! Quand j'ai quitté le palais présidentiel, les Pères de la Cité étaient en grande discussion avec le général Bolivar qui leur demandait de lui remettre pour l'armée toute leur argenterie personnelle.

Lucile s'étonna, un peu choquée :

- Oh!... Le général avait-il réellement l'intention de la leur prendre?

Daniel O'Leary répondit d'un ton bref :

- Il a besoin d'argent! C'est bien dommage que l'on ne puisse s'emparer de tout l'or qui couvre les murs des églises pour le faire fondre et le transformer en monnaie! Je n'ai jamais vu autant d'or dans les

sanctuaires, sauf peut-être à Mexico.

- Mais je croyais que le général Bolivar était un homme extrêmement riche! s'étonna Catherine.

- Il l'a été, oui, répondit Charles Sowerby. Mais il a dépensé toute sa fortune jusqu'au dernier sou : une fortune de plus de cinq millions, pour faire la guerre.

Devant l'étonnement de la jeune fille, il ajouta :

- Il faut payer les soldats, même si quelquefois on les fait attendre un peu. Il faut aussi acheter des uniformes, des armes et des munitions, des canons, des fusils, des chevaux et des mulets. Et puis, si étrange que cela puisse paraître, miss Cunningham, nous qui faisons la guerre, nous mangeons, nous aussi!

- Je n'avais jamais pensé à tout cela, avoua Catherine, décontenancée.

Charles Sowerby prit une voix plus attendrie pour lui dire :

- Je ne vois pas pourquoi vous penseriez à des choses si triviales. Vous êtes bien trop jolie pour perdre votre temps à vous tracasser avec des soucis aussi sordides.

Le ton de Daniel O'Leary devint presque agressif :

- Il faut pourtant bien que des gens s'en préoccupent! riposta-t-il.

Lucile intervint avec un sourire apaisant :

- Et c'est précisément ce que fait le général.

Daniel O'Leary se tourna vers elle :

- Il est fantastique, vous savez! Les jours où il n'a pas à livrer bataille, il passe tout son temps à dicter des ordres et du courrier. Il emploie trois secrétaires en même temps! Il dicte en arpentant son bureau de long en large. Il épuise ceux qui travaillent avec lui : il y en a même qui sont obligés d'y renoncer.

- Quelle merveilleuse énergie! s'exclama Lucile, enthousiasmée.

- Oh! oui! Et il tient à tout faire par lui-même. Il croit que personne ne peut faire les choses à sa place.

- Est-ce vrai?

- Il ne nous laisse aucune initiative, répondit le jeune homme à Lucile. Ainsi, il a nommé José Sucre gouverneur militaire de la province, mais il finit quand même par s'occuper de tout lui-même... N'est-ce pas Charles?

Les deux officiers engagèrent la conversation jusqu'à l'arrivée d'autres personnes. Il y eut rapidement beaucoup de monde dans le salon. C'était une vraie petite réception improvisée.

Lucile dut s'occuper en hâte de faire servir du vin et des rafraîchissements supplémentaires.

Elle envoya chercher du vin à la cave et demanda à Francisca de préparer quelques assiettes de friandises et de gâteaux pour ses hôtes imprévus.

Catherine rayonnait. Elle était dans son élément au milieu de ces conversations et de ces visiteurs aimables. Ses yeux brillaient d'excitation et son visage s'épanouissait. Tous les hommes n'avaient d'yeux que pour elle.

Lucile se réjouissait de voir sa sœur si satisfaite et pensait, une fois de plus : « Ce n'est que justice : elle est ravissante! »

Elle en profita bientôt pour se glisser hors du salon. Elle avait tant de peine au milieu de cette joyeuse assemblée en pensant au blessé, seul et abandonné.

S'il n'avait eu besoin de calme et de repos, la jeune fille eût aimé rester des heures à parler avec lui; et elle murmurait en elle-même avec mélancolie : « C'est impossible, hélas! »

Don Carlos allait beaucoup mieux, mais restait encore très affaibli. Il avait mal à la tête dès qu'il essayait de lire et la blessure de sa jambe le faisait encore souffrir.

Lucile estimait qu'il ne devait pas trop parler. Aussi prit-elle l'habitude de lui faire là lecture à l'heure de la sieste. Elle écartait soigneusement les livres qui faisaient allusion à la guerre ou qui pouvaient l'angoisser d'une façon ou d'une autre.

Elle découvrit qu'il était passionné, comme elle, par les arts. Un jour, elle vint avec un livre sur la peinture italienne et les artistes florentins qu'elle avait emporté dans ses bagages.

- S'il vous intéresse, je lirai en traduisant le texte.
- Mais je comprends l'anglais, répliqua-t-il avec un grand sourire.

Lucile le regarda avec stupéfaction :

- Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?
- Je n'en voyais pas la nécessité puisque vous parliez si parfaitement l'espagnol, répondit-il en anglais.
- Mais vous parlez un anglais parfait! Comment est-ce possible? dit-elle, ne revenant pas de sa surprise.
- J'ai séjourné en Angleterre et en Ecosse.
- Oh!... Et, aimez-vous l'Ecosse? demanda-t-elle d'un ton passionné, car la question lui tenait à cœur.
- C'est un pays admirable.

Lucile se sentit soulagée, sans savoir pourquoi.

- C'est tellement beau! soupira-t-elle. C'est le pays où je voudrais vivre : ces montagnes, ces forêts, ces landes et ces lochs... Il me semble que tout cela fait partie de moi-même... Il est vrai que je suis écossaise : c'est normal.

Don Carlos souriait en la regardant :

- Mais, là-bas, les montagnes sont moins hautes qu'ici! dit-il d'un ton taquin.
- C'est peut-être une bonne chose, répondit-elle. Quand je pense aux soldats qui combattirent à une telle altitude.
- Vous parlez des patriotes, n'est-ce pas? demanda-t-il.

Elle répondit habilement :

- Mais on m'a raconté que des Espagnols aussi étaient montés dans la montagne pour combattre.

Don Carlos ne répondit rien. Lucile ne voulait pas le troubler en évoquant des souvenirs si cruels et elle s'empessa de changer de sujet. Ils bavardèrent tout l'après-midi mais en anglais. La jeune fille était stupéfaite qu'il parle cette langue si parfaitement.

Elle en conclut qu'il avait reçu une excellente éducation, sans parler d'un don évident pour les langues.

Par la suite, ils parlèrent plus souvent en anglais qu'en espagnol. Lucile n'en fut pas étonnée.

Sans doute cherchait-il à se perfectionner grâce à leurs conversations!

Ces heures passées ensemble dans le petit pavillon paraissaient appartenir, à une autre existence, à une sorte de rêve, se disait parfois Lucile. Elle lisait ou bavardait avec don Carlos et, bien souvent, le regardait dormir. Dès qu'elle pénétrait dans la pièce, il lui semblait pénétrer dans un autre monde. C'était comme si elle abordait dans une île déserte où elle se réfugiait, seule et tranquille, avec cet homme, loin du tumulte de Quito.

De grandes festivités étaient organisées tous les jours en l'honneur du général Bolivar. Tout le monde sortait, recevait.

Les langues allaient toujours bon train. Ce que faisait le général après le bal passionnait toujours les habitants de Quito.

Ce n'était pourtant un secret pour personne. Après une réception, un bal, ou après une journée consacrée à expédier des dizaines de lettres, à examiner les rapports et à recevoir les visites, le général envoyait chercher Manuela Saenz et passait la nuit avec elle.

Ils attendaient que la nuit soit avancée : quand le souffle glacé des

montagnes descendait sur la ville, le général expédiait chez elle son fidèle garde du corps, le rouquin José Palacios qui le servait depuis son enfance.

Les mauvaises langues de Quito prétendaient que Bolivar ne lui avait jamais écrit plus que ces sept mots : « Viens me retrouver : viens tout de suite! »

Lucile se demandait comment les gens pouvaient être si bien informés et connaître jusqu'à la teneur des messages que Bolivar envoyait à Manuela Saenz. Et elle ne croyait que la moitié de tout ce qui se racontait.

On ne pouvait cependant nier la chose. Trop de gens avaient pu voir, de leurs propres yeux, la jeune femme, dissimulée sous une ample cape noire, se faufiler rapidement à travers les ruelles obscures jusqu'au palais présidentiel, escortée par José Palacios, qui l'éclairait avec une grosse lanterne. Deux énormes dogues les accompagnaient.

Quand elle se retrouvait seule, le soir, Lucile essayait de réfléchir tranquillement au destin de ces deux êtres. Elle les imaginait ensemble, se livrant aux joies de l'amour dans les immenses pièces du palais qui était, autrefois, le siège du gouvernement. Quand elle pensait à eux, avant de s'endormir, elle avait du mal à les chasser de son esprit. Elle avait beau être très pure et très ignorante en la matière, il lui semblait que, lorsque deux êtres s'aiment aussi ardemment, toutes les vanités de la gloire et les exigences de la situation sociale perdent tout intérêt et toute importance.

Elle pensait : « Ce n'est certainement plus le général victorieux, couvert de lauriers et de diamants, qui prend Manuela Saenz dans ses bras, mais un homme, simple et ordinaire, dont le cœur bat au même rythme que le cœur de la femme aimée qui avait besoin de lui comme il avait besoin d'elle.

» Quand Manuela est auprès de lui, à l'aimer et à se laisser aimer, se disait Lucile, elle ne doit plus penser à rien d'autre. Elle oublie les scandales qui ont marqué sa jeunesse... Plus rien n'existe pour elle : ni le premier homme qu'elle a aimé, ni son triste balourd de mari, ni ses autres amants si jamais elle en eut. Rien de tout cela n'a d'importance pour elle, quand elle est dans les bras de Bolivar, l'homme qu'elle aime. Rien d'autre ne peut compter, pour ces deux êtres, que la passion ardente qui dévore leurs deux cœurs... »

Parfois, Lucile avait honte de ces pensées. Elle était même choquée

d'admettre qu'elle, toujours si sage et si réservée, accordait aujourd'hui une singulière sympathie à ce couple et à ses mœurs scandaleuses. Elle ne se reconnaissait plus.

Elle savait qu'elle n'aurait pu parler d'eux à don Carlos. Sa pudeur l'en aurait empêchée, et don Carlos aurait été incapable d'admettre et de comprendre leur inconduite. On devinait, chez le jeune homme, une maîtrise de soi sévère, absolue.

Un jour, le général Bolivar quitta brusquement Quito, sans se préoccuper des plaisirs que la ville continuait à lui préparer.

Manuela Saenz resta à Quito et entreprit une campagne fructueuse pour recueillir les fonds dont le général Bolivar avait tant besoin pour continuer la guerre.

Les méchantes langues furent étonnées. Elles avaient oublié que Manuela Saenz avait activement contribué à la victoire, non seulement en distribuant des tracts, mais aussi en organisant en secret la résistance des patriotes. Elle avait notamment regroupé toutes les femmes qui désiraient combattre pour la libération du pays.

Grâce à leur aide, elle récolta de l'argent pour faire construire des bateaux. Elle organisa un réseau de quêteuses qui collectaient l'argent nécessaire pour payer les uniformes des soldats, en allant de maison en maison, dans les villes du Pérou.

Elle entreprit de faire la même chose à Quito. La tâche était plus importante et plus urgente et devait lui tenir encore plus à cœur qu'auparavant. Quoi qu'il en soit, elle se dépensait sans compter.

Elle apparaissait à l'improviste, chez toutes les dames de la ville, pour solliciter impérativement leur collaboration active. Elle réussit à transformer les plus riches demeures en ateliers où servantes et maîtresses travaillaient, côte à côte, à la fabrication d'uniformes neufs pour l'armée du Libérateur.

Elle recueillit les objets précieux, l'argenterie, les bijoux et les objets d'art pour financer les prochaines campagnes de Bolivar. Les dames de Quito se plaignaient de ses façons tyranniques; Manuela Saenz leur extorquait sans vergogne l'argenterie et des trésors qu'elles n'avaient aucune envie de donner. Elles murmuraient entre elles avec indignation :

- Elle nous rançonne littéralement! Avec elle, c'est presque : « La bourse ou la vie! »...

Tout le monde détestait Jonathas, la servante de Manuela, qui lui était dévouée corps et âme.

C'était une noire. On prétendait qu'elle faisait avouer aux domestiques les secrets des familles. Ensuite, elle renseignait sa maîtresse.

On vivait sur le qui-vive à Quito. Bolivar était parti pour rencontrer le général San Martin à Guayaquil, et les entretiens des deux hommes avaient de fortes chances d'amener de nouveaux combats.

On disait un peu partout que Simon Bolivar était trop intelligent pour San Martin; tous ceux qui avaient foi en lui estimaient qu'il l'emporterait sur le vieux général. Lucile apprit que Bolivar avait gagné Guayaquil en toute hâte, changeant de cheval à chaque étape, car pour tirer avantage de cette rencontre, il lui fallait arriver le premier sur la côte.

Cette information lui rappela son voyage vers Quito à travers la montagne. Elle se demanda quelles pouvaient être les pensées du général pendant cette chevauchée de plusieurs jours.

Elle se souvint du pic du Chimbozaro dont le sommet disparaît dans les nuages à plus de cinq mille mètres. Mais le général Bolivar avait certainement autre chose à faire que d'admirer ce paysage grandiose qui l'avait tant frappée.

N'avait-elle pas, elle-même, un tout autre souci quand elle pensait à Simon Bolivar?

Il n'avait pas conclu le marché avec sir John Cunningham et n'avait pas pu acheter les armes anglaises. La cargaison d'armes n'avait pas été vendue au camp adverse, mais Lucile se répétait avec inquiétude :

« Combien de temps cela durera-t-il? »

Elle regrettait de tout son cœur que Bolivar n'ait pas l'argent nécessaire pour les acheter et, plus encore, que son père ait refusé de lui faire crédit. Sir John était allé une bonne dizaine de fois au palais présidentiel pour discuter avec le général. Mais, quand Bolivar partit, les tractations n'avaient pas encore abouti.

Les patriotes avaient un besoin urgent d'armes et de munitions. Tout le monde le savait.

Malgré les armes prises à Quito, les troupes locales et les autres

troupes de l'armée de Bolivar étaient démunies. Le général écrivait de tous côtés pour essayer de trouver de l'argent, des armes et des munitions. Lucile était trop intelligente et intuitive pour ne pas comprendre que Simon Bolivar se trouvait à un moment décisif de sa carrière aventureuse.

L'occupation du port de Guayaquil avait une importance primordiale pour lui. Il fallait qu'il s'en empare le premier et consolide au plus tôt sa position au Pérou. L'avenir dépendait de ces deux facteurs.

Tout ce qu'il avait entrepris jusqu'aujourd'hui avait réussi. Grâce à ses dons de stratège, il avait refoulé petit à petit les Espagnols vers le nord, en libérant une par une les nations de l'Amérique latine.

Pendant treize années, Bolivar lutta pied à pied à travers les montagnes, la jungle, les pampas, les plaines et les déserts et réussit à créer la Grande République dont il rêvait : la Grande Colombie, qui avait réuni le Venezuela, la Colombie, le Panama, et, tout récemment, l'Etat de l'Equateur.

Il semblait difficilement croyable qu'un homme ait pu, à lui seul, obtenir autant de victoires, même avec l'énergie et le sens politique dont était doté Bolivar.

Mais maintenant, tout dépendait de la prise du port du Guayaquil. Bolivar ne s'en cachait pas. Il avait déclaré avant son départ de Quito :

- Quand on dispose de Guayaquil, on contrôle tout l'Equateur. Malheureusement, le Pérou prétend avoir des droits sur cette ville...

Lucile aurait aimé parler de tout cela avec don Carlos, mais elle n'osait y faire allusion, à cause de l'état de santé du jeune homme. Et puis, elle craignait que don Carlos en vienne à la hair pour ses sympathies envers les patriotes. En tant qu'Anglaise, elle était officiellement neutre, comme son père le rappelait à tout instant; mais elle était du parti des patriotes de tout son cœur et de toute son âme. Elle souhaitait qu'ils remportent une victoire totale et rejettent les Espagnols à la mer.

Lucile se sentait très perplexe : comment concilier de telles convictions avec son affection pour don Carlos!

« Cependant, se répétait-elle, je dois reconnaître honnêtement que je voudrais pouvoir rester tout le temps auprès de lui et ne jamais le quitter. C'est tout à fait certain! »

Néanmoins, elle souhaitait impatiemment sa guérison et elle préférait ne jamais penser à ce que serait sa propre existence, lorsqu'il serait parti et quelle ne le verrait plus.

Quand elle était auprès de lui, elle s'obligeait à ne rien laisser voir de ce qu'elle ressentait.

Tantôt ils bavardaient ensemble de choses et d'autres; tantôt il restait allongé à la contempler sans rien dire, pendant quelle lui faisait la lecture.

Une semaine après le départ de Bolivar, don Carlos allait déjà tellement mieux qu'il pouvait rester assis. Lucile le soupçonna même de se lever et de marcher en cachette quand il se trouvait seul.

Quelques jours plus tard, elle demanda à Josefina :

- Comment va sa blessure à la tête?
- Presque cicatrisée, senorita! La résine de mulli a agi miraculeusement comme toujours.

La cicatrisation s'est faite peu à peu, en profondeur. Si nous avions fait venir un médecin, il aurait fait beaucoup de points de suture : beaucoup, beaucoup. Mais le bon Dieu nous a donné le mulli. Nos guerriers l'ont utilisé pendant des siècles.

Josefina expliqua à Lucile les pratiques anciennes des Incas. La jeune fille se demandait si les Indiens n'en savaient pas plus que la science moderne. Elle pensait à tout ce qu'ils avaient su découvrir : les propriétés de la quinine pour guérir le paludisme, les vertus de toutes sortes de légumes et de fruits excellents tels que la pomme de terre, les avocats, les fraises, et tant d'autres... notamment ces précieuses céréales que les Incas cultivaient et sélectionnaient sur les pentes de la montagne, dans leurs champs étagés en terrasses.

Elle aimait beaucoup parler des traditions locales avec don Carlos qui avait des connaissances fort étendues sur les anciennes civilisations amérindiennes détruites par les colons espagnols. Ce qu'il racontait la fascinait.

Quand il évoqua la cruauté des Conquistadores, elle s'écria malgré elle :

- Je ne comprends pas leur cruauté : comment ont-ils pu anéantir systématiquement une civilisation et un peuple aussi merveilleux?

Elle se mordit aussitôt les lèvres. Lorsqu'elle disait « ils », cela signifiait en réalité : « vous, les Espagnols! »

Mais il acquiesça :

- Effectivement, c'était cruel et, qui plus est, parfaitement inutile... Mais les premiers Espagnols qui débarquèrent dans ce pays étaient des gens rudes et illettrés à qui l'on n'avait appris qu'à faire la guerre; c'est-à-dire comment faire pour détruire la vie. On ne leur avait pas appris comment la respecter et la préserver.

Lucile estimait que rien ne pouvait justifier les destructions barbares commises par les Espagnols au XVI^e siècle, mais elle n'osa pas le dire. Elle garda le silence et se donna une contenance en rangeant les livres sur une étagère.

Don Carlos lui demanda soudain :

- Je me demande toujours à quoi vous pouvez bien occuper vos journées quand vous n'êtes pas ici avec moi?

- J'ai la maison de mon père à diriger. Et puis, j'ai beaucoup à faire pour ma sœur : je m'occupe de ses affaires. Elle sort beaucoup, elle est très jolie et très élégante. Elle veut toujours de nouvelles robes. Elle n'est pas très soigneuse et malmène beaucoup celles qu'elle porte...

Don Carlos lui coupa la parole en souriant d'un air moqueur :

- Vous voulez dire : les jeunes gens avec qui elle danse...

Lucile sourit en pensant tout bas qu'il disait vrai : les dentelles et la mousseline des robes de Catherine étaient toujours froissées dans le dos, et les broderies délicates étaient même arrachées à cause de cette nouvelle danse venue d'Europe et que l'on appelait la valse. Mais elle se borna à dire d'un ton fervent :

- J'aimerais que vous connaissiez ma sœur : elle est tellement jolie! Tenez, elle est aussi belle que Manuela Saenz!

Don Carlos sursauta :

- Comment? Manuela Saenz est ici?

Lucile comprit qu'elle venait de commettre une maladresse.

- Oui : elle a quitté Lima, dit-elle.

- Voilà qui me surprend... dit-il en fronçant les sourcils.

Elle n'ajouta rien et rangea les livres en silence. Quand elle eut fini, elle déclara :

- Il va falloir que je m'en aille, maintenant...

- Bonsoir donc, Lucile; et merci encore.

Il prononça ces paroles avec une froideur inhabituelle, comme s'il pensait à autre chose; et elle regretta de l'avoir perturbé en mentionnant la présence de Manuela.

« Mais pourquoi serait-il troublé par sa présence à Quito? Pourquoi? Que peut bien représenter pour lui cette femme? Me soupçonne-t-il de le lui avoir caché ainsi que beaucoup d'autres choses? » se tourmentait-elle.

Le lendemain, elle arrivait avec deux livres nouveaux dont elle avait envie de discuter avec don Carlos, quand elle eut la surprise de le trouver debout.

Elle poussa un petit cri : il portait l'uniforme vert des patriotes - l'étroit pantalon vert foncé et la tunique liserée d'or des officiers de Bolivar. Une superbe paire de bottes noires à la Wellington gisait par terre auprès de lui.

- Vous... vous êtes debout... balbutia-t-elle.

Il était pâle et amaigri; mais il eut un grand sourire joyeux en lui répondant :

- Comme vous le voyez, Lucile!

- Mais... pourquoi? Et pourquoi avez-vous mis cet uniforme?

- Josefina estime que c'est la tenue qui convient le mieux pour un homme qui sort de la ville à cheval... dit-il d'un ton dégagé.

- Oui. Bien sûr... Évidemment! Mais, pourquoi ne m'en a-t-elle pas soufflé mot? dit Lucile qui sentait la colère monter en elle.

Elle était furieuse que Josefina et don Carlos aient pu comploter tout cela sans lui en parler.

Elle se maîtrisa et dit seulement :

- Je suis... simplement surprise... que vous vous abaissiez à porter l'uniforme de vos ennemis...

- Il me serait difficile de porter le mien qui est en train de pourrir sous terre! rétorqua-t-il d'un ton impassible.

- Oui... Oui, c'est évident... admit Lucile.

Elle demeura silencieuse un moment, toute désorientée. Puis, elle se fit violence pour dire :

- C'est certainement une sage précaution, si vous voulez vous enfuir... Il y a des soldats partout et ils ne vous laisseraient pas aller loin si vous n'étiez pas déguisé...

- Par conséquent, il n'y a pas de meilleur costume que celui-ci pour circuler librement, n'est-ce pas?

Il avait parlé d'un ton ironique, en la regardant.

Mais il pâlit brusquement et dut se laisser tomber sur une chaise. Il avait de grands cernes bleus autour des yeux et de la bouche.

Lucile se précipita, saisit le carafon de vin et lui tendit un verre. Don Carlos le saisit et but sans dire un mot.

- Vous voulez en faire beaucoup trop, et trop tôt! lui dit-elle gentiment, dès qu'elle vit les couleurs revenir sur son visage.

- Je le sais bien, mais il y a des choses qui doivent être faites.

- Et si vos blessures se rouvraient? Il vous faudrait à nouveau rester immobile pendant des semaines! Soyez raisonnable! Je vous en prie...

- J'ai été raisonnable trop longtemps!

- Je sais, soupira Lucile. Je comprends que cela a été dur pour vous. Mais vous ne pouviez pas faire autrement!

- J'aurais pu mourir. C'est même certain : sans vous, Lucile, je serais mort!

La jeune fille se sentit affreusement gênée par le ton dont il avait dit cela. Elle s'empressa de détourner la conversation :

- Voulez-vous encore un peu de vin?

- Non, je vous remercie. Je crois qu'il vaudrait mieux que je me recouche... Si cela ne vous ennuie pas d'appeler Pedro pour m'aider à me déshabiller... répondit-il. (Puis il lui expliqua :) J'ai marché de long en large pour raffermir mes muscles, et je suis vraiment fatigué.

Lucile partit à la recherche du jardinier. Puis elle attendit dans le jardin. Quand elle sut que don Carlos était recouché, elle revint près de lui.

Il était allongé, les yeux fermés. Elle ne sut pas au juste s'il dormait, ou s'il n'avait pas envie de parler.

Les yeux de Lucile se posèrent sur l'uniforme vert :

« Comment Josefina a-t-elle pu se le procurer? se demandait-elle, intriguée. Sans doute a-t-il été dérobé dans les magasins aménagés par Manuela au palais de la présidence... Josefina a probablement soudoyé une servante... » conclut-elle.

Tout le monde savait, en effet, que Manuela Saenz entassait dans cette réserve les uniformes confectionnés dans les demeures patriciennes de Quito, pour collaborer à l'équipement de l'armée de libération.

Quelques jours plus tard, quand elle arriva au pavillon à son heure habituelle, Lucile trouva don Carlos debout, habillé et prêt à partir. Sur le sol, il y avait un paquetage de soldat qu'elle n'avait jamais vu auparavant.

Quand elle entra, il était en train d'emballer diverses choses, parmi lesquelles il lui sembla reconnaître des sandwiches. La jeune fille comprit. Elle leva les yeux vers lui et, d'une voix tremblante, elle murmura :

- Vous... partez?

Don Carlos fit oui de la tête :

- Pedro est sorti pour me procurer un cheval. Je partirai d'ici une demi-heure. Il vaut mieux que je m'en aille assez tôt pour être loin de Quito avant la tombée de la nuit.

Lucile s'inquiéta :

- Où irez-vous? Les vôtres ne vont-ils pas vous tirer dessus, quand ils vous verront dans cet uniforme ?

- Je suis bien obligé de courir ce risque. Du moins suis-je assuré que je ne me ferai pas abattre avant d'être sorti de la ville! déclara-t-il en enfouissant un dernier paquet de sandwiches dans son paquetage qu'il déposa sur une chaise.

Cette fois, il était complètement équipé, et, avec ses élégantes bottes à la Wellington, Lucile le trouvait magnifique et encore plus grand.

L'uniforme vert des patriotes lui allait beaucoup mieux que l'uniforme bleu et or des Espagnols, et même mieux que la tenue de parade qu'il avait sur son portrait. Il avait beaucoup maigri, mais ses yeux n'étaient plus cernés. Lucile lui trouvait soudain l'air beaucoup plus jeune.

Il alla jusqu'à la commode, et ouvrit un tiroir d'où il sortit quelques pièces de monnaie que Josefina avait retirées des poches de son uniforme avant de l'enterrer. Josefina avait soigneusement mis l'argent de côté : Lucile s'en souvenait maintenant.

- Avez-vous assez d'argent? Je puis vous en prêter, si vous voulez... s'obligea-t-elle à dire timidement, car elle se rendait compte qu'il fallait absolument le lui proposer.

Il sourit, et une grande tendresse illumina son visage :

- J'ai déjà accepté trop de choses de vous, Lucile. J'en suis confus. Mais j'aurais honte de demander de l'argent à une femme!

- Puisque c'est moi qui vous le propose, et de bon cœur...

- Je le sais bien. Mais je réponds non, Lucile!

- Si vous vous privez volontairement de ce dont vous avez besoin, par simple orgueil, c'est vraiment stupide! répondit-elle avec vivacité. (Puis elle ajouta :) Vous savez très bien que vous entreprenez quelque chose de très dangereux. La seule chose qui importe, c'est que vous parveniez à vous mettre en sécurité. Votre vie en dépend...

- Pour que je puisse retourner au combat... Est-ce à cela que vous pensez?

- Je ne pense à rien du tout! J'ignore ce que vous ferez lorsque vous ne serez plus ici. Tout ce qui m'importe, c'est que vous puissiez arriver sain et sauf là où vous voulez aller et quel que soit cet endroit.

- C'est un sentiment très généreux de votre part. Car, si j'ai bien

compris, vos sympathies vont aux patriotes...

- Mais... mais comment le savez-vous? s'exclama-t-elle, affolée.

- Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que le général Bolivar était venu à Quito?

Lucile détourna le regard :

- Ah? Josefina vous l'a donc appris! Nous avons estimé, d'un commun accord, que cette nouvelle pourrait vous bouleverser. Vous étiez dans un état si critique qu'un choc ou une émotion aurait pu vous tuer.

- Vous avez pensé que j'aurais peur!

- Mais non : absolument pas! Je me disais que vous seriez bouleversé d'apprendre que le général s'était emparé de la ville de Quito!

Don Carlos lui souriait d'un air attendri, comme s'il regardait un petit enfant :

- Vous êtes vraiment une femme extraordinaire, Lucile! Je vous remercie du fond du cœur d'avoir pris toutes ces précautions, de m'avoir soigné, et de ne pas m'avoir livré aux autorités.

- C'est justement parce que j'ai pris toute cette peine que vous devez maintenant, vous, prendre soin de votre vie. Je ne veux pas de remerciements, mais je veux que vous soyez très prudent, et raisonnable. N'oubliez pas que si vous restiez trop longtemps à cheval le premier jour, vous pourriez compromettre la cicatrisation de votre jambe; et que si vous vous fatiguez trop ou si vous aviez des soucis, vos maux de tête vous reprendraient!

Promettez-moi d'y penser!

- Je vous promets d'essayer de me rappeler toutes vos recommandations... répliqua don Carlos. (Puis il ajouta, d'une voix douce :) Je sais que je me souviendrai de tout ce que vous m'avez dit, Lucile...

- Alors... je vous en prie... soyez raisonnable, balbutia la jeune fille.

Au moment où elle prononça ces mots, quelqu'un siffla au-dehors.

L'appel venait du champ de pommes de terre : Pedro avertissait don Carlos que son cheval l'attendait. Elle leva la tête pour regarder l'officier qui la dominait de sa haute stature. Elle ne voyait plus que

lui dans la petite pièce. Il lui semblait immense.

Elle chercha désespérément à fixer ce moment dans sa mémoire. Elle admira encore sa beauté, son air imposant, sa puissante personnalité, tout ce qui faisait que cet homme supérieur ne devait passer inaperçu nulle part.

La voix de don Carlos s'éleva avec fermeté :

- Il faut que je parte!

Lucile devina qu'en dépit du calme avec lequel il les avait prononcés il avait donné à ces simples mots un double sens qui lui échappait, à elle.

- Vous... prendrez bien soin de vous... et vous n'oublierez pas tout ce que je vous ai dit, n'est-ce pas? murmura-t-elle encore d'une petite voix tremblante.

- Je vous l'ai promis : je n'oublierai rien!

- Alors, partez, et que Dieu vous garde! Je vais prier pour vous...

- Cela me fera plaisir de savoir que vous le faites.

- Je prierai sans arrêt!

Ces mots qu'elle prononçait malgré elle lui semblaient dépourvus de signification.

Désespérée par le départ de don Carlos, elle ne pensait à rien d'autre. Toutes les fibres de son être se rebellaient contre cette séparation et la faisaient souffrir.

Elle aurait voulu le prier de rester; elle aurait voulu que leur vie se poursuive sans changement. Elle ne pouvait se résigner à le perdre et à ne plus le voir.

Il lui tendit la main, et Lucile lui donna la sienne machinalement; puis elle leva la tête pour le regarder une dernière fois. La jeune fille, qui le fixait avec de grands yeux éplorés, put voir le regard de don Carlos vaciller et changer d'expression quand il dit :

- *Adiôs !*

Puis, brusquement, il l'attira tout contre lui, la serra dans ses bras et posa ses lèvres sur celles de Lucile.

Elle n'éprouva aucune surprise et ne recula pas. Elle s'y était toujours attendue, au fond d'elle-même. Il lui semblait que c'était inévitable. Cela ne pouvait pas ne pas arriver. Mais au contact de ces lèvres douces et chaudes, elle se sentit envahie par un sentiment inexprimable et merveilleux, tandis que les battements de son cœur s'accéléraient dans sa poitrine.

Elle se sentit submergée par quelque chose de parfait, de miraculeux et d'indéfinissable qui participait de la beauté de la nature, de la beauté des fleurs, de la montagne, du ciel et de tout ce qui faisait son enchantement depuis quelle était à Quito. Au bonheur profond qu'elle éprouvait sous les baisers de don Carlos, la jeune fille comprenait enfin qu'elle les avait attendus et désirés depuis le premier instant où elle avait vu le jeune homme.

Longtemps, il la serra contre sa poitrine. Lucile avait perdu la notion du temps. Elle avait l'impression de flotter entre ciel et terre, dans une lumière plus radieuse et plus brillante que celle du soleil. Il lui semblait qu'ils ne formaient plus qu'un seul et même être, indissoluble et projeté dans l'univers.

Combien de temps dura leur étreinte? Ils ne le surent jamais. Mais au plus haut de leur vertige, il laissa retomber ses bras et libéra la jeune fille :

- *Good bye*, Lucile, dit-il d'une voix enrouée.

Avant qu'elle ait eu le temps de faire un geste, il était dehors.

Elle resta longtemps figée sur place. Puis elle porta lentement ses mains à son visage et se voila les yeux, comme si elle ne pouvait plus supporter la vue de ce qui l'entourait après cet enchantement qui avait tout illuminé pour elle pendant quelques instants.

- Je l'aime! murmura-t-elle.

Émerveillée, elle écouta l'écho de sa voix dans la pièce vide qui avait si longtemps abrité un beau rêve.

Pendant la période qui suivit le départ de don Carlos, Lucile continua à faire machinalement les gestes de la vie quotidienne, comme si elle était isolée du reste du monde par un voile de brouillard qui l'empêchait de voir et d'entendre clairement ce qui se passait autour d'elle.

Son amour était la seule chose dont elle avait clairement conscience. Il lui semblait que les lèvres du jeune homme étaient encore sur les siennes, qu'il l'étreignait encore et la retenait captive. Elle se sentait prisonnière à jamais de ce cœur qui lui avait ravi le sien.

Du matin au soir elle allait comme un automate et croyait percevoir sa présence qui l'accompagnait partout. La nuit, quand elle était couchée, elle imaginait quelle était dans ses bras et faisait renaître en elle le ravissement éprouvé sous les baisers de don Carlos.

Elle se répétait : « Je l'aime! je l'aime! » avec la ferme conviction qu'il serait le seul et unique amour de sa vie.

Lucile savait qu'elle était de ces êtres qui n'aiment qu'une fois; aussi entrevoyait-elle ce que serait sa destinée, puisque son bien-aimé avait disparu aussi brusquement qu'il avait surgi dans sa morne existence.

« Je vivrai donc solitaire avec son souvenir », se répétait-elle mélancoliquement, mais sans amertume ni révolte.

Elle acceptait son destin avec son humilité coutumière : « Une fille aussi insignifiante que moi ne peut intéresser et retenir un tel homme, se disait-elle. Il est bien trop merveilleux, bien trop beau, bien trop supérieur pour moi! »

Elle était prête à vouer toute son existence au seul souvenir de l'homme qu'elle aimait et ne songeait pas un instant à le conquérir, persuadée dans sa timidité et sa modestie qu'elle n'avait pas la moindre chance d'y parvenir. Elle croyait raisonner sagement en inventoriant tout ce qui lui paraissait jouer contre elle :

« En premier lieu, je suis dans le camp ennemi. De plus, je suis une étrangère. Et, il est tout à fait certain qu'il ne peut aimer que des femmes très brillantes, des femmes comme Catherine ou comme Manuela Saenz, de vrais oiseaux de paradis, des femmes dignes de lui.

» Et ce n'est pas parce qu'il m'a embrassée que je vais me faire des illusions! C'était un simple geste de gratitude, se persuadait-elle. Il ne faut pas chercher plus loin le motif de ce baiser. »

Quoi qu'il en soit, le baiser de don Carlos avait transformé Lucile. Comme sous l'effet d'un coup de baguette magique, la petite jeune fille timide et insignifiante était devenue une femme éclatante de beauté dont le visage reflétait l'amour qui l'animait.

Elle se rendait parfaitement compte qu'en un soir elle avait changé du

tout au tout.

Il était fort heureux, pour une fois, que personne - sauf peut-être les domestiques - ne fasse jamais attention à elle dans la maison. Son père ne la regardait que lorsqu'il s'y trouvait vraiment obligé et Catherine était beaucoup trop absorbée par ses petits problèmes personnels pour observer le visage de sa sœur : ainsi personne ne remarqua combien elle avait changé.

Mais Lucile n'avait qu'à jeter un coup d'œil dans son miroir pour voir l'extraordinaire éclat de son regard et le changement des traits de son visage, maintenant plus animé, plus épanoui.

La nature tout entière, le soleil, la montagne et les fleurs, lui parlaient de son amour et la plongeaient dans le ravissement qu'elle avait éprouvé sous les baisers de don Carlos.

Elle allait des dizaines de fois dans une journée revoir son portrait dans le bureau. Elle lui parlait :

- Je vous aime... je vous aime, lui murmura-t-elle avec ferveur.

Elle éprouvait du bonheur à le contempler, bien qu'elle trouvât cette image très différente du don Carlos qu'elle connaissait. Cependant ce portrait ravivait son souvenir et Lucile avait l'impression qu'il était de nouveau auprès d'elle.

Parfois, elle se disait tristement qu'il l'oublierait et ne repenserait plus jamais à elle. Mais elle ne l'oublierait jamais et l'aimerait du même amour jusqu'à son dernier souffle.

Ces pensées l'isolaient de son entourage et les conversations lui parvenaient comme filtrées par un rideau de brume.

Un certain soir, elle fut surprise par son père qui lui demanda à la fin du dîner :

- A quelle heure les domestiques montent-ils se coucher?

Lucile sursauta et répéta ses paroles en faisant un violent effort pour sortir de son rêve :

- Se coucher, papa?

- Eh bien! oui; c'est ce que je vous demande!

- Je ne sais pas au juste. Quand ils ont terminé leur travail, ils montent à l'étage qui leur est réservé. Mais je suppose qu'ils ne se couchent pas tous immédiatement. Certains sortent en ville.

La jeune fille regardait son père avec perplexité : en quoi l'heure du coucher des domestiques l'intéressait-elle?

- Pourquoi voulez-vous savoir cela, papa? se décida-t-elle à lui demander.

- Quelqu'un doit venir ce soir, vers 11 heures, et je préférerais que les domestiques ne soient plus là.

Lucile le regarda d'un air étonné. Puis elle demanda :

- Que pensez-vous faire?

- Eh bien! le mieux serait que vous, Lucile, fassiez entrer mon visiteur dans la maison.

Vous entendrez bien frapper à la porte, si vous vous installez dans la pièce qui est à l'entrée du vestibule, il me semble? N'est-ce pas?

- Oui... certainement, papa.

- Bon. Eh bien! c'est ce que vous allez faire. Vous ne demanderez pas son nom à cet homme et vous n'aurez pas à lui parler. Vous vous contenterez de le conduire, discrètement, jusque dans mon bureau. C'est tout!

- B... bien, papa.

Lucile était intriguée, mais elle se tut, car elle n'aimait pas poser des questions indiscrètes.

Sir John, qui s'était levé de table, était déjà sur le seuil quand il s'avisa de dire à sa fille, sans se retourner :

- Ah! au fait, Lucile! Vous vérifierez s'il y a encore du vin dans mon bureau; et faites le nécessaire pour que je ne sois pas dérangé pendant cette visite.

- Oui, bien sûr, papa.

Quand elle demanda à Josefina de faire monter du vin, la servante parut surprise :

- Monsieur attend-il des visites?

- Non... je ne le pense pas, dit la jeune fille d'un ton vague. Et, de toute manière, Josefina, si mon père en attendait à pareille heure, il leur ouvrirait lui-même la porte. Il est donc inutile que quelqu'un reste en bas. Ce n'est pas la peine de veiller.

- Très bien, señorita. Vous n'avez plus besoin de rien?

- Non, merci, Josefina, dit Lucile.

Elles étaient seules dans le salon et avant de congédier la servante, Lucile lui demanda :

- Josefina : est-ce que vous avez appris... quelque chose?

La vieille femme n'eut pas besoin d'explications : elle comprit tout de suite. Elle secoua la tête :

- Non, señorita! Nous n'avons rien entendu dire! Pedro doit-il transporter toutes les choses du pavillon dans la maison?

Lucile regarda un moment Josefina en réfléchissant, puis elle décida :

- Non, pas tout de suite, Josefina. Laissons tout là-bas, dans le pavillon. On ne sait jamais : peut-être en aurons-nous encore besoin?

Josefina ne répondit rien et sortit de la pièce.

Lucile haussa les épaules en soupirant : « C'est ridicule! ridicule! »

Elle espérait qu'un jour don Carlos reviendrait et pria même pour que ce jour arrive.

Elle ne cherchait pas à imaginer pourquoi ni comment don Carlos pourrait décider de revenir. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle avait foi en ses prières et qu'elles le protégeraient efficacement. Au fond d'elle-même elle suppliait le ciel de lui accorder de le revoir un jour.

A 10 h 30, Lucile s'enferma près du vestibule, dans la pièce où était accroché le portrait de don Carlos. Elle avait emporté un chandelier et s'assit pour attendre le mystérieux visiteur de son père dans le large fauteuil recouvert de cuir brun devant le bureau du vice-président.

Elle posa le chandelier d'argent sur le bureau, de façon à pouvoir contempler le portrait qui était en face d'elle. Don Carlos semblait sortir du cadre et s'avancer vers elle par la magie de l'éclairage. Elle

ferma les yeux pour mieux imaginer qu'il la serrait dans ses bras et posait ses lèvres sur les siennes. Elle demeura longtemps ainsi, perdue dans son extase, captive de son rêve d'amour.

Ses pensées l'avaient emportée si loin qu'elle sursauta à un coup léger frappé à la porte. Ce n'était pas un appel impératif, mais un seul petit coup très discret. La jeune fille observa en elle-même : « C'est quelqu'un qui ne veut pas attirer l'attention, mais qui sait qu'il est attendu... »

Elle se leva rapidement et sortit du bureau avec le chandelier. Elle tira les gros verrous, tourna diverses clés, et ouvrit le lourd battant de la grande porte. Devant elle, un homme enveloppé dans un vêtement noir à capuchon, attendait.

« Ce doit être un prêtre ou un moine... » pensa-t-elle immédiatement, tandis qu'il chuchotait :

- Sir John Cunningham?

- Il vous attend, répliqua-t-elle simplement.

L'inconnu s'engouffra dans le vestibule comme s'il craignait d'être reconnu.

Elle prit le temps de repousser les verrous; puis elle guida le visiteur vers le patio, ouvrit la porte du bureau de sir John qui donnait là et s'effaça pour le laisser passer.

Elle entendit son père dire :

- Je suis heureux de vous voir, don Gomez...

Lucile resta figée par la stupeur, derrière la porte qu'elle venait de refermer : c'était un Espagnol!

Elle avait tort de s'étonner : elle aurait dû deviner, devant toutes les précautions prises par son père que le visiteur serait un Espagnol, venu négocier l'achat de la cargaison d'armes qui était toujours dans la cale du voilier de son père à Guayaquil.

Lucile était prise de panique à cette idée, car elle voulait à tout prix que ces armes aillent aux patriotes. Elle ne pouvait supporter l'idée qu'elles puissent servir à leurs ennemis.

Elle se souvenait des propos tenus par Charles Sowerby et par des

officiers de l'armée de libération. Ils avaient le plus urgent besoin d'armes et de munitions pour lutter contre les Espagnols dotés, eux, d'un équipement très supérieur au leur.

« Papa ne va pas faire une chose pareille! » se répétait-elle tout bas, désolée.

Alors, poussée par un impérieux désir de savoir, elle n'hésita pas un instant. Elle s'avança tout contre la porte et poussa très doucement, du bout du doigt, sans aucun bruit, la petite pièce de bois qui cache la minuscule ouverture dont sont pourvues toutes les portes des maisons espagnoles. A Quito, on trouvait de tels judas sur toutes les portes extérieures, pour se préserver des ennemis et des visiteurs indésirables.

Dans la maison où logeaient les Cunningham, toutes les portes donnant sur le patio en étaient munies. Lucile se réjouissait de cette particularité qui allait lui permettre d'entendre ce qui se passait dans le bureau.

Don Gomez parlait un anglais assez correct, avec un accent prononcé.

- Dites-moi, sir John : vous n'avez pas encore vendu vos armes aux rebelles, n'est-ce pas?

demanda-t-il.

- Non. Ils n'ont pas pu payer le prix que j'exigeais, répliqua sir John.

- Bon. Alors, laissez-moi vous dire que nous, nous sommes disposés à vous les payer au prix demandé, quel qu'il soit!

- Vous savez que mon bateau est ancré à Guayaquil : or, Guayaquil est aux mains du général Bolivar.

- Ne pourriez-vous ancrer votre bateau dans un autre port, suggéra don Gomez.

- Cela ne présente aucune difficulté. Ça vous coûtera plus cher, voilà tout.

- Nous le comprendrons parfaitement.

Sir John reprit d'un ton flegmatique :

- Croyez-vous que vous pourrez les utiliser? D'après ce que j'ai appris, les patriotes - que vous appelez « les rebelles » — contrôlent tout

l'Equateur sans parler des autres pays qui sont entre leurs mains.

Il y eut un long silence; puis don Gomez déclara :

- Cette situation, sir John, va bientôt changer.

- Vraiment? Et vous pensez que je vais vous croire! ironisa sir John.

- Mais oui : vous pouvez me croire. L'armée du général Bolivar va être totalement anéantie d'ici peu.

Il y eut un silence. Lucile imaginait sans peine le sourire sarcastique de son père. Il avait été très impressionné par le général Bolivar et les Espagnols auraient bien du mal à le convaincre qu'ils étaient sur le point de lui infliger une cuisante défaite.

Don Gomez reprit du ton de quelqu'un qui tient à vaincre le scepticisme de son interlocuteur

:

- Je vais vous confier quelque chose qui va vous convaincre.

- Quoi donc?

- Nous avons enfin découvert pourquoi les rebelles avaient pu remporter la victoire : il y avait un espion parmi nous qui avait renseigné le général Sucre avec la plus grande précision avant la bataille de Quito. Il est également à l'origine des revers inexplicables que nous avons subis dans d'autres pays.

- Mais comment est-ce possible?

- Cet espion avait un poste de confiance auprès des états-majors espagnols et personne n'avait de secret pour lui : c'était un ami personnel du général Aymerich, il était le confident du vice-roi du Pérou et du vice-roi de Grenade...

- Et vous prétendez que c'était un espion?

- Oui : en réalité il obéissait à Bolivar! répondit don Gomez avec un accent vengeur.

- Et cette découverte suffit à vous persuader que vous allez transformer vos défaites en victoires? s'enquit sir John d'un ton impertinent.

- Attendez que je vous explique ce que nous avons décidé de faire! se récria don Gomez.

Nous lui laisserons ignorer que nous avons découvert sa félonie, et nous continuerons à lui fournir des informations. Mais elles seront fausses. Il croira en ce qu'il aura appris dans les conférences tenues par le vice-roi et les généraux, et il fera tomber Bolivar dans un piège : un piège conçu avec tout l'art dont les Espagnols sont capables et qui a fait la gloire de notre pays! s'exclama avec emphase don Gomez.

Lucile craignit que l'enthousiasme montré par son visiteur ne finisse par impressionner favorablement sir John.

Ce dernier s'enquit encore :

- Quand mettrez-vous ce projet à exécution?

- D'un moment à l'autre maintenant. Nous avons été retardés car, depuis un certain temps, nous n'arrivions plus à savoir où était passé notre homme. Il s'appelle don Carlos de Olaneta

: c'était une personnalité importante de la ville avant la bataille de Quito qui a été un désastre pour nous par la faute de sa trahison.

- Il me semble avoir entendu prononcer ce nom, dit simplement sir John.

- Tout le monde connaît don Carlos! s'exclama l'Espagnol. Et jusqu'à maintenant, tout le monde le respectait et même l'admirait. Mais il n'a pas cessé de nous trahir, ce Judas! Il nous trahissait pour servir Bolivar et son armée de va-nu-pieds, ce ramassis d'esclaves et de vagabonds!

Don Gomez avait parlé avec haine. Sir John attendit un moment avant de dire posément :

- Votre proposition d'acheter ma cargaison d'armes m'intéresse évidemment. Mais, dans l'immédiat, cela présente diverses difficultés d'ordre pratique...

- Qui disparaîtront évidemment après la bataille dont je viens de vous parler, coupa précipitamment don Gomez.

- Il est donc évident qu'il est plus sage d'attendre. Après tout, qu'est-ce qu'une semaine ou deux de plus? Je suis très confortablement installé

ici. Et les fusils ne courent aucun risque tant qu'ils resteront à bord de mon bateau à Guayaquil.

- Nous en sommes conscients aussi, sir John. Mais pouvez-vous me donner votre parole qu'après cette bataille, qui sera indubitablement une victoire pour nous, vous nous livrez cette cargaison que nous vous paierons le prix que vous fixerez vous-même?

- C'est une promesse que je vous fais sans difficulté. Et je serai informé de la date, je présume?

- Vous pouvez en être certain!

- Puisqu'il en est ainsi, buvons quelque chose en l'honneur de cet accord très satisfaisant, déclara sir John.

Lucile devina que son père avait levé son verre. Il était temps pour elle de s'éloigner et elle recula doucement sur ses chaussons sans talons.

Elle se sentait envahie par un froid mortel, après la tension nerveuse qu'elle avait subie pour écouter derrière le judas : contrecoup de la peur qu'elle éprouvait et du choc qu'elle avait eu en apprenant que don Carlos travaillait pour les patriotes.

Elle devait agir au plus vite, mais comment?

« Don Carlos est un patriote : quel bonheur! Mais il court un grand danger! » se répétait-elle, affolée.

Elle regretta d'avoir caché à don Carlos la présence du général Bolivar à Quito, comprenant trop tard qu'elle aurait dû le lui dire.

« Comment aurais-je pu savoir? Comment deviner qu'il était un partisan de Bolivar quand il portait l'uniforme des Espagnols et que son portrait était accroché à côté de celui du général Aymerich? » se lamentait la jeune fille.

Cependant son cœur chantait. Don Carlos était dans le même camp qu'elle, du côté de la justice, du peuple opprimé et contre les impérialistes.

Des larmes de joie coulaient sur son visage quand elle entra dans sa chambre. Elle éprouvait une gratitude infinie envers le destin. La seule ombre qui entachait son amour s'était dissipée : don Carlos n'appartenait pas au camp des ennemis de l'humanité.

Il avait la même foi, le même idéal quelle et admirait les mêmes choses; et, mieux encore, il luttait pour ses convictions avec une merveilleuse bravoure.

Elle songeait aux difficultés du rôle qu'il assumait. Elle l'imaginait se jouant des Espagnols pour aider Bolivar, luttant avec le courage du désespoir pour la liberté de l'Amérique latine et pour l'avènement de la Grande Colombie. Certaine maintenant qu'il méritait son amour, Lucile murmurait en sanglotant :

- Il est merveilleux! Il est merveilleux!

Mais aussi soudaine et terrible que l'éclair, une idée traversa son esprit :

« Il faut sauver don Carlos! »

La pensée du danger encouru par celui qu'elle aimait galvanisait l'énergie de Lucile qui murmura :

- Assez pleuré, ma fille! Ta dévotion ne lui sert en rien si tu le laisses périr les bras croisés.

Il faut agir vite!

Les larmes de Lucile cessèrent de couler. Elle fit rapidement le point de la situation :

« Les Espagnols ont décidé de se servir de don Carlos pour anéantir l'armée de libération en l'attirant dans un piège. En même temps, ils se vengeront de l'homme qui les a dupés. Il faut les en empêcher... »

Un bruit léger de pas vint la distraire de ses pensées. Elle avait laissé sa porte ouverte à dessein et elle put entendre son père reconduire don Gomez à la porte. Il n'était pas encore 11 heures et demie. Lucile était incapable de se coucher et d'attendre paisiblement dans son lit que le soleil se lève sur une autre journée, sans avoir fait auparavant quelque chose pour sauver don Carlos.

« Il faut agir sans perdre un instant : tout de suite, tout de suite... » se répétait-elle.

Mais... que pouvait-elle faire? Que pouvait faire une petite jeune fille, bien élevée, reléguée au fond de sa maison dans un rôle de Cendrillon? Comment pouvoir agir avec efficacité dans de telles

conditions?

Elle se sentait impuissante, et l'angoisse lui brouillait les idées. Le désespoir la submergea.

Puis, brusquement, elle se redressa, pleine de courage, illuminée par le nom qui venait de traverser son esprit :

- Manuela Saenz! s'écria-t-elle tout haut.

Oui, quelqu'un pouvait sauver don Carlos! quelqu'un jouissait d'une position qui lui permettait de faire ce que Lucile ne pouvait pas faire : Manuela Saenz. Il fallait la prévenir immédiatement.

Lucile se sentit pleine de décision. Elle n'hésita plus un instant sur la conduite à tenir qui exigeait les plus grandes précautions.

Elle guetta, debout contre la porte, les bruits de la maison, en maîtrisant son impatience. Elle entendit son père regagner sa chambre. Sir John aimait se coucher de bonne heure. 11

heures et demie lui paraissait une heure très tardive : Lucile était certaine qu'il allait se mettre immédiatement au lit pour dormir.

Dès qu'il eut refermé la porte de sa chambre, elle prit dans la garde-robe son manteau de voyage : une longue cape noire doublée de fourrure, un vêtement très luxueux que Catherine avait donné à sa sœur.

Lucile s'en enveloppa, descendit à pas de loup l'escalier et traversa le patio pour gagner l'aile de la maison réservée aux domestiques. Elle s'obligeait à avancer calmement pour ne pas se trahir par trop de hâte si quelqu'un l'apercevait par malchance.

Il y avait de la lumière dans les cuisines, et elle perçut le son d'un instrument de musique.

Elle devina que les domestiques étaient réunis autour de la grande table pour chanter et s'amuser en dégustant le vin du pays dont ils étaient friands.

Elle marqua un moment d'hésitation; puis, elle s'approcha de la porte et appela sans se montrer :

- Josefina!

Les voix se turent instantanément. Une chaise grinça. Un instant après,

Josefina sortait de la cuisine :

- Vous m'avez appelée, senorita?

- Oui, Josefina. J'ai à vous parler.

Josefina s'avança près de la jeune fille. Puis elles reculèrent dans le couloir, hors de portée de voix des autres serviteurs. Josefina demanda d'un ton inquiet, comme si elle eut pressenti quelque chose :

- Qu'y a-t-il, senorita?

- Je vous raconterai tout plus tard, Josefina. Pour l'instant, il faut que je parle à la senorita Manuela Saenz. Savez-vous où elle est?

- Elle doit être chez elle, senorita. Je vais dire à Tomàs et à Gustavo de vous accompagner : ils connaissent le chemin et ils vous éclaireront avec des torches.

- Merci, Josefina. Personne ne doit savoir que je suis sortie : personne. C'est très grave...

- Bien sûr : j'ai compris, senorita.

Lucile regrettait de ne pas avoir le temps d'expliquer ce qui se passait à la fidèle servante; mais Josefina avait compris immédiatement qu'il s'agissait de don Carlos. Lucile attendit dans le vestibule les valets qui devaient l'escorter. Il n'y avait aucun éclairage dans le hall, mais elle redoutait de rencontrer sa sœur qui pouvait rentrer à tout moment.

Gustavo et Tomàs apparurent bientôt avec des torches de résine. Josefina était avec eux.

- Ils savent où ils doivent vous conduire, senorita. Je vous attendrai pour vous ouvrir, chuchota tout bas la vieille femme.

- Merci, Josefina, dit Lucile.

Josefina repoussa le lourd battant d'acajou et fit glisser les verrous.

La rue était déserte. Lucile s'élança d'un pas vif sur les pavés pointus pour descendre de la colline vers le centre de la ville. Elle marchait à toute allure au milieu de la chaussée entre les deux hommes chargés de l'escorter.

Dans la nuit silencieuse, on entendait seulement, de loin en loin, le cri d'un veilleur de nuit :

- Ave Maria... une belle nuit de juin. Tout est calme.

Le trajet parut interminable. Lucile avait hâte de réfléchir avec Manuela Saenz aux moyens qui permettraient de sauver don Carlos d'une mort certaine.

Elle ne pouvait pas, après l'avoir sauvé une première fois et guéri, le laisser courir au-devant de la mort. Ce serait trop stupide. Mais cette fois, l'entreprise était infiniment plus ardue. Le sort de don Carlos était lié à celui de l'armée de libération et à l'avenir de la Grande Colombie tout entière.

Elle fut soulagée, en arrivant devant la maison de Manuela Saenz, de voir toutes les fenêtres éclairées. Cette femme ne devait pas être de celles qui se couchent de bonne heure.

Mais elle se sentit inquiète : peut-être Manuela Saenz recevait-elle ce soir-là!

« Pourvu qu'il n'y ait pas une grande réception! Demain, tout Quito saurait que je suis venue ici, cette nuit... » pensa-t-elle, en cherchant une explication plausible pour son arrivée inopinée et tardive.

Au valet qui la fit entrer, elle demanda simplement :

- Je voudrais voir la senorita Manuela Saenz, mais en particulier. Voulez-vous avoir l'obligeance de lui dire que j'ai besoin de l'entretenir de toute urgence...

Le valet ne montra pas le moindre étonnement, car il était depuis longtemps habitué à transmettre des messages extraordinaires. Il fit entrer Lucile dans une petite pièce bien éclairée, puis partit à la recherche de la maîtresse de maison.

Il fut absent longtemps. Lucile réfléchissait à ce qu'elle devrait faire si Manuela Saenz refusait de la recevoir.

Soudain, la porte s'ouvrit brutalement et Manuela apparut, dans tout l'éclat de sa beauté. Elle portait une robe de soie rouge d'une grande élégance.

Elle s'avança vers Lucile et s'arrêta pour l'examiner avec curiosité, et elle se décida à lui tendre la main :

- Miss Cunningham! Je me demandais qui pouvait me rendre visite à pareille heure!

- Ma visite doit évidemment vous paraître étrange, répliqua Lucile, mais j'ai quelque chose de la plus haute importance à vous apprendre : quelque chose qu'il fallait que vous sachiez sans le moindre retard!

Ayant l'impression que la jeune femme n'était nullement troublée par ce qu'elle lui annonçait, Lucile s'empessa d'ajouter :

- Cela concerne le général Bolivar!

Manuela Saenz changea immédiatement de visage. Elle ouvrit une porte que Lucile n'avait pas remarquée au fond de la pièce et conduisit la jeune fille dans un salon confortablement meublé où un bon feu de bois brûlait dans la cheminée.

Des bougies brûlaient dans les chandeliers et éclairaient bien la pièce. Lucile crut rêver en regardant autour d'elle.

On se serait cru dans la caverne d'Ali Baba! Des objets précieux de toutes sortes, des pièces d'argenterie, d'orfèvrerie, des objets d'art, de l'or et des pierres précieuses, des bijoux et des monnaies étaient entassés au hasard, sur les chaises, les tables, sur tous les meubles et même sur le sol. On pouvait distinguer, sur la vaisselle plate, sur les encriers, les pots, les gobelets et les grands plats empilés, les armoiries ciselées des plus nobles familles de Quito. Les coffrets de cuir et de velours laissaient deviner leur précieux contenu : des bijoux, des diamants, de somptueuses tabatières incrustées de pierres fines, d'anciennes pièces de harnachement en or pur.

Manuela entassait là le produit des collectes auprès des grandes familles de la ville et dans les églises. On en parlait beaucoup, car cette initiative pour fournir des subsides à l'armée de Bolivar n'était pas toujours bien accueillie.

Manuela Saenz débarrassa deux fauteuils des coffrets qui les encombraient, puis, les désignant d'un geste rapide de la main, elle dit à Lucile :

- Asseyez-vous, miss Cunningham; et racontez-moi pourquoi vous êtes venue.

Elle s'assit en face de Lucile. A la lueur des flammes, sa robe avait des reflets de rubis et ses yeux sombres luisaient, sensuels et mystérieux.

Lucile reprit son souffle avant de commencer :

- Je suis venue vous répéter une conversation que j'ai surprise, par hasard, cette nuit même, chez moi. Il s'agit de don Carlos de Olaneta...

Une immense surprise envahit le visage de Manuela :

- Don Carlos? Comment pouvez-vous savoir quelque chose sur lui? s'exclama-t-elle.

- J'ai appris, en écoutant ce qui se disait, qu'il appartenait au parti du général Bolivar, alors que tout le monde croit qu'il est au service des Espagnols, ses compatriotes.

Attentive, Manuela demanda :

- Répétez-moi très exactement ce que vous avez entendu.

Lucile lui rapporta, à peu près mot pour mot, la conversation de son père avec don Gomez.

Quand elle eut terminé, elle ajouta :

- Vous étiez la seule personne à qui je pouvais m'adresser. J'espère que le général Bolivar connaît l'endroit où est parti don Carlos, et qu'il pourra le faire avertir.

- Pourquoi avez-vous dit « l'endroit où est parti don Carlos »? Que savez-vous donc?

Lucile rougit brusquement : il lui restait à expliquer quelle connaissait don Carlos. Manuela l'ignorait encore.

- Il avait été blessé : très gravement. Il était presque mort quand je l'ai découvert dans le petit pavillon qui est au fond de notre jardin...

Manuela l'interrompit :

- C'est donc là qu'il était! Le général Bolivar se demandait ce qu'il était devenu...

Lucile murmura :

- Je suppose qu'il a dû être obligé de faire quelque chose pendant la bataille de Quito...

- C'est fort possible; ou bien il a essayé de s'enfuir en apprenant la reddition du général Aymerich. Il ne voulait certainement pas être fait prisonnier!

- Certainement pas!
- Et, ainsi, vous l'avez caché pendant tout ce temps?
- Il est parti, il y a sept jours, précisa Lucile.
- Comment est-il parti?
- Notre jardinier lui a procuré un cheval, et il portait l'uniforme vert des patriotes.

Manuela réfléchit :

- Dans ce cas, dit-elle, il voulait rejoindre le général Bolivar. Il est donc à Guayaquil : j'en suis certaine!
- Puisque vous savez où il se trouve, envoyez-lui immédiatement un message pour l'avertir.

Manuela ne répondit pas tout de suite. Elle paraissait réfléchir.

Lucile la regardait, haletante; mais elle ne pouvait pas deviner que Manuela Saenz s'amusait beaucoup de ce qu'elle venait d'apprendre.

Don Carlos de Olaneta avait la réputation bien établie d'être un homme très froid, et qui, contrairement à ses compatriotes, ne s'intéressait pas aux femmes. Il n'avait jamais été mêlé à aucun scandale, à aucune intrigue amoureuse.

Personne n'avait pu lui trouver la moindre aventure avec l'une ou l'autre des grandes dames de Lima ou de Quito qui lui faisaient des avances assidues. Il n'avait jamais eu le moindre penchant pour aucune.

Manuela, quand elle fut arrivée à ce point de sa méditation, conclut avec un certain dépit en son for intérieur :

« Même pas pour moi! »

Et elle se remémora soudain un petit incident qui lui avait amplement démontré qu'elle n'avait aucun attrait pour don Carlos de Olaneta. C'était même le seul homme qui soit resté sourd à ses avances et elle avait été ulcérée.

Elle n'avait jamais oublié. Une femme comme elle ne pardonne pas ce genre de choses et elle éprouva comme un petit sentiment de

vengeance en constatant :

« Et voilà que notre tyrannique don Carlos s'est retrouvé à la merci de cette gamine pâlotte et sans charme! »

Elle était incapable d'apprécier la beauté de Lucile qu'elle avait toujours comparée à sa sœur dont elle admirait et redoutait les attraits spectaculaires et agressifs. Si elle avait pu craindre que Catherine soit une dangereuse rivale pour elle, l'idée que Lucile pût l'être un jour ne l'avait même pas effleurée. Aussi, le comique de la situation lui sauta aux yeux brutalement.

« Quand on pense, se réjouissait-elle en silence, à toutes les femmes enchanteresses qui auraient été trop heureuses de caresser ce beau front fiévreux, aux dizaines d'élégantes mondaines et sophistiquées qui auraient pu se pencher sur son lit pour le dorloter! Et voilà que ce rôle de garde-malade si enviable incombe à cette enfant falote! C'est trop drôle vraiment! Quelle malchance pour le beau don Carlos! »

Lucile ne quittait pas Manuela Saenz des yeux. Elle la considérait avec angoisse, inquiète de son silence prolongé. Elle avait l'impression que la jeune femme ne montrait aucun empressement. Elle sentait que quelque chose la retenait de voler immédiatement au secours de don Carlos.

Lucile retournait les pires hypothèses dans sa tête :

« Peut-être est-il déjà trop tard? Peut-être la bataille est-elle déjà engagée? Don Carlos a peut-être déjà précipité le général Bolivar et son armée dans le piège qui lui était tendu par les Espagnols? » pensait-elle avec affolement.

Elle avait envie de hurler, de crier au secours, quand Manuela Saenz se décida enfin à parler

:

- Il faut absolument prévenir don Carlos ainsi que le général Bolivar.

Lucile enchaîna d'un ton ferme pour signifier à la jeune femme qu'elle estimait la chose très urgente et qu'elle se souciait peu de paraître insolente :

- Vous allez envoyer immédiatement des messagers à Guyaquil?

Manuela répliqua très calmement :

- Certes, je vais envoyer des messagers. Mais il faut que vous les accompagniez vous-même, miss Cunningham.

- Comment? Je ne comprends pas... s'étonna Lucile.

- Mais qui d'autre que vous pourrait rapporter exactement ce que les Espagnols trament contre nous? Vous êtes la seule à avoir entendu ces informations. Et, si Carlos de Olaneta peut être sauvé, c'est vous, miss Cunningham, qui avez le droit de le faire. Personne d'autre.

- Mais... comment pourrais-je aller à Guayaquil? Ce n'est pas possible... se récria- Lucile.

Manuela Saenz se leva brusquement.

- Vous partirez tout à l'heure, à l'aube. Il faut environ huit jours pour se rendre à Guayaquil à cheval. Vos relais seront prévus : ce ne sera pas toujours des endroits très confortables; mais vous y serez en sécurité.

Après un moment de réflexion, elle ajouta :

- J'enverrai une escouade de soldats pour vous escorter.

Lucile la regardait, sidérée, incapable de dire un mot.

Manuela Saenz reprit tranquillement :

- Je vous prêterai un de mes costumes de cheval qui a une coupe militaire pour que vous passiez plus facilement inaperçue. Vous êtes plus mince que moi, mais nous sommes presque de la même taille. Il vaut mieux que vous montiez avec moi pour choisir celui qui vous ira le mieux.

- Mais je ne peux pas faire ce voyage... je ne peux pas! Balbutia encore Lucile.

- Vous devez le faire : c'est tout. Voyons, miss Cunningham, vous avez le devoir de sauver, non seulement la vie d'un homme, mais aussi celle de nos soldats! Que peut-il y avoir de plus important?

Manuela Saenz avait parlé d'un ton impérieux et Lucile répondit :

- Non... rien ne saurait être plus important.

- Alors, laissez-moi prendre toutes les dispositions nécessaires pour que vous partiez à l'aube, comme je vous l'ai dit.

Le soleil levant avait dissipé les brumes roses de l'aurore et les sommets enneigés étincelaient. Lucile croyait rêver : elle ne parvenait pas à croire que c'était bien elle qui cheminait sur ces pistes abominables au grand galop. Cette réalité lui semblait difficile à admettre. Elle avait peur parfois que tout cela ne soit qu'une illusion suscitée par son désir de revoir don Carlos.

Manuela Saenz ne lui avait pas laissé le temps de réfléchir. Elle l'avait précipitée dans cette aventure comme un fêtu de paille roulé par les vagues de l'océan. Lucile n'avait rien eu à dire ni à décider. Elle avait exécuté docilement les ordres de la jeune femme, qui l'avait jetée dans l'action avec une force irrésistible.

Manuela l'avait entraînée dans sa chambre, alors que Lucile en était encore à se demander si ce n'était pas une idée extravagante d'aller à Guayaquil raconter à don Carlos la conversation qu'elle avait surprise. Elle avait dû renoncer à peser le pour et le contre, car Manuela Saenz lui avait demandé d'un ton brusque :

- Je suppose que vous ne montez pas à califourchon ?

Il y avait une sorte de mépris dans sa voix.

- Non! Bien sûr que non! avait répondu précipitamment la jeune fille.

Elle savait trop bien que Manuela Saenz avait scandalisé la bonne société de la ville en arrivant à Quito sur un cheval quelle montait comme un homme, dans un uniforme militaire qui la faisait ressembler aux soldats de l'escorte. Toutes les dames avaient levé les bras au ciel, avec horreur, pour condamner les mauvaises manières de Manuela.

Mais ce n'avait été qu'un tout petit début. Tout ce que faisait Manuela Saenz était prétexte à l'indignation et aux commérages.

Ce mépris haineux atteignit son paroxysme quand on apprit sa liaison avec le général Bolivar.

Lucile se voulait impartiale. Elle la regardait aller et venir dans sa chatoyante robe rouge, et la trouvait très féminine et séduisante. Les dames de Quito, belles ou laides, ne pouvaient lui pardonner ce

charme. Or, Lucile se sentait plutôt fascinée par la forte personnalité de la jeune femme. Manuela ouvrit sa penderie pour y chercher le costume. Il y avait des dizaines de toilettes multicolores accrochées devant elles. Mais, avant d'y plonger les mains, Manuela se retourna brusquement. Elle se pencha vers une petite table et ouvrit un coffret d'où elle retira un cigare. Elle l'alluma très posément avant de revenir devant son armoire.

Des bouffées de fumée odorante se répandirent dans la chambre et elle se mit à chercher le petit costume de cheval en drap vert. Lorsqu'elle le vit, Lucile eut un soupir de soulagement

: il comportait l'ample jupe de la tenue classique d'amazone. Cependant la petite veste était d'une coupe très militaire avec ses épaulettes à franges dorées.

- Voici quelque chose qui doit vous aller parfaitement! déclara Manuela en jetant les vêtements sur un fauteuil.

Puis elle attrapa au-dessus de la penderie un képi d'officier galonné d'or.

La perspective de porter cette coiffure inquiéta singulièrement la jeune fille.

- Mais... ne trouvera-t-on pas... bizarre, que je sois habillée de cette façon? murmura-telle, réticente.

Manuela lui répliqua sèchement :

- Vous attirerez beaucoup moins l'attention que si vous courriez les routes dans l'un des costumes de couleur claire que vous avez dû apporter d'Angleterre!

Puis, sans attendre la réponse de Lucile, elle reprit, avec sa brusquerie habituelle :

- Savez-vous vous servir d'un pistolet?

Lucile ouvrit des yeux encore plus grands, mais s'empressa de répondre :

- Oui. Mon père nous a appris à tirer quand nous étions en Angleterre.

- Bon! Alors je vais vous prêter mes pistolets. Descendons, ils sont en bas.

Lucile suivit Manuela Saenz dans le hall. Avant de la quitter, Manuela lui remit les armes.

Comme Lucile considérait avec appréhension les deux énormes pistolets turcs en cuivre, Manuela

Saenz prit enfin un ton encourageant pour déclarer :

- Espérons que vous n'aurez pas à vous en servir! (Puis elle ajouta aussitôt :) Maintenant, dépêchez-vous de rentrer chez vous! Il faut que vous soyez prête à partir dès l'aube.

Lucile balbutia :

- Mais je vais avoir des bagages..., j'aurai besoin de vêtements de rechange...

Manuela haussa les épaules :

- Naturellement! Il y aura un cheval pour porter vos bagages, voyons! Mais je vous préviens : moins vous serez chargée et mieux ce sera!

- C'est évident, bien sûr, murmura Lucile, toujours aussi déconcertée.

Sur le pas de la porte, à proximité des valets qui l'avaient escortée, Lucile baissa la voix pour poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis longtemps :

- Que vais-je dire à mon père?

Manuela Saenz la regarda pensivement puis lui conseilla, d'un ton détaché :

- Dites-lui que vous partez chez des amis... Il ne pourra rien faire, même s'il est mécontent.

Après tout, c'est par sa faute si vous vous trouvez obligée d'agir! Mais vous ne pouvez pas le lui dire.

Lucile soupira :

- Si je n'avais pas surpris cette conversation, toute l'armée de libération risquait d'être anéantie!

- J'en suis parfaitement consciente, rétorqua Manuela Saenz d'une voix sèche. Et c'est bien pourquoi vos petits problèmes personnels, miss Cunningham, sont absolument insignifiants et sans importance, face

aux circonstances! Faites scrupuleusement ce que je vous ai dit de faire, si vous tenez à sauver don Carlos et, avec lui, tous les patriotes.

- Oui, oui! Bien sûr! balbutia Lucile qui ne savait jamais quoi répondre aux arguments d'une froide logique que la jeune femme mettait au service de ses idées les plus extravagantes.

Lucile s'éloigna, à la fois déconcertée et convaincue, en compagnie de ses deux valets. Elle leur avait confié les pistolets. Mais elle cachait soigneusement, sous son ample cape, les vêtements prêtés par Manuela Saenz.

Josefina l'attendait. Lucile lui demanda de venir la rejoindre dans sa chambre puis elle s'élança dans l'escalier.

Bientôt Josefina la rejoignit et lui demanda :

- Que se passe-t-il, senorita? Qu'est-ce que cela veut dire, ces pistolets et ces vêtements?

Ils appartiennent à Manuela Saenz... Alors, senorita?

Rien n'avait échappé au regard perspicace de Josefina. La vieille femme avait l'air bouleversé mais Lucile ne voulait pas tout lui révéler à la fois.

- Oh! Josefina, j'ai une nouvelle extraordinaire à vous annoncer. Figurez-vous que notre blessé n'était pas un officier espagnol, comme nous l'avions cru...

Josefina sourit :

- Eh oui! senorita! Il est de notre côté. Il combat pour la liberté du peuple et pour notre général bien-aimé! Je le savais.

- Vous le saviez! s'exclama Lucile.

- Si, senorita.

- Mais pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

Josefina haussa les épaules :

- Les domestiques savent beaucoup de choses, mais ils doivent se taire, senorita.

- Et... il y a longtemps que vous le saviez?

- Si, senorita! Mais, si nous avions parlé, non seulement don Carlos serait mort, mais on nous aurait aussi supprimées, toutes les deux!

Lucile poussa un long soupir :

- Oh! Josefina, si vous saviez comme je suis heureuse... si heureuse qu'il ne soit pas pour les Espagnols, comme je l'ai cru! Mais il court un terrible danger maintenant.

Josefina ne dit rien, mais son expression horrifiée n'échappa pas à Lucile qui poursuivit :

- Les Espagnols ont découvert qu'il les espionnait, mais ils ont décidé de n'en rien laisser paraître pour le confondre. Ils vont lui fournir de fausses informations qui leur permettront d'attirer le général Bolivar dans un piège et de lui infliger une terrible défaite. Je suis allée prévenir la senora Manuela Saenz. Elle a décidé que je devais partir immédiatement pour aller avertir don Carlos et le général Bolivar.

- Elle veut que ce soit vous, senorita, qui partiez pour Guayaquil? Vous, vraiment? s'écria Josefina, incrédule.

Lucile hocha la tête :

- Elle estime qu'il faut absolument que ce soit moi, oui! Et je suis bien obligée de faire ce qu'elle veut...

Lucile s'attendait à des protestations de la part de Josefina. Mais la vieille femme prit un air contraint, comme si elle se retenait de dire sa pensée. Elle se borna à lui demander, d'une voix qui résonnait bizarrement :

- Quand partez-vous, senorita?

- Dès le lever du jour. Je n'ai pas beaucoup de temps devant moi! Voulez-vous m'aider à préparer mes affaires? C'est à Guayaquil que je dois me rendre...

- C'est un très long voyage, senorita!

- Je sais, Josefina. Mais la seule chose qui importe, c'est de rejoindre don Carlos de Olaneta pour le prévenir à temps!

- Bien sûr, senorita! acquiesça Josefina avec la même intonation bizarre et le même air contraint.

Puis elle s'affaira dans la chambre en silence. Elle ouvrit les tiroirs des commodes, les portes des armoires et décrocha plusieurs robes. En la voyant faire, Lucile lui confia, avec inquiétude :

- Je ne peux pas emporter grand-chose, Josefina! Tout devra tenir dans deux couffins transportés par un cheval.

Mais Josefina déclara avec fermeté :

- Vous aurez quand même besoin de pas mal de choses. Et elle plia et empaqueta un monceau de linge et de vêtements qui parut démesuré à Lucile mais qui entra aisément dans les couffins.

Lucile craignait que sa sœur ne s'aperçoive de son départ, car elle ne manquerait pas de protester et d'aller avertir sir John.

Mais par chance, Catherine rentra vers 2 heures du matin cette nuit-là. Quand elles entendirent le carillon annonçant son retour, Josefina lui ordonna aussitôt :

- Éteignez vite toutes les chandelles, *senorita*. Restons dans l'obscurité jusqu'à ce qu'elle se soit retirée dans sa chambre. Si elle s'apercevait que vous ne dormez pas, elle serait capable de venir ici pour bavarder avec vous...

Lucile souffla rapidement les bougies pendant que Josefina descendait en courant pour aller ouvrir. Quelques instants plus tard, Catherine monta l'escalier, traversa le patio et entra dans sa chambre.

Elle bâillait bruyamment, et ne répondit même pas à Josefina qui lui dit sur un ton très respectueux : *Buenas noches, senorita!*

Quand la porte de sa sœur se referma, Lucile ralluma les chandelles. Au même instant, Josefina rentra dans la chambre et Catherine fut oubliée. La vieille servante déclara d'un ton affectueux :

- Il faut vous allonger sur votre lit, *senorita*. Vous allez faire un long voyage qui sera très fatigant. Tâchez donc de dormir un peu, si vous le pouvez. Je vous réveillerai quand les soldats arriveront.

Mais Lucile était agitée par mille sujets d'inquiétude.

- Pourvu qu'ils ne tirent pas la sonnette! soupira-t-elle, car elle craignait que son père ne soit réveillé par un carillon intempestif.

Mais Josefina la rassura :

- Gustavo veillera toute la nuit à la porte. Il m'avertira dès qu'il y aura quelqu'un en vue.

Vous pouvez compter sur lui : il s'arrangera pour que les soldats ne fassent aucun bruit.

Soulagée, la jeune fille dit avec gratitude :

- Merci Josefina! Oh! merci, vous êtes bonne et vous pensez vraiment à tout.

Elle était déjà prête. Elle portait la longue jupe verte et avait mis un chemisier en mousseline blanche avec une large cravate du même tissu nouée sous le menton. Elle avait même enfilé ses bottes de cheval en cuir fauve.

La petite veste d'officier attendait sur le dossier d'une chaise. Elle avait relevé et attaché ses cheveux en chignon afin de pouvoir mettre le képi.

Elle s'accorda ensuite de s'étendre sur son lit en s'adossant aux oreillers et en prenant soin de ne pas froisser ses vêtements.

Josefina jeta sur elle une chaude couverture de laine et lui recommanda gentiment :

- Dormez, senorita. Il faut vous reposer avant ce voyage. Ce sera long et pénible.

Mais, cette nuit-là, Lucile était bien incapable de se détendre. Son cœur battait trop fort dans sa poitrine. Et elle ne pouvait s'empêcher de réfléchir à ce qu'elle était sur le point de faire.

Elle se demandait encore si elle avait raison ou tort d'obéir aux ordres de Manuela.

« Manuela a été très catégorique : c'est mon devoir de partir, se disait-elle. Et il me semble bien que je fais ce que je dois faire. Ce sont des circonstances exceptionnelles : il faut absolument sauver don Carlos et l'armée des patriotes. Rien d'autre ne compte pour le moment. »

Mais elle restait troublée. Puis la joie diffuse qui habitait son cœur repoussa ses scrupules.

Elle se répétait inlassablement :

« Comment aurais-je jamais pu deviner que don Carlos n'était pas ce qu'il paraissait être? »

Son cœur chantait parce qu'elle l'aimait de plus en plus et qu'il le méritait doublement, pour sa bravoure et pour les risques qu'il prenait avec un sang-froid inimaginable.

Elle pensait encore à lui lorsque Josefina vint retirer doucement la couverture et lui annonça :

- Les soldats attendent dans la rue, *senorita*.

Lucile poussa un petit cri étouffé et sauta à bas du lit.

Mais Josefina lui dit calmement :

- Prenez votre temps, *senorita*. Gustavo leur a dit de vous attendre. Il faut encore arrimer vos bagages sur le cheval. Tomàs va s'en occuper et cela prendra un certain temps.

Lucile cacheta le petit message qu'elle voulait laisser pour son père. Elle l'avait écrit pendant que Josefina préparait ses affaires. Il était très court : elle disait qu'elle avait été invitée à un bal donné en l'honneur de la victoire à Guayaquil et quelle partait avec des amis; qu'il n'avait pas à s'inquiéter et qu'elle espérait que tout se passerait bien dans la maison pendant son absence.

Elle préférait ne pas penser à la colère de sir John quand il le lirait. C'était la première fois qu'elle entreprenait quelque chose de son propre chef.

Jusque-là, au cours de sa vie sage et paisible, il ne lui était jamais venu à l'idée de faire quelque chose que son père n'approuverait pas. Elle avait trop peur de lui et n'aurait pas osé.

Elle n'avait jamais été tentée de se rebeller contre son père. Car rien ne lui tenait assez à cœur pour lutter, ou prendre une initiative quelconque. Elle avait toujours été parfaitement consciente du peu de cas que son père et sa sœur faisaient de sa personne. Ils attendaient d'elle une obéissance passive, la traitaient comme une esclave toujours à leur disposition, sans se soucier de ses goûts ni de ses idées.

Cette fois, les circonstances étaient différentes. Quelque chose lui tenait passionnément à cœur. Elle sentait qu'elle devait agir, et elle aurait été capable d'exécuter son projet, même contre le monde entier.

Elle tendit le message à Josefina d'un geste décidé :

- Vous remettrez ceci à mon père, quand il se lèvera, Josefina...
J'espère qu'il ne se fâchera pas contre vous parce que vous m'avez aidée à partir...

Josefina sourit :

- Je ne sais rien, donc je ne pourrai rien lui dire!

Lucile lui rendit son sourire :

- Oh! je sais que vous savez garder un secret, puisque vous ne m'aviez pas dit que don Carlos était un patriote.

Josefina répondit avec émotion :

- C'est un homme très courageux : un homme brave et bon. Nous avons toujours eu la plus grande admiration pour lui, senorita!

- Merci Josefina : merci pour tout ce que vous avez fait pour lui... Et aussi pour moi...

Lucile ne résista pas à l'impulsion de son cœur. Elle se pencha et embrassa chaleureusement la servante; puis elle murmura :

- Je reviendrai aussi vite que possible. Espérons que papa ne sera pas trop fâché contre moi...

Sa voix brusquement chavira, vaincue par l'appréhension. Mais elle s'empara d'une main ferme du képi de Manuela et l'enfonça résolument sur sa tête blonde, en se demandant comment cette coiffure lui allait.

Josefina lui tendit ses gants de cuir et la jolie petite cravache qu'elle avait apportée d'Angleterre. Puis elles descendirent l'escalier sur la pointe des pieds. Lucile allait très lentement pour ne pas faire tinter les rouelles de ses éperons.

Le moindre bruit résonnait très fort dans la maison endormie dont le silence n'était troublé que par le clapotis de l'eau dans la fontaine. Elles atteignirent la porte sans incident et Gustavo l'ouvrit devant elles sans un mot.

Lucile aperçut alors l'escouade de soldats qui l'attendait comme le lui avait promis Manuela.

Ils portaient tous le nouvel uniforme vert qui avait été distribué pour la visite du général Bolivar;; mais ils étaient tous nu-pieds, sauf le sergent qui les commandait.

Ce dernier salua respectueusement Lucile qui lui rendit son salut avec un sourire cordial, mais sans rien dire. Elle se tourna vers Josefina .

- Au revoir, Josefina... dit-elle tout bas avant de se confier aux mains robustes de Tomàs qui la mit en selle.

Elle avait un grand cheval bai très nerveux qui piétinait et piaffait, impatient de prendre de l'exercice. Et, sitôt qu'elle eut mis le genou sur le pommeau de la selle, tandis que Tomàs arrangeait sa jupe, les soldats lancèrent leurs montures au petit trot.

Lucile était une excellente cavalière, mais elle n'avait pas eu l'occasion de monter depuis plus de deux mois. Elle se rendit compte qu'il lui faudrait beaucoup d'énergie et de volonté pour chevaucher jusqu'à Guayaquil.

Mais les premiers instants, elle fut toute à la joie d'être de nouveau sur le dos d'un cheval et de sentir l'air pur du matin caresser son visage. L'atmosphère s'était réchauffée, le soleil montait dans le ciel et dispersait les nuages qui encapuchonnaient la montagne.

Et cette aurore était si belle, si merveilleusement belle, que Lucile se sentait pénétrée de bonheur, comme si la beauté de la nature faisait écho à la joyeuse excitation de son cœur. La jeune fille était ensorcelée par son aventure et aurait été incapable d'admettre quelle faisait quelque chose de répréhensible, ou de scandaleux.

Elle était comme le serpent qui vient de changer de peau. Elle avait laissé, dans sa chambre à Quito, l'ancienne petite personne qu'elle avait été. Une Lucile toute nouvelle et inconnue galopait maintenant, libre et résolue, vers son amour.

« Carlos, mon amour, mon unique amour! » Lucile se répétait ces mots qui l'emplissaient de joie, bien qu'elle sût pertinemment qu'il ne l'aimerait jamais. Mais il suffisait à son bonheur de l'aimer et de pouvoir lui sauver la vie une fois encore.

La seule chose qui tourmentait Lucile, en ces instants, était la peur d'arriver trop tard. Elle craignait aussi de ne pas trouver don Carlos à Guayaquil si la situation avait mal tourné pour Bolivar.

On ne savait pas encore, à son départ, comment s'était passée l'entrevue entre le général Bolivar et le vieux général San Martin. On attendait les résultats à Quito, aussi, quand elle rédigea le message pour sir John, Lucile pensa qu'elle ne faisait peut-être qu'anticiper sur les événements en prétendant qu'elle était invitée à un bal donné pour fêter la victoire.

Pourtant, la situation était assez alarmante. La ville de Guayaquil voulait rester sous le protectorat du Pérou et refusait d'adhérer à la Fédération des républiques de la Grande Colombie.

En remuant ces problèmes, Lucile découvrit en elle, insoupçonnée jusqu'à ce jour, une ardeur passionnée pour l'action politique à laquelle elle participait. Elle était soulevée d'enthousiasme à l'idée de participer activement à la lutte menée par Simon Bolivar pour libérer l'Amérique latine.

Tout étonnée par ce goût de l'action qu'elle découvrait en elle, elle se répétait :

« C'est merveilleux de pouvoir enfin agir pour un idéal! Comment ai-je pu supporter si longtemps la vie morne et inutile que j'ai menée? »

Elle se rendait compte quelle avait vécu dans un demi-sommeil et qu'une infime partie d'elle-même vivait et agissait. Elle comprenait qu'elle s'était enfin éveillée à la vraie vie, à celle qui a un sens véritable. Elle aimait ces périls qui l'entouraient parce qu'ils offraient toutes sortes de possibilités d'agir.

Elle galopait à toute bride au milieu de ses compagnons sur de mauvais chemins, dans un paysage sauvage. On ne voyait pratiquement pas d'habitation. On ne rencontrait personne, hormis quelques rares Indiens qui gardaient de petits troupeaux de moutons ou parfois une demi-douzaine de lamas.

Lucile aimait beaucoup ces animaux étranges avec leur long cou et leur doux regard stupide.

On ne voyait pas d'autre bétail dans ces régions, les lamas étaient les seuls animaux à pouvoir survivre dans les hautes altitudes des Andes, sans souffrir de la raréfaction de l'oxygène.

Les bergers qu'ils rencontraient ne leur accordaient qu'une attention vague et indifférente.

Vers midi, ils s'arrêtèrent dans une petite hacienda dont le propriétaire était un Indien. Il les accueillit poliment mais sans enthousiasme. Il paraissait las d'avoir assisté à tant de changements, et vu défiler tant de gens et de soldatesque.

Il se méfiait de tout le monde, des patriotes comme des Espagnols. La seule chose qu'il souhaitait, c'était de pouvoir élever son troupeau et cultiver son champ en paix. Il leur permit néanmoins d'utiliser son fourneau : le sergent avait emporté des provisions pour deux jours. Ensuite, il faudrait se débrouiller.

Par chance, Lucile avait de l'argent sur elle. Elle avait emporté son pécule personnel, qu'elle n'avait pas eu le loisir de dépenser depuis son arrivée à Quito, mais également l'argent que lui remettait sir John pour l'entretien de la maison. Elle n'avait pas encore réglé les gages des domestiques cette semaine-là, payé toutes les factures. Cela faisait une grosse somme.

Elle l'avait emportée délibérément en disant à Josefina de demander de l'argent à son père.

Sir John serait certainement contrarié, mais il ne pourrait refuser. Aussi était-elle partie le cœur léger, certaine de ne pas léser les domestiques en s'appropriant l'argent qui leur était destiné.

Elle déclara au sergent qu'elle entendait payer les vivres. Les soldats avaient l'habitude de vivre sur la population et s'emparaient sans payer de tout ce dont ils avaient besoin.

Quand ils reprirent la route, Lucile se sentit très fatiguée; et, lorsque le soir ils parvinrent à la petite hacienda où ils devaient passer la nuit, elle était affreusement courbaturée et à bout de forces.

Les relais avaient été prévus et fixés par Manuela Saenz. Lucile ne put s'empêcher d'admirer les capacités d'organisation de cette femme, jusque dans les moindres détails d'une équipée hasardeuse.

L'hacienda où ils s'arrêtèrent n'était qu'une pauvre ferme indienne. La pièce où Lucile coucha était sans confort, le lit était dur, mais elle était si fatiguée qu'elle ne s'en soucia pas le moins du monde.

Le grand problème, durant ce voyage, fut le manque d'eau. Il était impossible de se laver.

L'eau était si rare et si précieuse dans ce pays que les Indiens ne la

gaspillaient pas pour les soins du corps. Lucile comprit, à cette occasion, pourquoi ils étaient toujours si sales, eux et leurs enfants.

Les soldats de l'escorte lui donnèrent des couvertures militaires et elle s'enveloppa dans sa grande cape fourrée.

Enfin, elle trouva dans ses bagages tout ce qu'il lui fallait pour être chaudement installée.

Elle s'endormit, sitôt la tête sur l'oreiller, sans même une pensée pour don Carlos.

Le lendemain, lorsqu'elle s'éveilla, elle était courbaturée. Elle aurait eu grande envie de prendre un bon bain chaud, mais c'était impossible.

Quelques minutes plus tard, elle fut en selle et toute la petite troupe repartit au galop.

Les deux premières journées furent exténuantes pour la jeune fille. Par moments, elle se disait qu'elle ne parviendrait jamais à Guayaquil.

Puis, insensiblement, elle s'adapta à cet exercice inhabituel pour elle et son corps s'assouplit. Elle finit même par quitter sans peine son lit le matin.

Ils ne s'arrêtèrent qu'une seule fois dans une véritable auberge où Lucile avait couché un soir avec son père et sa sœur.

Habituellement, ils faisaient halte dans des endroits inattendus et étranges. Lucile remarqua que le sergent choisissait des chemins détournés et peu fréquentés, ce qui lui parut une sage précaution. Les soldats étaient toujours aux aguets. Ils regardaient fréquemment derrière eux avec appréhension, inspectaient les éboulis rocheux sur les flancs de la montagne qui surplombait la piste.

Et la petite escorte avançait toujours. Lucile avait l'impression que leur voyage ne finirait pas et que les toits de Guayaquil n'apparaîtraient jamais à leurs yeux.

Pourtant un jour, au moment où elle s'y attendait le moins, elle vit la mer! Le port n'était plus loin.

L'angoisse lui noua la gorge : elle allait être fixée sur ce qui les attendait. Si le général Bolivar n'avait pas obtenu gain de cause, il n'y aurait personne à Guayaquil pour les accueillir, elle et sa petite escorte de patriotes.

Quand ils entrèrent dans les faubourgs de Guayaquil, le sergent ordonna à sa troupe de faire halte, pendant qu'il irait, seul, se renseigner sur la situation.

Mais Lucile n'était plus anxieuse : on apercevait au loin dans la rue des arcs de triomphe en palmes tressées et, à tous les balcons, des drapeaux aux couleurs de la Grande Colombie.

Lucile avait la certitude que le sergent lui annoncerait la victoire du général Bolivar.

Le sergent revint bientôt, arborant un large sourire :

- Les nouvelles sont bonnes, senorita!

Elle regarda son visage olivâtre et épanoui. Elle connaissait d'avance la réponse, mais, pour le plaisir de l'entendre, elle lui demanda :

- Quelles sont ces bonnes nouvelles?

- Guayaquil est à nous, senorita! Le général San Martin est reparti pour le Pérou!

- Voilà vraiment de bonnes nouvelles, sergent! s'exclama joyeusement Lucile, qui s'inquiéta aussitôt :

- Mais le général Bolivar est-il bien ici?

- Il s'est installé dans une hacienda en dehors de la ville. Je vais vous y conduire tout de suite.

- Oui, sergent, immédiatement!

Ils firent donc demi-tour et s'en furent en direction de la montagne que l'on apercevait au loin. Ils ressortirent de la ville et se trouvèrent rapidement dans la campagne qui était fraîche, verte et plaisante.

Lucile comprenait très bien que le général Bolivar n'ait eu aucune envie de prolonger son séjour dans cette ville sordide et malsaine.

Ils aperçurent bientôt l'hacienda. Il y avait des soldats partout! Certains faisaient l'exercice sur un terrain plat, d'autres fourbissaient leurs armes ou les réparaient. Une grande activité régnait partout. On avait l'impression que l'armée de Bolivar se préparait à livrer bataille.

- Nous arrivons à temps! soupira Lucile avec soulagement.

Pendant tout son voyage, elle avait craint que le général Bolivar ne soit reparti combattre les Espagnols après son entrevue avec le général San Martin. Les Espagnols, de leur côté, se préparaient à un affrontement et leurs troupes n'étaient pas éloignées. Leur armée était dissimulée dans la montagne et observait les préparatifs des patriotes installés sur la côte. Ils n'ont même pas besoin d'espions, étant donné la disposition des lieux, constata Lucile.

Sur leur passage les soldats souriaient et faisaient de grands signes enthousiastes à leurs camarades qui escortaient Lucile.

Ils passèrent enfin le mur de clôture de la grande hacienda, et traversèrent la cour. Les bâtiments étaient disposés sur le plan habituel des fermes espagnoles. Mais, à leur aspect luxueux et entretenu, on devinait que leur propriétaire devait être un homme riche et, probablement, un noble.

Un soldat aida Lucile à sauter à terre. Ayant regardé autour d'elle, elle s'engagea sous une arche et se dirigea vers un escalier qui conduisait à la partie principale de la maison.

Des sentinelles qui montaient la garde devant une porte la dévisagèrent avec curiosité. Un officier apparut. Lucile le reconnut immédiatement : c'était le jeune colonel Charles Sowerby avec qui elle avait dansé à Quito.

Il resta figé sur place à la vue de la jeune fille. Il la contempla avec stupeur, puis se décida à dire, du ton de quelqu'un qui n'en croit pas ses yeux :

- Miss Cunningham! Est-ce possible? Vous ici!

Lucile lui tendit la main :

- J'arrive à l'instant de Quito.

- Pourquoi êtes-vous ici? demanda-t-il brusquement. (Puis il se reprit, et dit en changeant de ton :) Enfin... je voulais dire que nous ne nous attendions pas à vous voir par ici!

Il détaillait avec surprise l'accoutrement de Lucile et se taisait.

Lucile, qui comprenait son étonnement, se mit à rire gaiement :

- Tout cela est inattendu, n'est-ce pas? Mais je suis venue voir don

Carlos de Olaneta. Est-il là?

Le visage de Charles Sowerby se ferma. Il répéta, étonné :

- Don Carlos de Olaneta?

- Il faut que je le voie tout de suite. C'est de la plus haute importance!

- Je ne sais quoi vous répondre... marmonna Charles Sowerby, après quelques instants de réflexion.

- Oh! je vous en prie, supplia Lucile, conduisez-moi jusqu'à lui, s'il est ici! Vite! Car, s'il n'y est pas, il faut que nous partions au plus vite à sa recherche.

Le colonel Sowerby la regardait d'un air hésitant, mais il se décida à dire :

- Eh bien! venez... suivez-moi...

Il la fit entrer dans la maison. A l'intérieur, il faisait très frais et Lucile prit conscience de la chaleur étouffante du dehors. Elle l'avait endurée plusieurs heures sans se rendre compte tant ses soucis l'absorbaient.

Les fenêtres donnaient sur le patio intérieur et ne recevaient pas les rayons du soleil. La douce pénombre acheva de détendre la jeune fille qui se sentait heureuse et soulagée d'avoir atteint le but de son voyage.

Le colonel Sowerby fit un geste vers le salon bien meublé où il l'avait fait entrer et lui dit d'une voix grave :

- Je vais vous demander de m'attendre ici, miss Cunningham, si cela ne vous ennuie pas.

Il sortit aussitôt en refermant la porte derrière lui.

Restée seule, Lucile regarda autour d'elle. Le mobilier était très beau et de riches tapis recouvraient le sol. On devinait que le propriétaire était un homme raffiné et qui avait très bon goût.

Alors, brusquement, dans l'atmosphère de cette demeure élégante, Lucile pensa à l'effet désastreux qu'elle devait produire : elle avait oublié l'état dans lequel elle était, la saleté, le désordre de sa toilette et la bizarrerie de son accoutrement. Toute son assurance s'envola soudain.

- De quoi dois-je avoir l'air, mon Dieu? se désolait-elle à mi-voix.

Elle tentait de lisser ses mèches blondes avec ses doigts et se disait tout bas :

« Pourvu que ma peau ne soit pas trop brûlée par le soleil! Pourvu que mon nez ne soit pas luisant... »

Elle avait perdu le teint pâle à la mode, mais le léger hâle qui dorait ses joues lui allait fort bien et lui donnait de l'éclat.

Elle retira ses gants et les déposa avec sa cravache sur une table. Puis elle soupira :

« Tout ce que je peux espérer, c'est que don Carlos ne manifeste pas trop son étonnement.

Charles Sowerby, en bon Anglais, a été incapable de cacher sa stupéfaction en me voyant si peu présentable... »

A cet instant, la porte s'ouvrit et don Carlos entra. Lucile tourna vivement la tête et leurs regards se rencontrèrent. Elle était incapable de faire un mouvement, son cœur battait trop vite.

- Lucile! C'est bien vrai! Vous êtes ici... s'exclama don Carlos. J'ai cru que Charles Sowerby me faisait une mauvaise farce quand il m'a annoncé votre arrivée.

Elle balbutia, éperdue, figée de joie :

- Je... je suis venue pour vous avertir.

Il s'était approché d'elle, mais s'arrêta net :

- M'avertir? s'étonna-t-il.

Elle leva la tête pour le regarder dans les yeux. Il était encore plus beau et plus imposant que dans ses souvenirs. Alors, elle céda à son cœur :

- Allez-vous tout à fait bien, maintenant? Est-ce que cela n'a pas été trop dur pour vous?

demanda-t-elle spontanément.

Don Carlos lui sourit :

- Comme vous pouvez le constater, je suis arrivé jusqu'ici! Mais comment avez-vous fait, vous, Lucile, pour me retrouver?

- Manuela Saenz était certaine que vous étiez ici.

- Manuela! Par exemple! C'est donc elle qui a manigancé tout cela!

- Je suis allée la trouver quand j'ai appris que... euh... que vous n'étiez pas celui que j'avais cru. Et...

Il l'interrompit :

- Comment l'avez-vous appris?

Lucile hésitait, ne sachant par où commencer. Mais il reprit :

- Oh! Lucile, pardonnez-moi : vous êtes debout et vous devez être terriblement fatiguée!

Asseyez-vous! Il faut que vous preniez quelque chose. C'est plus pressé que tout. Vous devez mourir de soif et de faim. Je vais aller chercher ce qu'il vous faut...

- Non! Non! c'est sans importance! J'ai quelque chose à vous dire tout de suite : c'est très grave. Mais... j'ai eu tellement peur de ne pas vous trouver... J'étais désespérée pendant tout le voyage à l'idée d'arriver peut-être trop tard... Je ne sais plus où j'en suis!

Il ne quittait pas son joli visage du regard, la dévorait des yeux sans rien dire et la laissa poursuivre, toute haletante :

- Un homme est venu voir mon père... un Espagnol... et j'ai écouté leur conversation. Il a dit que les Espagnols avaient découvert que vous étiez pour les patriotes et que vous serviez le général Bolivar...

- Qui était cet homme?

- Il s'appelle don Gomez.

- Je le connais. Continuez, Lucile...

- Il a dit ensuite que les Espagnols avaient décidé de vous tendre un piège. Ils vous donneront de fausses informations pour que vous les communiquiez au général Bolivar. Ils espèrent ainsi vaincre et anéantir l'armée des patriotes.

- Comment a-t-il pu raconter tout cela à votre père?
- Il voulait lui donner confiance. Il voulait lui acheter la cargaison d'armes, entreposée dans son navire à Guayaquil.
- J'ai compris, maintenant! Après avoir surpris la conversation de votre père avec l'Espagnol, vous êtes allée chez Manuela Saenz.
- C'était la seule personne qui pouvait faire quelque chose, m'a-t-il semblé..., répondit Lucile avec la plus grande simplicité.
- Et elle vous a envoyée ici pour me rencontrer? questionna-t-il encore avec curiosité.

Lucile expliqua naïvement :

- Elle m'a dit qu'il fallait que ce soit moi, et personne d'autre, qui vous raconte de vive voix tout ce que j'avais entendu; parce que, si ce n'était pas moi, vous risqueriez de ne pas le croire.

L'expression qui se peignit sur le visage de don Carlos était incompréhensible pour elle. Elle se sentit déroutée et lui dit très vite, d'un ton anxieux :

- Était-ce une erreur?

Don Carlos ne répondit pas et laissa le silence peser entre eux. Alors Lucile s'écria :

- J'ai peut-être agi stupidement, je ne sais pas! J'aurais pu vous raconter tout cela par écrit et faire porter mon message par les soldats. J'ai écouté Manuela et je n'y ai pas pensé...

Lucile prononça ces paroles d'une voix si douloureuse que don Carlos eut pitié d'elle. Il s'empessa de la reconforter :

- Jamais de la vie! Vous avez eu raison de venir Lucile! C'est très courageux de votre part.

Je ne connais pas une seule femme qui aurait eu la bravoure de venir à cheval et toute seule de Quito jusqu'ici!

Lucile répondit avec une toute petite voix :

- Il n'y avait pas de temps à perdre. Il ne m'était pas possible de faire autre chose.

Mais, en le regardant, elle comprit que don Carlos trouvait étrange que Manuela Saenz ait eu, elle, l'idée de l'envoyer le retrouver. « Oui, j'ai compris, c'est cela qui l'intrigue... »

pensa-t-elle.

Elle rougit violemment et, brusquement gênée, détourna le regard.

- Allons, allons, Lucile, dit-il avec gentillesse. Ne restez pas debout!

Elle obéit machinalement, tandis qu'il appelait un domestique et lui donnait des ordres.

Il revint s'asseoir près d'elle sur le sofa. Puis il dit très doucement :

- Je vous suis très reconnaissant, Lucile : très reconnaissant. Mais dites-moi : avez-vous été vraiment surprise en apprenant qui j'étais en réalité?

- Oh! j'en ai été si heureuse... si heureuse! Cela m'avait toujours été si difficile d'admettre que vous étiez du côté des Espagnols, du côté de la mauvaise cause, de ceux qui oppriment si cruellement ce malheureux peuple!

Il soupira :

- J'aurais tant aimé pouvoir vous l'avouer! J'y ai souvent songé, quand vous passiez l'après-midi avec moi à me faire la lecture et à bavarder. Vous preniez toujours grand soin de ne jamais me parler des événements et de ce qui se passait en ville.

Elle expliqua, très posément :

- J'avais peur que vous soyez trop bouleversé. Je ne voulais pas que vous sachiez à quel point les Espagnols avaient été écrasés par les partisans du général Bolivar...

Puis elle ajouta avec ardeur, comme si elle sentait la nécessité de s'expliquer à fond et de se justifier :

- Vous comprenez : vous étiez si mal! Votre état était désespéré. J'ai cru longtemps que vous alliez mourir.

- C'est uniquement grâce à vous si je suis encore en vie.

- Josefina surtout! corrigea-t-elle. Mais, vous savez, elle m'a avoué, juste avant mon départ, qu'elle savait depuis longtemps que vous étiez

du parti des patriotes... Elle ne m'avait jamais rien dit!

- Comment pouvait-elle le savoir?

- Elle m'a dit que les serviteurs savent plus de choses qu'on ne le croit; mais un mot imprudent de sa part, et vous risquiez d'être fusillés tous les deux.

Don Carlos prit un ton optimiste :

- C'est fini maintenant! N'y pensons plus! Mais laissez-moi vous dire encore combien j'admire votre courage, et combien je vous suis reconnaissant de m'avoir une seconde fois sauvé la vie en venant jusqu'ici.

Lucile n'eut pas le temps de lui répondre car un domestique entra.

Il apportait un plateau sur lequel étaient disposés des verres et un pot de maranjilla placée, cette délicieuse boisson rafraîchissante qu'elle avait si souvent fait boire à don Carlos. La jeune fille n'en avait jamais bu d'aussi exquise.

- Je vous prie de m'excuser si je vous quitte un moment, Lucile. Mais il faut que j'aie à faire part de tout cela au général Bolivar, déclara soudain don Carlos.

- Bien sûr! D'ailleurs, Manuela Saenz a confié des lettres pour lui au sergent.

- Voilà des lettres qui feront plaisir au général, dit don Carlos en quittant la pièce.

Presque aussitôt, Charles Sowerby apparut. Il s'empressa de dire d'un ton aimable à Lucile :

- Vous pouvez dire que vous nous avez causé une grande surprise, miss Cunningham!

J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous dire que vous êtes bien la dernière personne que j'aurais crue capable d'une telle intrépidité!...

Lucile ne répondit pas. Elle pensait : « Évidemment, je dois prendre cela comme un compliment... »

Mais le jeune Anglais l'avait crue incapable d'entreprendre une telle aventure, et l'avait jugée insignifiante et timorée.

Devant le silence de Lucile, il poursuivit :

- Quel dommage que nous ne puissions plus compter sur don Carlos! Il était formidable. Il nous a magnifiquement aidés. C'est lui qui nous a permis, des dizaines de fois, de transformer en victoires des rencontres très dangereuses...

- Je me demande comment les Espagnols ont pu découvrir la vérité, dit Lucile d'un ton songeur.

Charles Sowerby eut un geste d'ignorance :

- Dieu seul le sait! Mais il aurait pu être trahi plus tôt et des centaines de fois. Il était obligé de faire confiance à toutes sortes de gens : des domestiques, des messagers et d'autres espions qui connaissaient son secret. Or, les Espagnols sont toujours disposés à payer très cher - beaucoup plus cher que nous - pour obtenir des renseignements.

Lucile l'interrompit d'une voix faible :

- Ils sont en train de circonvier mon père pour acheter sa cargaison d'armes entreposée dans le port...

- J'aurais dû m'en douter! s'écria Charles Sowerby. Le général Bolivar m'avait dit que votre père refusait de livrer les armes avant d'avoir été intégralement payé. Et Dieu sait quand nous pourrions réunir une pareille somme!

- Comment s'est passée son entrevue avec le général San Martin? s'enquit avec curiosité Lucile qui avait hâte de connaître la situation.

Elle avait surtout envie de détourner la conversation, car elle se sentait affreusement gênée, en face du jeune colonel, par la dureté et le sens des affaires de son père, en des circonstances où d'autres Anglais, comme Charles Sowerby, risquaient volontairement leur vie pour servir une cause juste et généreuse.

- Le général Bolivar, il va sans dire, était magnifiquement optimiste! Il était arrivé quelques jours avant le Macedonia, le schooner qui amenait le général San Martin du Pérou.

Bolivar est entré dans la ville sans coup férir, et il nous a entraînés derrière son cheval à travers les rues de Guayaquil. Nous avons fait une marche triomphale, tout simplement!

C'est ce qu'il appelle lui-même : « Se servir de son charme et de l'effet de surprise! » Et il a soumis les maîtres de la ville!

Charles Sowerby éclata de rire et poursuivit :

- Ils ont capitulé sans prendre les armes. San Martin est arrivé. Il s'attendait à des entretiens, des négociations et des concessions mutuelles à n'en plus finir. Le général Bolivar l'a accueilli en lui disant avec un large sourire : « Soyez le bienvenu, sur le sol de la Grande Colombie! »

Lucile poussa un cri de joie :

- Il a dû être plutôt surpris!

- Il l'était! D'autant plus qu'il a vieilli : il a abusé de l'opium pendant pas mal de temps pour calmer ses maux d'estomac et il est perclus de rhumatismes.

- Le pauvre homme! s'apitoya la jeune fille.

- D'accord! Mais cela le rend timoré. Il n'a plus envie de se battre. Il voudrait la paix et la tranquillité qu'il avait cru obtenir en s'emparant du Pérou.

- Que s'est-il passé ensuite?

- San Martin s'est redressé, bien décidé à parler haut et à se faire entendre. Alors, le général Bolivar lui a remis une lettre en provenance de Lima et dans laquelle on lui annonçait qu'il y avait eu là-bas une révolution de palais après le départ de San Martin.

Lucile ouvrait de grands yeux tandis que Charles Sowerby poursuivait son récit des événements.

- Le lendemain du départ de San Martin, les autres membres de son gouvernement ont banni de la ville toutes les personnalités qui leur déplaisaient et ils ont proclamé une nouvelle constitution provisoire.

Charles Sowerby avait un sourire cynique en continuant :

- C'est le genre de revers auxquels doivent s'attendre tous les hommes politiques! San Martin était prêt à assister au bal de la victoire. Mais il a quitté brusquement la salle, en disant au général Bolivar qui l'avait suivi : « Ma vie publique est terminée! Je vais partir pour la France finir ma vie dans l'obscurité! »

- Oh! le malheureux homme! Ce doit être affreux pour lui, s'exclama Lucile d'un ton désolé.

- Je suis d'accord avec vous; mais vous ne pouvez quand même pas me demander de regretter que le port de Guayaquil, dont la position stratégique est si importante, fasse désormais partie de la Grande Colombie!

- Certainement pas! reconnut la jeune fille.

La porte s'ouvrit brusquement, livrant passage à don Carlos : le général Bolivar l'accompagnait.

Lucile et Charles Sowerby se levèrent respectueusement. Mais Bolivar traversa la pièce au pas de course en tendant les mains en avant dans un geste chaleureux :

- Miss Cunningham! Quelle joie! Olaneta vient de me raconter tout : quelle bravoure a été la vôtre! Comment pourrais-je jamais assez vous remercier!

Il serra ses deux mains dans les siennes et les porta l'une après l'autre à ses lèvres; puis il déclara d'une voix lente et posée :

- Je ne pense pas avoir jamais autant apprécié les Anglais qu'en cet instant même. J'avais toujours su que leurs femmes étaient belles; mais je ne leur connaissais pas cette force d'âme et ce courage stupéfiants!

Lucile rougit.

- Merci, dit-elle avec simplicité. Mais je dois avant tout vous féliciter, Excellence, pour la prise de Guayaquil : le colonel Sowerby m'a tout raconté.

Le général Bolivar était très empressé :

- J'aimerais beaucoup vous en parler moi-même, répondit-il, aussi vais-je me permettre de vous inviter à dîner, si vous le voulez bien, senorita.

Avant que Lucile ait eu le temps de dire un mot, don Carlos s'interposa et dit d'une voix froide :

- Miss Cunningham est venue pour me voir, personnellement, mon général!

Simon Bolivar lui jeta un regard brillant et malicieux. Il ne lui répondit pas immédiatement.

Enfin, il fit une grimace ironique et demanda d'un ton narquois :

- Est-ce possible, Carlos? Votre invulnérabilité a-t-elle été battue en brèche?

Don Carlos garda le silence, et le général poursuivit avec une bonhomie un peu forcée :

- Bien entendu, mon invitation s'adressait à vous aussi.

- Merci beaucoup, monsieur, j'accepte avec plaisir, rétorqua don Carlos d'un ton impassible.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard en silence; mais Lucile ne comprenait pas ce qui se passait entre eux. Elle devinait pourtant que, sans prononcer un mot, don Carlos avait imposé sa volonté à Simon Bolivar et que celui-ci avait dû se soumettre. L'atmosphère lui parut soudainement tendue.

Le général Bolivar se retourna vers elle et lui dit d'un ton courtois :

- Vous devez avoir grande envie de vous reposer. Je dîne à 8 heures, miss Cunningham. Je profiterai de ce moment de répit pour vous exprimer plus amplement mon immense gratitude.

Il lui baisa de nouveau les deux mains avant de quitter le salon en compagnie de Charles Sowerby.

Lucile jeta un regard inquiet à don Carlos. Elle se sentait inexplicablement nerveuse. Il se taisait, un pli de contrariété barrait son front. Enfin il sortit de son mutisme et dit lentement :

- Vous ne pouvez pas rester ici sans chaperon, comme vous devez vous en douter, Lucile.

Mais je ne vois pas ce que je pourrais trouver... Tout ce que je puis faire, c'est vous protéger autant que je le pourrai...

- Me protéger? Mais pourquoi? Et contre qui? s'exclama Lucile tout étonnée. Puis, brusquement, elle comprit et rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Le général Bolivar l'avait invitée à dîner : elle savait maintenant pourquoi! A Quito, sa réputation d'homme à femmes était bien établie

et elle en avait entendu beaucoup parler.

Mais, très ingénument, connaissant sa liaison passionnée avec Manuela Saenz, jamais il ne serait venu à l'idée de Lucile qu'il puisse y avoir place pour une autre femme dans la vie de Bolivar. Quant à elle-même, elle avait toujours été persuadée d'être la dernière femme susceptible d'attirer l'attention du brillant général...

La vérité éclata comme une bombe devant elle : elle comprenait enfin la raison pour laquelle don Carlos avait dit qu'elle était venue le voir « personnellement », et pourquoi aussi le général avait eu cet air goguenard!

Précipitamment, elle tourna le dos à don Carlos et s'approcha de la fenêtre pour lui cacher son embarras et son agitation. Elle fit semblant de se plonger dans la contemplation de la cour inondée de soleil. Au bout d'un moment, elle se décida à dire d'une toute petite voix :

- Je n'aurais jamais dû venir! Je le comprends maintenant. Je me demande si la senorita Saenz n'a pas fait exprès de m'envoyer ici... elle a voulu vous mettre dans une situation embarrassante... du fait de ma présence... C'est abominable! Mais pourquoi a-t-elle fait cela?

Don Carlos lui répondit d'une voix attendrie :

- Qu'allez-vous imaginer là, Lucile? Je vous suis très, très reconnaissant pour ce que vous avez fait, et le général également. Ce n'est que trop normal. Mais la seule chose que j'ai voulu dire, c'est qu'en temps de guerre une jolie femme est toujours en danger. C'est tout!

« Une jolie femme! Ai-je bien entendu? » se répétait Lucile en son for intérieur.

Mais quand elle se retourna pour lui répondre, l'expression avec laquelle don Carlos la contemplait fit battre son cœur d'espoir. Il battait si fort qu'elle avait l'impression qu'il allait jaillir de sa poitrine.

Don Carlos répéta avec force :

- Vous êtes très belle, Lucile : très belle! Aussi, plus vite vous repartirez pour Quito et mieux ce sera!

Lucile se réveilla en sursaut : quelqu'un frappait à sa porte et une voix inconnue disait :

- Il est 7 heures et demie, senorita!

Elle se rappela enfin où elle se trouvait. Elle venait de faire un cauchemar épouvantable.

Elle rêvait qu'elle chevauchait encore et toujours, sans pouvoir arriver à destination. Mais, maintenant qu'elle était réveillée, elle savait quelle avait atteint son but, qu'elle avait rejoint don Carlos et lui avait tout raconté. Elle était sous le même toit que lui et il lui avait dit qu'elle était belle!

En se rappelant le ton de sa voix quand il lui avait dit cela, elle se leva en toute hâte pour s'habiller. Elle mit une jolie robe de soie et se pomponna pour être aussi séduisante que possible.

Elle avait heureusement pu prendre un bain avant de se coucher pour se débarrasser de la crasse accumulée sur elle.

Lorsqu'elle s'examina d'un œil critique dans le petit miroir accroché au mur, elle fut loin d'être satisfaite. Elle pensait à la beauté provocante de Catherine ou de Manuela Saenz; elle ne supportait vraiment pas la comparaison et personne ne pouvait la trouver jolie.

En fouillant dans les couffins, elle fut surprise de trouver la plus jolie de ses robes. Ce n'était pas une toilette sophistiquée. Elle était simple, mais elle lui allait bien. Elle était à l'image de la jeune fille douce et gracieuse qu'elle avait toujours été avant de se jeter dans l'aventure.

Elle espérait ne pas trop décevoir don Carlos. Mais elle ne put déchiffrer l'impression qu'elle lui fit quand elle entra dans le salon où il l'attendait. Son visage était impénétrable et il entama une conversation toute conventionnelle, en lui demandant si elle n'était plus trop fatiguée et si elle avait pu se reposer.

Ils en étaient encore à ces banalités, lorsque la porte s'ouvrit. Le général Bolivar entra en compagnie d'une très jolie fille brune.

Lucile en fut tout étonnée car, après ce que don Carlos lui avait dit,

elle ne s'attendait pas à rencontrer d'autres femmes dans l'hacienda.

Le général fit rapidement les présentations :

- Miss Lucile Cunningham. La senorita Joaquina Garaycoa.

Elles se saluèrent, tandis que le général expliquait :

- La senorita et ses sœurs habitent à Guayaquil. Elles se sont montrées très dévouées et accueillantes pour moi depuis mon arrivée ici. Je les appelle « mes anges » : on ne saurait dire mieux!

Il dit tout cela d'une voix passionnée. Mais, quand ils furent dans la salle à manger particulière du général, Lucile ouvrit des yeux encore bien plus grands. Elle était choquée et stupéfaite par l'attitude de Bolivar. Il couvrait Joaquina Garaycoa de compliments, la flattait et lui faisait une cour passionnée. Quant à la jeune fille, elle le regardait avec adoration de ses yeux de velours frangés de longs cils noirs.

Le général Bolivar tint le dé de la conversation pendant tout le repas. Ni Lucile ni don Carlos ne parlèrent beaucoup. Le dîner était bon, mais n'avait rien d'exceptionnel. Le vin capiteux coula abondamment.

Ils passèrent ensuite dans le salon. Le général prit place sur le même sofa que Joaquina et il recommença à lui parler presque exclusivement et sur le ton de la plus grande intimité.

Il l'avait surnommée La Gloriosa et, soudain, il dit à Lucile et à don Carlos :

- Je veux que vous aimiez tous La Gloriosa comme je l'aime moi-même!

- Et exactement comme je vous aime, Glorioso mio! répliqua Joaquina.

Le général lui baisa la main et répondit :

- Tu vis dans mon cœur, mon ange!

Très rapidement, Lucile eut l'impression qu'ils étaient de trop, elle et don Carlos. Elle se leva :

- Me pardonnerez-vous, Excellence, si je me retire de bonne heure? Je suis terriblement fatiguée après ces huit journées de voyage.

Le général répliqua aussitôt avec cordialité :

- Ce n'est que trop naturel. Ah! miss Cunningham, permettez-moi de vous redire encore toute ma reconnaissance! Merci d'avoir eu le courage de faire ce voyage périlleux pour sauver mon si valeureux compagnon de lutte.

Lucile répondit avec simplicité :

- Il est surtout heureux que je sois arrivée à temps.

Après une révérence, elle se dirigea vers la porte, accompagnée par don Carlos.

Elle fut scandalisée en s'apercevant que Bolivar n'avait même pas attendu qu'ils aient quitté la pièce pour reprendre son flirt avec la belle Joaquina.

Lucile parcourut rapidement les longs corridors déserts pour regagner sa chambre sans échanger un mot avec don Carlos. Devant sa porte, elle se retourna et leva la tête pour le regarder. En le voyant si près d'elle, elle se sentait bouleversée jusqu'au fond d'elle-même.

Elle avait une envie frénétique qu'il la prenne et la serre dans ses bras et qu'il lui donne un baiser, comme dans le pavillon à Quito.

Mais il était sur la défensive et s'était replié sur lui-même. Elle reconnut, sur son visage, l'expression de son portrait, et sa voix était dure quand il dit :

- Je vais tout arranger, Lucile, pour que vous puissiez repartir demain. Mais, comme vous devez être très fatiguée par ce voyage, il vaudra mieux ne partir qu'à midi.

Il y eut un petit silence.

- Suis-je vraiment obligée de repartir aussi vite? se décida-t-elle à dire.

Elle se demanda aussitôt pourquoi elle avait posé pareille question; mais les mots étaient venus spontanément sur ses lèvres.

- Je suis certain que votre père est inquiet et très en colère, répliqua don Carlos, impassible.

Elle leva la tête, le regarda tristement et lui dit :

- Je n'aurais pas dû venir.

- C'était très courageux et vous avez réussi ce que vous vouliez faire puisque vous m'avez sauvé la vie.

Lucile soupira :

- C'est la seule chose qui compte!

Et elle ne le dit pas tout haut, mais elle pensait :

« Tant pis si papa est furieux! Tant pis si je me suis compromise! Je m'en moque. La seule chose qui importe c'est d'avoir sauvé don Carlos et de lui avoir révélé le complot des Espagnols. »

Comme elle ne faisait aucun geste et restait silencieuse et pensive devant sa porte, don Carlos finit par lui dire :

- Vous avez dû être choquée par la façon dont le général Bolivar se conduisait ce soir avec Joaquina?

- Oui, très choquée! Parce que je pensais, comme tout le monde, qu'il aimait Manuela Saenz! répondit-elle avec franchise.

Don Carlos essaya de lui expliquer :

- Lorsque le général a perdu sa femme, il a fait le serment de ne jamais se remarier, voyez-vous. Les femmes ont beaucoup d'attrait pour lui, et il veut garder sa liberté...

Il se tut un instant. Un léger sourire errait sur ses lèvres et il ajouta :

- Manuela Saenz est une femme très exigeante et très possessive...

- Tout homme a son point faible : et le général ne peut pas se passer des femmes. C'est dans sa nature!

Lucile murmura :

- Je crois comprendre... dit Lucile.

- C'est ce que tout le monde répète à Quito. Les gens vont jusqu'à prétendre que des femmes l'accompagnent sur les champs de bataille...

- C'est exact! Mais ce n'est pas lui qui le leur demande. Celles qui le suivent agissent de leur propre chef. Il est obligé de travailler très dur et il lutte aussi plus que les autres... Alors, c'est ainsi : les rares

moments de repos qu'il s'accorde ne peuvent être un vrai répit que s'il a une femme auprès de lui...

Lucile soupira. Le couloir où ils se trouvaient donnait sur la grande cour. La lune était haute dans le ciel et dispensait sa lumière argentée sur les buissons, les murailles et les pentes des toits. Cet endroit en prenait un air mystérieux et enchanté.

La jeune fille fit instinctivement quelques pas, attirée par le charme rassurant de cette beauté sereine. Don Carlos la suivit sans un mot.

Lucile dit enfin d'un ton songeur :

- Depuis que je suis arrivée en Amérique, je m'aperçois chaque jour à quel point je suis ignorante, et sans doute bien sotte, pour bien des choses... Je ne savais pas auparavant ce qu'était la guerre, et la mentalité des hommes qui la font. Je ne comprenais pas les horreurs perpétrées par les uns, ni les souffrances qui s'ensuivent pour les autres...

- Et maintenant? Vous avez compris?

- J'ai compris que les femmes ne peuvent être qu'inutiles dans la vie, sorties du cadre de leur famille. Aussi ai-je hâte de retourner chez moi, en Angleterre : le plus tôt sera le mieux.

Don Carlos se récria avec chaleur :

- C'est faux, Lucile! Vous n'êtes pas inutile, vous! Vous m'avez sauvé la vie à deux reprises. Sans vous, je serais mort à l'heure qu'il est! N'est-ce pas une grande chose à votre actif?

Lucile acquiesça d'un ton désabusé :

- Je le suppose. Mais, si je ne vous avais pas sauvé, don Carlos, quelqu'un d'autre l'aurait probablement fait, peut-être même une autre femme...

Tout en parlant, elle sentait la jalousie sourdre dans son cœur. Elle pensait avec amertume qu'après son départ un essaim de femmes entourerait don Carlos, prêtes à le cajoler, à l'aimer, à le droloter. Et elle se répétait tout bas, cruellement : « Il est si beau, si séduisant : aucune femme ne doit résister à son charme. »

Elle avait follement envie de se jeter dans ses bras et de l'embrasser une dernière fois. Ce baiser ne signifierait rien pour lui. Tandis que

pour elle, ce serait un souvenir merveilleux qu'elle conserverait au fond de son cœur jusqu'à son dernier souffle.

Elle se sentait comme fascinée par la présence de celui qu'elle aimait. Il était si proche : elle n'aurait eu qu'un petit geste à faire pour le toucher...

Mais la voix de don Carlos s'éleva, froide et indifférente, dans la nuit chaude :

- Il faut aller vous reposer, maintenant, Lucile. Une longue route vous attend jusqu'à Quito. Vous ne serez pas obligée de vous presser autant qu'à l'aller, mais ce sera quand même un voyage très fatigant! Je vous ferai escorter par nos hommes les plus sûrs jusqu'à Quito.

- Merci, dit Lucile d'une petite voix lointaine.

Puis elle tourna le dos au jardin sous le clair de lune, car elle devinait que c'était ce qu'il attendait avec impatience.

- Bonsoir! dit-elle avec une révérence.

Il répondit en anglais :

- Bonsoir Lucile! Dormez bien.

Elle regagna sa chambre. Quand elle ouvrit la porte, elle était désespérée de l'avoir quitté avec autant d'indifférence. En entendant le pas de don Carlos s'éloigner dans le couloir, elle ne put retenir ses larmes et se jeta sur le lit en sanglotant.

Lucile s'était éveillée de très bonne heure mais elle décida de ne pas se lever immédiatement.

Elle suivit des yeux les rayons du soleil à travers les fentes des volets de bois. Elle resta longtemps allongée à rêver, puis elle se leva pour ouvrir les volets sur l'admirable paysage inondé de soleil.

- Puisque don Carlos m'a demandé de partir à midi, il vaut mieux que je ne cherche pas à le voir d'ici là. Il doit avoir à faire avec ses hommes ou avec le général Bolivar. Je n'aurais rien à faire parmi eux. Ce n'est pas ma place, et je ne pourrais certainement pas parler seule à seul avec don Carlos..., murmura-t-elle en regardant au-dehors.

La présence d'une femme au milieu d'hommes qui préparent la guerre ne pouvait être qu'importune. Elle retourna s'allonger sur son lit. Elle

s'y sentait à l'aise et tranquille pour penser à l'homme qu'elle aimait et à son amour sans espoir. Elle se répétait mélancoliquement : « Hélas! Quand il m'a embrassée la première fois, c'était par reconnaissance! S'il m'aimait, il m'aurait embrassée la nuit dernière. C'était si facile! Le jardin était désert sous le clair de lune... Personne ne pouvait nous voir! Comme je l'aime! Je l'aime et je vais le quitter pour toujours, aujourd'hui... »

Le général et ses troupes se préparaient à combattre les forces espagnoles regroupées dans la montagne. Ensuite ils iraient libérer le Pérou et bien d'autres nations encore.

Elle avait beau ne pas être très au courant des choses de la guerre et de la politique, elle devinait que si le gouvernement établi par le général San Martin avait été renversé, les Espagnols profiteraient des troubles pour tenter de reconquérir le Pérou et de rétablir leur domination sur le pays.

Don Carlos serait longtemps encore sur les champs de bataille où il porterait désormais l'uniforme vert des patriotes. Elle n'avait donc aucune chance de le revoir.

Une seule chose était certaine, c'est qu'il ne l'aimait pas. Elle soupira en murmurant :

- Tout ce qu'il me reste à faire, c'est de repartir le plus tôt possible pour l'Angleterre, comme je le lui ai dit!

Quand elle serait là-bas, chez elle, dans sa maison, pensait-elle, elle pourrait essayer d'oublier et de se persuader que tout cela n'avait été qu'un rêve. Elle se sentait crucifiée par cet amour sans espoir. Chaque fois qu'elle repensait à don Carlos, son désespoir augmentait.

Quand elle décida de se lever, elle était épuisée. Elle fit rapidement sa toilette, puis revêtit pour la dernière fois le costume militaire prêté par l'étrange Manuela.

Des pensées amères l'assaillaient en songeant à la jeune femme. Une compassion indignée l'emplissait. Pendant que Manuela se démenait à Quito pour servir la cause de Bolivar, le général infidèle flirtait avec une autre, sans se soucier de son dévouement.

Lucile se répétait les paroles de don Carlos : « Il est comme tous les hommes, il n'a pas envie d'avoir des attaches. »

Ces quelques mots l'obsédaient. Elle en déduisit bientôt que c'était une

phrase à double sens et soupira :

« Don Carlos a tenu à me prévenir qu'il était inutile de lui donner mon cœur. »

Aussi espérait-elle qu'il ne devinerait jamais qu'elle l'aimait. Elle murmura :

- Ce n'est que trop facile à deviner! Il doit se dire que ce n'est pas seulement par dévouement et par admiration pour la cause qu'il sert, ni par patriotisme, que je suis partie à sa recherche ! Il a sans doute trouvé le vrai motif qui m'a donné la hardiesse d'affronter le danger! Car rien n'a compté pour moi : ni ma réputation, ni ma famille, ni mon orgueil ne m'ont arrêtée! Seul l'amour peut justifier de tels sacrifices. Et tout le monde le devinerait!

Elle s'était coiffée avec soin pendant son monologue. Elle se regarda dans le miroir et décida de ne pas mettre le képi sur sa tête. Elle sortit de la chambre en le tenant à la main. Elle pria le domestique, qui l'attendait dans le couloir, de ranger ses affaires et de les remettre dans les couffins du cheval.

A 11 h 45, elle apparut sous les arcades de la galerie qui entourait le patio. Le cœur de Lucile bondit dans sa poitrine : don Carlos était là, il descendait de cheval devant l'arche du portail.

Il s'avança à grandes enjambées vers elle, d'une démarche altière et ses éperons résonnaient sur la pierre. Elle admira encore une fois le charme de cet homme si beau dans son uniforme vert, avec ses épaulettes dorées où brillaient les insignes de colonel.

Don Carlos avait un air grave.

- Bonjour, Lucile! Je vois que vous êtes déjà prête...

Elle acquiesça d'un simple mouvement de tête, car elle avait peur que sa voix la trahisse.

Il poursuivit :

- J'ai vu les hommes qui vous escorteront et je leur ai recommandé de ne pas aller trop vite. Il aurait fallu que vous puissiez vous reposer plusieurs jours avant de repartir pour un voyage pareil. Malheureusement, il n'y a pas d'hôtel convenable à Guayaquil et il est impossible que vous restiez ici.

- N... non évidemment! balbutia-t-elle.

Don Carlos reprit :

- J'ai demandé au général d'écrire personnellement une lettre à votre père pour lui exprimer toute la reconnaissance et l'admiration qu'il éprouve pour ce que vous avez fait.

- C'est très gentil d'avoir eu cette idée.

- Voulez-vous prendre quelque chose avant de partir, Lucile? Du café peut-être?

Il avait hâte de la voir partir et d'être débarrassé de sa présence le plus vite possible. Lucile répondit sans hésiter, malgré son profond désir de prolonger leur dernier entretien :

- Non, merci, vraiment. Je voudrais déjà être en route! Je ne veux pas perdre de temps.

Don Carlos lui répondit, toujours du même ton indifférent :

- S'il en est ainsi... faites comme vous voulez, Lucile...

L'arrivée d'une troupe de cavaliers les interrompit. On entendit un ordre bref en espagnol.

Un cavalier s'avança seul dans la cour. Il montait un magnifique étalon noir. Quand il arrêta son cheval, Lucile s'aperçut que ce n'était pas un homme, comme elle l'avait cru : c'était Manuela Saenz en personne!

Un soldat se précipita pour saisir la bride du cheval. Quand la jeune femme sauta à terre, Lucile se sentit gênée pour elle de lui voir une allure et des manières aussi masculines et, pour tout dire, effrontées et inconvenantes.

- Manuela! s'écria don Carlos au comble de la stupéfaction.

Lucile était aussi étonnée que lui par cette arrivée inattendue.

Manuela Saenz retira ses gants de cuir d'un geste élégant et lui tendit la main.

- Tu parais surpris de me voir, Carlos?

Elle le regardait en souriant avec malice. Elle était si jolie, si charmante en cet instant, que les flèches d'une invincible jalousie

transpercèrent le cœur de Lucile qui pensa : « Personne ne peut espérer rivaliser avec cette Espagnole. Elle est d'une beauté extraordinaire avec ce teint mat, ces lèvres rondes et ce sourire de sirène! »

- Où est le général? Je lui apporte une bonne nouvelle...

A peine Manuela Saenz eut-elle proféré ces mots d'une voix claironnante que Lucile entendit un cri joyeux derrière elle :

- Le voici!

C'était Simon Bolivar. Il s'exclamait avec une joie non feinte :

- Est-ce possible? Est-ce vraiment possible? C'est toi! Je te vois enfin de mes propres yeux, Manuela! Cela fait si longtemps que je rêve de toi, ma bien-aimée... Et te voici devant moi, en chair et en os!

Lucile le regardait avec ahurissement. Bolivar avait débité ce discours avec une fougue passionnée. Il avait l'air on ne peut plus sincère...

« C'est incroyable, pensait sévèrement la jeune fille, incroyable... Comment ose-t-il parler à Manuela de cette manière, après avoir flirté comme il l'a fait devant moi avec Joaquina Garaycoa? Comment ose-t-il? »

- J'ai battu tous les records de vitesse pour venir te rejoindre, répondit Manuela, radieuse.

Mais je ne suis pas venue seule...

Elle suspendit un moment sa phrase, car elle tenait à produire son effet; puis elle acheva d'une voix triomphante :

- Sir John Cunningham est avec moi!

Lucile jeta un cri étouffé :

- Papa!

Le général Bolivar et don Carlos gardaient le silence, se demandant ce que cela signifiait. Ils attendaient les explications de Manuela Saenz. Celle-ci s'adressa à Bolivar :

- Je lui ai acheté sa cargaison d'armes pour toi : achetée et payée ! Sir John est en train de les faire décharger.

- C'est impossible! Comment as-tu pu trouver autant d'argent? s'écria le général.

Manuela arborait un sourire triomphal :

- Avec l'or des Espagnols!

Bolivar était rempli d'étonnement :

- Mais comment? Comment?

Manuela souriait toujours :

- Donne-moi d'abord quelque chose à boire! Je crois que je le mérite bien, et je meurs de soif! D'ailleurs je veux d'abord te dire combien tu m'as manqué et comme c'est bon de te revoir!

La voix de Manuela Saenz prit une intonation caressante. En espagnol, les mots sont pleins de cette passion et de cette ardeur qu'éprouvait Lucile au fond d'elle-même.

Ils allèrent s'asseoir dans le patio, et le général donna des ordres pour qu'on apporte du vin et du café.

Puis, ne pouvant contenir plus longtemps sa curiosité, il insista avec impatience :

- Maintenant, raconte, Manuela! Dis-moi ce qui s'est passé.

Tout en lui parlant, il lui tenait la main. Il se pencha et y déposa deux fois un long baiser, le second au creux de la paume.

Le regard de Manuela était radieux. Mais ses yeux pétillaient de malice quand elle commença son récit :

- Lorsque miss Cunningham m'a quittée, j'ai passé toute la nuit à réfléchir et à chercher le moyen de trouver l'argent nécessaire pour acheter cette cargaison d'armes. Et, quand le soleil s'est levé, j'avais trouvé!

- Mais quel moyen as-tu trouvé? demanda le général.

- Le trésorier des Espagnols! Je me suis tout d'abord demandé comment et où il avait disparu : je ne me rappelais plus s'il avait pu s'échapper, s'il était emprisonné ou s'il avait été exécuté... Je me suis renseignée. Finalement, José Sucre m'a dit qu'il attendait qu'on

l'envoi au poteau d'exécution. Je suis donc allée à la prison.

Don Carlos l'interrompt :

- Comment savais-tu qu'il pouvait te servir à quelque chose?
- A-t-on jamais vu quelque part un gouvernement espagnol sans une bonne petite réserve d'or en prévision du jour où le gouverneur et les ministres voudront retourner en Espagne?

répondit-elle d'un ton dédaigneux en haussant les épaules.

Elle reprit aussitôt :

- Ce que nous avons trouvé et récupéré, après la libération de Quito, dans le palais de la présidence, ne représentait pas le quart du trésor qui était forcément caché quelque part! J'en avais toujours eu la conviction au fond de moi-même, mais je l'avais un peu oublié, dans l'euphorie de la victoire.
- J'avais pourtant fait remarquer à José Sucre qu'il devait y avoir beaucoup plus d'argent qu'il n'en avait été trouvé, observa le général Bolivar.
- J'ai donc offert au trésorier espagnol la liberté et la vie sauve, à condition qu'il me révèle l'endroit où était cachée la réserve d'or du gouvernement espagnol!
- Tu étais vraiment certaine qu'elle existait?
- Tout aussi certaine que si un ange de Dieu me l'avait révélé!
- Et le trésorier a parlé? demanda don Carlos.
- Oh! il a discuté un bon moment! Mais, quand je l'ai menacé de le faire mourir à petit feu d'une manière particulièrement désagréable, il a fini par capituler.
- Combien? demanda brusquement Bolivar.

La question fusa brutalement et résonna comme un coup de pistolet. Lucile remarqua que ses doigts s'étaient crispés sur la main de Manuela Saenz.

Manuela reprit son souffle et, soucieuse de ménager son effet, laissa planer le silence avant d'énoncer d'une voix lente et mesurée, en savourant chaque syllabe :

- Trois cent mille pesos!

Le général Bolivar rugit de joie, mais la jeune femme continua du même ton fier :

- Sir John est parti avec moi, presque aussitôt!

- Incroyable! Merveilleux! Nous avons besoin de toutes ces armes! Nous en avons grand besoin !

Manuela lui répondit d'un ton grave :

- Je le savais bien!

Sur ces entrefaites, les domestiques entrèrent dans le patio et déposèrent sur une table des gobelets, du vin et du café. Manuela en profita pour se tourner vers don Carlos et lui dire :

- Au fait, Carlos, quand nous sommes arrivés au port, tout à l'heure avec sir John Cunningham, j'ai rencontré un homme qui arrivait d'Europe. Et il te cherchait, toi, Carlos.

- Comment cela? Pourquoi me cherchait-il?

- Tu penses bien que je lui ai demandé ce qu'il faisait, qui il était, et pourquoi il te cherchait, avant de lui répondre quoi que ce soit!

- Je m'en doute! rétorqua don Carlos en plissant les lèvres.

Il n'était pas dupe : Manuela s'était renseignée, bien plus par curiosité que par souci de sa sécurité.

- L'homme qui te cherchait venait d'Ecosse, précisa Manuela Saenz, d'un ton tranquille.

Don Carlos sursauta à ces mots. Il regarda Manuela fixement, anxieux d'entendre ce qu'elle allait lui dire. Lucile ne le quittait pas des yeux. Manuela Saenz annonça :

- Ta mère vient de mourir, Carlos. Et il paraît que tu vas devenir comte de Strathcraig : mais je n'ai pas compris du tout pourquoi!

Don Carlos resta silencieux.

- Oh! toutes mes condoléances, Carlos! Je suis navré d'apprendre que vous avez perdu quelqu'un de cher, dit le général Bolivar avec

cordialité.

Mais, chez Manuela, la curiosité l'emportait de beaucoup sur la compassion; elle ne put se retenir de demander :

- Je ne comprends pas du tout, moi! Comment peux-tu hériter d'un titre, puisque c'est ta mère qui est morte?

- En Ecosse, les titres nobiliaires se transmettent également par voie matrilineaire, précisa don Carlos. Mon grand-père maternel était le comte de Strathcraig. Il n'a pas eu de fils, et c'est ma mère qui est devenue le chef du clan à sa mort.

- Alors, maintenant qu'elle est morte, c'est toi? demanda Manuela avec sa vivacité habituelle.

- Exactement, acquiesça don Carlos.

Lucile sentait, avec son intuition de femme tendre et amoureuse, que don Carlos était profondément bouleversé. Elle aurait voulu lui montrer sa sympathie, mais elle n'osait rien dire en présence de Manuela Saenz et du général.

Un long silence pesa sur le petit groupe. Il durait encore quand on entendit un bruit de pas dans la cour extérieure.

Lucile tourna la tête et poussa un cri de frayeur et de surprise : c'était sir John Cunningham qui arrivait!

Il arborait son air le plus hautain et le plus imposant. Lucile eut même l'impression qu'il y avait quelque chose d'agressif dans sa démarche.

Mais le général Bolivar bondit sur ses pieds et s'écria cordialement :

- Bonjour, sir John! Permettez-moi de vous dire combien je suis heureux que cette affaire soit enfin conclue de façon satisfaisante!

Sir John s'inclina en serrant la main tendue par le général.

Lucile l'observait : il était furieux et rongea son frein. Elle comprit que c'était à cause d'elle et l'inquiétude commença à la gagner.

Elle ne se trompait pas : sans s'attarder aux politesses d'usage, sir John se tourna vers elle.

L'expression de son regard dénotait une violente colère. Il dit brutalement :

- Ainsi, Lucile, vous êtes ici! La senora Saenz m'a appris que je vous y trouverais. Je vous dirai tout ce que je pense de votre conduite pendant notre voyage de retour!

Il l'inspectait sans indulgence de la tête aux pieds. Il détailla le costume militaire, regarda fixement le képi qu'elle tenait encore à la main et lui jeta au visage :

- Lucile, vous allez me faire le plaisir d'enlever immédiatement ce costume ridicule! Allez vous changer. J'ai apporté des vêtements convenables dans mes bagages!

- Oui... papa... murmura-t-elle d'une voix imperceptible, sans rien oser dire pour sa défense.

Comme toujours, son père l'annihilait. Elle n'existait plus, devenait passive et insignifiante devant lui. Et, ce jour-là, la colère de son père lui inspirait une plus grande frayeur que d'habitude.

Elle aurait voulu disparaître le plus vite possible. Mais don Carlos fit rapidement le tour de la table et s'avança vers sir John. Elle s'arrêta pour le regarder. Il s'adressa en anglais à son père :

- Votre fille est venue jusqu'ici pour me sauver la vie, sir John! Elle a montré une bravoure étonnante. Et nous tenons à vous exprimer, le général Bolivar et moi, notre profonde reconnaissance. Car son initiative va probablement sauver l'armée des patriotes d'une terrible défaite.

Sir John inclina la tête comme pour remercier. Mais Lucile savait que rien n'impressionnait son père quand les compliments s'adressaient à d'autres qu'à lui.

Don Carlos poursuivit, impassible :

- Nous nous connaissons depuis un certain temps, miss Cunningham et moi. Aussi ai-je l'honneur, sir John, de vous demander sa main...

Si don Carlos avait jeté une bombe au milieu d'eux, il n'aurait pas provoqué un effet plus sensationnel.

Lucile restait figée sur place, osant à peine respirer. Manuela Saenz et le général Bolivar étaient tout aussi stupéfaits qu'elle-même.

Le général fut cependant le premier à se reprendre. Il déclara d'un ton courtois :

- Aucune nouvelle ne pouvait me faire plus plaisir! Mon cher Carlos, permettez-moi de vous féliciter, ainsi que vous, sir John : car vous allez avoir le meilleur des gendres!

Il tendit la main successivement à chacun des deux hommes.

Un sourire machiavélique éclairait le joli visage de Manuela Saenz.

- Moi aussi, je veux te féliciter, Carlos! C'est une surprise : une vraie surprise! Mais nous savons tous que l'amour finit toujours par gagner la bataille!

Ce ton un peu moqueur mit Lucile mal à l'aise.

Elle éprouvait le même sentiment de gêne déjà ressenti quand elle avait compris que Manuela n'était nullement obligée de l'envoyer à Guayaquil.

Sir John prit un ton solennel pour répondre sans enthousiasme :

- Il faudra que nous reparlions de cela plus tard...

Alors, Manuela Saenz intervint rapidement :

- Mais, au fait, vous ne connaissez pas encore la nouvelle, sir John! Carlos vient d'apprendre qu'il était désormais comte de Strathcraig!

Les regards de sir John allaient de Manuela à Carlos. Il était pétrifié et répétait, sans comprendre :

- Le comte de Strathcraig?

- Ma mère vient de mourir, dit posément don Carlos.

Décontenancé, sir John balbutia :

- J'ai eu, autrefois, l'occasion de rencontrer le vieux comte...

- C'était mon grand-père!

Pendant le long silence qui suivit, Lucile guetta anxieusement les réactions de son père, dont elle connaissait le caractère intéressé. Sir John raisonnait en homme d'affaires : il était en train d'analyser minutieusement, avec tout son sens pratique, la valeur de cette nouvelle. Il pesait le pour et le contre, cherchant à déterminer s'il avait avantage ou non à donner son consentement.

Mais Lucile était certaine qu'il dirait oui; pour la simple raison que don Carlos n'était plus ni un étranger, ni un Espagnol, mais un Ecossais et un comte. C'était un compatriote et, de plus, un homme à qui le plus grand respect était dû. Sir John ne serait que trop heureux de s'allier à cet homme noble par le mariage de sa fille.

Pourtant, la joie de Lucile retomba brusquement. Il lui était impossible d'épouser don Carlos, quelle que soit la réponse de son père, et quoi que puissent dire Manuela ou le général Bolivar!

Lucile venait de comprendre la cause de cette imprévisible demande de don Carlos. Il était homme d'honneur, et il avait demandé sa main simplement parce qu'elle avait passé une nuit seule et sans chaperon, sous le même toit que lui à l'hacienda!

La jeune fille était navrée que don Carlos veuille réparer le tort qu'elle s'était fait à elle-même : elle s'était compromise pour lui sans se rendre compte que sa conduite paraîtrait scandaleuse aux yeux de son père et de son entourage.

- Je vais aller changer de robe, papa, murmura-t-elle.

Puis elle quitta précipitamment le patio, sans oser lever les yeux vers don Carlos.

Quand elle fut dans la chambre, elle se laissa tomber sur une chaise et se cacha la tête dans ses mains pour pleurer.

Lucile croyait rêver : elle ne parvenait pas à croire que don Carlos l'ait réellement demandée en mariage; et ce, précisément au moment où elle s'apprêtait à lui dire adieu pour toujours.

Elle se répétait tristement qu'elle ne pouvait pas profiter de la situation, puisque ce n'était pas par amour, mais par esprit chevaleresque, que don Carlos voulait l'épouser.

Et pourtant c'était son rêve le plus cher auquel elle voulait renoncer! Elle désirait lui appartenir de toutes ses forces, et rien ne lui paraissait plus merveilleux que de devenir sa femme. Même si lui ne l'aimait pas, il lui suffirait, à elle, de passer sa vie auprès de lui pour être comblée de bonheur.

Néanmoins, plus elle réfléchissait, et plus elle était décidée de ne pas céder au désir de son cœur. Elle répéta plusieurs fois à haute voix avec désespoir :

- Il ne m'aime pas : je n'ai pas le droit d'accepter son sacrifice...

Soudain, on frappa à la porte. Lucile répondit, le cœur battant :

- Entrez!

C'était deux soldats chargés de la malle et du carton à chapeau que sir John avait apportés de Quito pour sa fille. Ils ressortirent aussitôt.

Lucile dut faire un violent effort sur elle-même pour se lever et se forcer à ouvrir les bagages. Elle y trouva un costume et un manteau de voyage en soie bleu pâle avec le chapeau assorti. Il ne lui restait plus qu'à enlever le costume prêté par Manuela et à remettre ses propres vêtements.

Tout en s'habillant, elle avait l'impression de se dépouiller définitivement des qualités d'esprit romanesque et aventureux qui avaient fait une brève irruption dans son caractère.

Elle redevenait, après ce bref épisode, l'humble petite personne qu'elle avait toujours été jusqu'à son départ pour l'Amérique. En méditant sur les changements survenus dans sa personnalité, elle s'aperçut qu'ils dataient du jour où elle avait découvert don Carlos dans le pavillon, quand il s'était écroulé sur le sol en s'écriant qu'il était mort.

Sa personnalité nouvelle était apparue et s'était développée à dater de cet instant. Elle avait décidé de le cacher, de le soigner et de le guérir, sans se préoccuper des conséquences de son acte.

Elle était tombée amoureuse de lui dès le premier instant et son amour s'était accru de jour en jour. Elle se répétait désespérément :

« Je n'ai rien à lui donner, moi! Je suis sans intérêt pour un homme comme lui. Il a fait tant de choses! Il a connu une vie si passionnante, si bien remplie : une vie de bravoure et d'aventure. Il lui faudrait épouser une femme du genre de Manuela Saenz... »

Et elle soupira sur elle-même et sur le sort de Manuela, qu'elle plaignait. Après son départ, le général Bolivar reprendrait aussitôt d'autres femmes en dépit de la joie sincère qu'il lui avait manifestée. Son âme droite en était blessée.

Lucile estimait que ce n'était pas là un amour véritable. Elle le comparait avec celui qu'elle éprouvait pour don Carlos : c'était tout autre chose. Elle serait désormais incapable d'accepter un autre homme dans son existence.

« Même si je devais ne plus jamais le revoir, je sais qu'il restera toujours le seul homme que j'aie aimé. Aucun autre ne comptera jamais pour moi! » murmura-t-elle avec passion.

Mais, elle généralisait la conduite de Simon Bolivar et admettait que les hommes devaient être différents des femmes sur ce point. Elle s'abstint donc de condamner le général, en dépit du vif chagrin qu'elle éprouvait pour Manuela.

Tout en s'habillant, elle méditait sur la situation de Manuela Saenz et sur la sienne, mélangeant et comparant leurs deux destinées si différentes et en vint à penser que Manuela était la seule personne qui pouvait comprendre ses sentiments.

Dès qu'elle fut prête elle rassembla le costume de Manuela et sortit résolument de sa chambre. Elle avisa une ordonnance dans le couloir et lui demanda :

- Pourriez-vous me dire quelle est la chambre occupée par la senora Saenz?

Le soldat répondit sans hésiter :

- Je viens justement de transporter ses bagages, senorita. C'est la troisième porte du premier couloir à droite.

- Merci, dit Lucile qui s'éloigna d'un pas rapide dans la direction indiquée.

Elle frappa et Manuela lui répondit d'entrer. Quand Lucile ouvrit la porte, elle se retourna sans quitter sa chaise devant une coiffeuse.

- Ah! c'est vous, miss Cunningham! s'exclama-t-elle, tandis que Lucile refermait la porte.

- Je vous rapporte le costume que vous m'avez si gentiment prêté, dit la jeune fille en déposant soigneusement les vêtements sur une chaise.

- Mais c'était un plaisir! répliqua Manuela qui poursuivit : Malheureusement, j'ai l'impression que votre père a très mal pris la chose. Il semblait terriblement en colère contre vous. Il a vitupéré pendant tout notre voyage, depuis Quito jusqu'à Guayaquil! Enfin, comme vous allez devenir l'épouse d'un noble comte écossais, je crois qu'il vous pardonnera.

Lucile l'interrompit vivement :

- Madame, j'ai besoin de votre aide.

- De mon aide? s'étonna Manuela, qui se retourna pour examiner la visiteuse.

Elle avait quitté sa veste militaire, mais avait gardé sa culotte de cheval et ses bottes de cuir brillant. Elle portait une chemise blanche.

Quelqu'un qui n'aurait pas pris garde à son exquis visage ovale et à son regard langoureux, aurait pu la prendre pour un jeune et svelte garçon.

- Qu'est-ce qui ne va pas? demanda-t-elle.

Lucile chercha ses mots :

- Je suis certaine que don Carlos ne souhaite pas réellement m'épouser, voyez-vous... Il m'a demandée en mariage parce qu'il a pensé que je m'étais compromise en venant le retrouver ici...

- Pourtant, il a demandé votre main! Je vous assure que c'est bien la première fois que pareille idée lui vient! Et je suis bien placée pour le savoir...

- La question n'est pas là! Il ne m'aime pas, je le sais. Donc je ne peux pas l'épouser!

- Êtes-vous capable de le dire en face à don Carlos? Et votre père? Ne va-t-il pas se fâcher?

- C'est justement la raison pour laquelle je suis venue vous prier de m'aider. Oh! Madame, vous pouvez faire tant de choses! Je vous en prie, pourriez-vous vous arranger pour me faire partir tout de suite pour l'Angleterre? Il doit bien y avoir dans le port un bateau prêt à appareiller qui pourrait me prendre comme passagère?

Manuela avait l'air songeur :

- Mais, est-ce bien là ce que vous souhaitez réellement? Cela me surprend. Avez-vous bien réfléchi? Carlos est tellement séduisant! Et maintenant qu'il a hérité un titre, c'est un parti exceptionnel!

Lucile rétorqua d'un ton obstiné :

- Tout cela est sans importance.

- Mais la plupart des femmes font un mariage sans amour. Et c'est bien ce que j'ai fait, moi! lui fit encore observer Manuela Saenz.

Mais Lucile s'entêtait farouchement :

- Non, je ne peux pas l'épouser. Honnêtement, non!

- Mais l'aimez-vous?

- Oh! oui, je l'aime! Mais je l'aime trop pour accepter de gâcher son existence. Ce serait ridicule et inadmissible, s'écria Lucile qui ajouta d'un ton plus posé : Je vous en supplie, madame, aidez-moi à m'enfuir. Je peux retourner seule en Angleterre, puisque là-bas je retrouverai notre vieille cousine qui nous a toujours servi de chaperon. Je resterai auprès d'elle jusqu'au retour de mon père. Il oubliera sa colère, car il a besoin de moi pour tenir sa maison, et il trouve que je m'en tire bien.

Manuela secouait la tête :

- J'ai, moi, tout à fait l'impression que votre père serait extrêmement mécontent si vous refusiez un parti aussi brillant.

- Je ne peux pas faire autrement! Don Carlos n'a aucune raison de m'épouser. Je ne présente aucun intérêt pour un homme comme lui. C'est la seule chose qui doit guider ma conduite.

Manuela avait l'air songeur. Elle dit doucement :

- Carlos est un homme étrange... Les femmes n'occupent pas dans sa vie la place essentielle qu'elles ont dans la vie de Simon Bolivar...

Puis elle poursuivit d'un ton rêveur, comme si elle avait oublié la présence de Lucile et se parlait à elle-même :

- Certes, il y a eu des femmes dans sa vie... comme dans celle de tous les hommes... Mais il n'a jamais donné son cœur à personne! Et, pourtant, combien de femmes lui ont immolé le leur...

Lucile écoutait, persuadée que Manuela Saenz disait vrai, car il était impossible d'approcher don Carlos sans en tomber follement amoureuse.

« Il est si séduisant, si merveilleux! » se répétait-elle tout bas avec désespoir.

Si don Carlos ne s'était épris d'aucune femme, comme Manuela venait de l'affirmer, c'est parce qu'il cherchait la femme correspondant à son idéal.

« Mais ce n'est évidemment pas moi! » soupira-t-elle tout en continuant à réfléchir à la situation angoissante dans laquelle elle se trouvait :

« En supposant que je me marie avec lui quand même, qu'arrivera-t-il le jour où il rencontrera cette femme idéale dont il a rêvé si longtemps? Il ne serait plus libre de l'épouser à cause de moi! Ce que je souffre aujourd'hui en renonçant à lui est certainement peu de choses à côté du chagrin que j'éprouverai à ce moment-là... »

Arrivée au terme de ses réflexions, elle conclut à voix haute, autant pour elle-même que pour Manuela :

- Il faut que je m'éloigne de lui. Je dois partir!

Manuela alluma un cigare. Elle se leva, alla jusqu'à la fenêtre et, regardant au-dehors, dit lentement :

- Un navire doit lever l'ancre à l'aube... Souhaitez-vous vraiment, Lucile, que je fasse le nécessaire pour vous obtenir une place? En êtes-vous bien certaine?

- Oh! oui! Faites cela pour moi, je vous en prie, demanda ardemment la jeune fille.

- Bien!... Il ne me reste plus qu'à persuader votre père de rester ici un jour de plus : je lui demanderai de rester pour surveiller le déchargement des armes. Il avait décidé de repartir pour Quito avec vous, dès aujourd'hui! Mais il suffira de lui dire que sa présence est absolument nécessaire demain pour qu'il retarde son départ.

- Vous êtes très bonne, murmura Lucile.

Manuela poursuivit avec son esprit d'organisation habituel :

- Je ferai prendre vos bagages dans votre chambre pendant que nous serons tous à table en train de dîner. Vous n'aurez qu'à vous retirer dès la fin du repas comme si vous alliez vous coucher. Une voiture vous attendra devant le portail pour vous conduire au port.

- Merci, je vous suis vraiment reconnaissante.

Manuela Saenz rétorqua vivement :

- Très franchement, je vous trouve stupide! Vous avez réussi là où toutes les autres femmes ont échoué : Carlos a prononcé pour vous des mots qu'il n'avait jamais dite à personne! Il vous a demandée en mariage! De plus, je pense qu'il a une position enviable...

Ce doit être un homme important dans son pays, bien que je ne connaisse pas l'Ecosse...

C'est un beau parti : allons, revenez sur votre décision, miss Cunningham!

Mais Lucile secoua la tête :

- Non... Je vous en prie, madame, n'insistez pas! La seule chose que je désire c'est de rentrer chez moi toute seule. Accepterez-vous d'expliquer à mon père la raison pour laquelle je renonce à ce mariage, lorsque je serai partie? Et, si vous voulez bien, dites-le aussi à don Carlos...

Manuela haussa les épaules et répondit d'un ton sec :

- Très bien! Il est inutile de discuter plus longtemps si vous êtes aussi résolue. Allez donc retirer votre costume de voyage et mettre une robe légère. Je m'habille et j'irai parler à votre père.

Lucile se confondit en remerciements d'une voix enrouée par les larmes qu'elle retenait.

- Je vous suis très reconnaissante, plus qu'il ne m'est possible de le dire...

Manuela répliqua avec brusquerie :

- Je n'ai que faire de votre reconnaissance. La seule chose qui m'intéresse, c'est d'avoir réussi à soustraire aux Espagnols ces armes magnifiques et à les faire payer par les Espagnols!

Lucile repartit dans sa chambre et enfila une robe légère.

Elle y resta le plus longtemps possible, car elle ne tenait pas à rencontrer son père avant que Manuela lui ait parlé.

Quand elle sortit, il n'y avait plus personne. Son père était au port avec le général Bolivar et Manuela Saenz pour surveiller le

déchargement de la cargaison. Don Carlos n'était pas dans l'hacienda non plus et, à l'heure du déjeuner, aucun d'entre eux n'apparut dans la salle à manger.

Les seuls qui vinrent s'asseoir à table furent le colonel Sowerby et Daniel O'Leary. Lucile n'avait pas revu ce dernier depuis le lendemain du bal de la victoire à Quito.

Pendant tout le repas, le jeune homme raconta la rencontre dramatique du général San Martin avec Simon Bolivar. Il expliqua à Lucile :

- Je prends note de tout. J'enregistre des souvenirs : je consigne par écrit tout ce que fait le général Bolivar, parce qu'il est en train de faire l'histoire. Et je veux pouvoir, plus tard, tout relater avec exactitude. J'ai l'intention d'écrire l'histoire de Bolivar et de la libération de l'Amérique du Sud.

- Vous le ferez certainement beaucoup mieux que moi! remarqua Charles Sowerby. Il n'est rien que je déteste autant que de rédiger des rapports. Mais j'ai l'impression que vous avez entrepris là une tâche immense et que vous vous en lasserez à la longue.

Daniel O'Leary sourit :

- Je n'en crois rien! Mais vous avez sans doute raison, Charles, c'est un travail énorme.

Mais ce qui importe pour moi, c'est que le monde entier et les générations futures connaissent Simon Bolivar et sachent quel grand homme il fut!

- Si nous, qui l'aimons, n'avons pas le courage d'écrire son histoire, qui donc le fera?

poursuivit-il.

- C'est merveilleux ce que vous avez entrepris là, s'écria Lucile.

- Merci, répondit Daniel O'Leary, j'ai besoin d'être encouragé, car c'est un travail considérable, comme le disait Charles.

Après le repas, pendant l'heure de la sieste traditionnelle, Lucile retourna dans sa chambre et s'allongea sur le lit.

Elle s'était presque assoupie, lorsque Manuela vint la retrouver. La

jeune femme referma soigneusement la porte derrière elle et dit tout bas :

- Tout est arrangé, miss Cunningham. Mais faites très attention : il ne faut pas éveiller les soupçons de votre père. Il a l'esprit méfiant.

Lucile s'assit brusquement sur son lit et dit :

- Bien sûr! A aucun prix!

- Imaginez, Lucile : sir John et don Carlos ont déjà tout organisé et prévu pour votre mariage! Ils veulent le célébrer très vite, ici même, dès que votre sœur arrivera de Quito.

Aussitôt après, vous repartirez tous ensemble sur votre bateau pour l'Ecosse.

Lucile eut soudain l'impression que tout vacillait autour d'elle.

Rien de plus merveilleux n'aurait pu lui arriver : vivre en Ecosse avec don Carlos, dans un pays qu'elle aimait, avec l'homme qu'elle aimait... « Quel merveilleux rêve », songeait-elle avec de poignants regrets.

Cependant elle tint bon et ne dit pas un mot de ce qu'elle pensait.

Manuela, assise au pied du lit, commenta d'un ton songeur :

- Comme c'est étrange! Je n'avais pas compris que la mère de don Carlos était vraiment une Ecossaise! J'ai su vaguement que ses parents ne s'entendaient pas et ne vivaient pas ensemble. Sa mère était repartie vivre seule dans son pays, après avoir quitté son mari. Il descendait de l'une des plus nobles et des plus anciennes familles du Nouveau Monde.

- Don Carlos a été élevé par son père? demanda Lucile.

- Oui : d'abord au Venezuela où vivait son père, et ensuite en Espagne, à la cour à Madrid.

Manuela eut un sourire entendu et reprit :

- Il a connu Simon Bolivar par je ne sais quel hasard... Carlos devait être encore très jeune quand le général a entrepris de lutter pour l'indépendance. Mais j'ai su que don Carlos était allé lui offrir ses services tout aussitôt.

- Et, naturellement, le général les a acceptés? dit Lucile en souriant.
- Simon m'a expliqué qu'il avait tout de suite compris que Carlos pouvait lui être de la plus grande utilité, s'il restait parmi les Espagnols avec qui il avait été élevé, tout en communiquant secrètement avec les patriotes pour les renseigner.
- Mais c'était imposer à don Carlos un rôle terriblement difficile et dangereux pour quelqu'un d'aussi jeune! remarqua Lucile.
- Simon le savait. Mais il faisait confiance à l'intelligence extraordinaire de Carlos. Les services rendus par Carlos à l'armée de libération sont immenses. Son importance n'a fait que croître avec les années.

Lucile était heureuse et fière de l'homme qu'elle aimait :

- Il est merveilleux, dit-elle très doucement.
- Et vous persistez toujours à refuser de l'épouser? demanda Manuela.
- Oui... je vous ai expliqué pourquoi, répondit Lucile avec mélancolie, mais fermement.
- C'est bon! Puisqu'il en est ainsi, j'ai pris toutes les dispositions nécessaires. Vous irez vous coucher sitôt après le dîner. Une voiture fermée vous attendra devant le porche de l'hacienda.
- Merci, merci beaucoup! dit simplement Lucile.

Lucile monta rapidement dans sa chambre pour y prendre son manteau doublé de fourrure.

Il était évidemment beaucoup trop chaud pour le pays, mais c'était le seul de ses vêtements qui n'ait pas été mis dans ses bagages.

Elle regarda autour d'elle. Lorsqu'elle quitterait cette pièce, un chapitre de son existence se refermerait pour toujours sur le plus merveilleux, mais aussi le plus douloureux épisode de sa vie.

Durant tout le repas du soir, elle se garda bien de regarder dans la direction de don Carlos, assis en face d'elle, sentant qu'il lui serait impossible de poser les yeux sur le jeune homme sans éclater en sanglots. Elle mangea, ou plus exactement fit semblant de manger, car elle était incapable d'avalier une bouchée, et tint ses yeux résolument baissés sur son assiette.

Par chance, le général Bolivar était exceptionnellement en forme et, à lui seul, il combla les défaillances de ses convives. Il avait invité Charles Sowerby et Daniel O'Leary qui le stimulaient en lui demandant de raconter les batailles et les campagnes auxquelles eux-mêmes avaient pris part et qui furent de sanglantes défaites pour les Espagnols pourtant très supérieurs en nombre et en armement.

Lucile comprit, en écoutant le général, qu'il ne parlait que pour Manuela Saenz. Il cherchait à se mettre en valeur, à faire valoir ses actions d'éclat : on sentait chez lui le désir d'impressionner la jeune femme, comme s'il voulait lui démontrer que sa réputation de héros était largement méritée.

Lucile ne comprenait pas grand-chose à ce qui se racontait autour d'elle; les phrases qu'elle entendait étaient dépourvues de signification, tant elle leur accordait peu d'attention. Elle ne pensait qu'à une seule chose : c'était la dernière fois de sa vie qu'elle voyait don Carlos, l'homme qu'elle aimait désespérément.

Enfin tout le monde se leva de table. Les hommes allèrent dans le patio où le plateau du café les attendait et Lucile en profita pour s'esquiver.

Tandis qu'elle prenait son manteau, la porte s'ouvrit brusquement,

livrant passage à Manuela Saenz.

Lucile eut un sursaut d'appréhension et pensa très vite : « Pourvu que nos plans ne soient pas changés à la dernière minute! »

Mais déjà Manuela lui demandait :

- Je suis venue pour savoir si vous persistez toujours à commettre ce geste insensé?

La jeune femme était particulièrement ravissante ce soir-là. Elle portait une longue robe de soirée, profondément décolletée, dont la teinte vert émeraude lui seyait à ravir et la rendait plus séduisante que jamais.

Rien ne pouvait mieux renforcer Lucile dans ses intentions que ce charme agressif.

« Combien je dois paraître insignifiante devant tant de séduction, tant d'attraits! Les femmes que don Carlos a aimées ou connues devaient être des beautés agressives et parfaites : des femmes pleines d'assurance, de hardiesse, sûres de leur charme, des sirènes très sophistiquées auxquelles je n'arriverai jamais à ressembler » se disait-elle tout bas en regardant la jeune femme.

Elle se borna à dire avec autant de fermeté que de mélancolie :

- Oui... je tiens à m'en aller.

Manuela alla jusqu'à la fenêtre ouverte sur le crépuscule. Le soleil venait juste de disparaître à l'horizon dans un glorieux flamboiement d'or et de pourpre. Un grand silence s'appesantissait sur toutes choses, comme chaque soir, quand tombe la nuit.

Elle remarqua, les yeux lointains :

- Je vous aurais crue plus courageuse...

Lucile la regarda d'un air interrogateur, tandis qu'elle poursuivait sa pensée :

- Oui : assez de courage pour lutter afin d'obtenir ce que vous désirez! Rien n'est impossible à obtenir, je vous l'affirme, Lucile! Si l'on s'entête, on finit toujours par gagner la bataille...

Lucile sentit que Manuela parlait tout haut, mais pour elle-même;

aussi se garda-t-elle de l'interrompre et la jeune femme poursuivait :

- Tenez : le général m'aime actuellement comme il a aimé beaucoup de femmes auparavant. Mais, moi, je veux obtenir beaucoup plus, je veux qu'il m'aime de tout son être, de toute son âme. Je veux autre chose que l'amour physique, je veux beaucoup plus...

- Plus?... s'étonna Lucile sans comprendre.

- Je veux ce qu'il n'a jamais donné à aucune autre femme : je veux qu'il m'aime de toute son âme, avec son cœur et son esprit et qu'il m'appartienne totalement. Et je vous jure que cela arrivera un jour, même si je mets longtemps à l'obtenir! Il le faut pour que ma destinée soit accomplie.

Manuela parlait d'une voix basse et fervente, comme si elle prêtait serment. Elle reprit :

- Vous vous enfuyez, vous, miss Cunningham! Mais moi, je lutte et je vais continuer à lutter : bientôt Simon Bolivar ne sera plus devant moi le conquérant victorieux, mais un homme vaincu par l'amour : par un amour si puissant qu'il sera lui-même étonné de l'éprouver!

En parlant de sa vie intime avec tant de liberté, Manuela laissait voir qu'elle était très féminine et vulnérable. Lucile était gênée pour elle, et ne répondit rien. Elle avait l'impression d'entendre des mots qui ne lui étaient pas destinés et se sentait indiscrete par sa seule présence.

A son grand soulagement, Manuela changea de sujet :

- Allons, petite! Il faut vous dépêcher! Si vous voulez réellement partir, il faut partir immédiatement. Tout est prêt. Je me suis arrangée : une barque vous attendra au quai et vous conduira jusqu'au Saucy Kaïe qui mouille en eau profonde. C'est un cargo qui transporte du café en Angleterre. Je ne sais si ce sera très confortable... mais il faut prendre ce qui se présente... puisque son lieu de destination convient à vos desseins.

- Je vous remercie encore infiniment, dit Lucile qui ajouta :

- Puis-je vous rembourser le prix de la traversée?

- Non, non. Vous paierez quand vous serez à bord seulement. C'est convenu ainsi. Avant de quitter terre, il vous faudra payer le cocher de la voiture. Vous pourrez aussi donner un pourboire aux pêcheurs qui vous mèneront au bateau.

Lucile jeta le lourd manteau sur ses épaules pour cacher sa robe blanche qui pouvait la trahir.

« Je le retirerai dès que je serai dans la voiture, j'étouffe avec! » se dit-elle en elle-même.

Puis, soucieuse de ne pas s'attarder, elle se tourna une dernière fois vers Manuela :

- Au revoir, madame,, et merci encore.

- *Adiô!* répliqua brièvement Manuela.

Elle regarda la jeune fille s'éloigner dans le corridor, puis elle referma doucement la porte de la chambre, et rejoignit d'un pas léger Simon Bolivar dans le patio.

La voiture qui attendait Lucile était une vieille carriole en très mauvais état : c'est tout ce que l'on trouvait comme voiture de louage à Guayaquil. Le malheureux cheval avançait lentement sur la route pleine de trous et d'ornières. La voiture cahotait tellement que Lucile eut peur à plusieurs reprises de la voir verser. Elle était projetée de tous les côtés sur la banquette affaissée.

Elle ouvrit la vitre de la portière tant l'odeur de poussière, de moisissure et de foin était insupportable, et l'air frais de la nuit rafraîchit ses joues en feu. Elle pencha la tête dans l'espoir d'apercevoir une dernière fois le paysage qu'elle avait trouvé si beau. Aucune étoile ne brillait encore dans le ciel noir. On ne voyait même pas les collines où serpentait la route suivie par la voiture.

A proximité de l'hacienda, des lanternes accrochées aux tentes éclairaient les allées et venues des soldats. Puis, dans la campagne déserte, ce fut une nuit noire où les lanternes de la voiture brillaient faiblement. Mais au loin, Lucile aperçut les lumières des maisons de Guayaquil et, au delà, les navires brillamment illuminés dans le bassin du port.

Le trajet lui parut interminable jusqu'aux premières cases sur pilotis des faubourgs. Elle passa devant des églises, des moulins et devant la manufacture de corde où l'on employait des Indiens pour fabriquer avec la fibre du cabuya des cordages destinés aux voiliers.

Quand la voiture s'arrêta sur le quai, Lucile eut un pincement au cœur à la pensée qu'elle allait quitter là, et pour toujours, la terre

américaine.

Le cocher descendit avec difficulté de son siège et ouvrit la portière : la jeune fille sauta légèrement à terre. La brise marine caressa son visage et fit voltiger ses cheveux. L'air était tiède, mais elle ferma son manteau sur sa robe du soir de soie blanche - une tenue bizarre pour qui monte dans une petite barque de pêcheurs.

Lucile se dirigea rapidement vers celle-ci, suivie du cocher qui gémissait sous le poids de la malle. Un homme se dressa devant elle et lui demanda :

- Senorita Cunningham?

Elle n'hésita pas, bien que son nom ait été prononcé à l'espagnole. Deux hommes assis au fond de la barque tenaient les rames et l'attendaient. Ils l'aidèrent à monter à bord et transportèrent sa malle.

Le cocher repartit chercher son carton à chapeau dans la voiture. En attendant son retour, elle essaya de découvrir, parmi la douzaine de voiliers mouillés dans le port, quel pouvait être le Saucy Kate sur lequel elle allait embarquer. Leurs lumières vertes et rouges se reflétaient sur l'eau noire. Elle espérait que ce ne se serait pas un trop petit navire. Elle gardait le souvenir de la traversée sur le bateau de son père qui était un excellent bâtiment, vaste et solidement charpenté : le voyage avait été pénible.

Lucile ne souffrait jamais du mal de mer; elle avait le pied marin. Mais le roulis et le tangage incessants étaient dangereux dans l'Atlantique et elle avait failli plusieurs fois se casser un bras ou une jambe.

Lorsque le cocher revint avec le carton à chapeau, elle régla aussitôt la course. Il lui réclama une somme tout à fait exorbitante mais elle y ajouta un pourboire. Il ne la remercia pas et s'en fut brusquement, sans un mot. Devant son air hargneux, Lucile eut une pensée mélancolique pour les indigènes si charmants et si cordiaux de Quito.

Mais déjà les rameurs entraînaient la barque vers la mer. Ils ramaient lentement vers le milieu de la baie. Lucile faisait tout ce quelle pouvait pour ne plus penser à don Carlos, car elle ne voulait pas se mettre à pleurer. Pour se distraire, elle évoqua des souvenirs historiques de Guayaquil.

La ville avait été un repaire de pirates au XVI^e siècle. Francis Drake, notamment, avait capturé un bateau chargé d'or et avait partagé un butin énorme entre ses hommes. De nombreux autres pirates étaient

venus là, après lui, au cours des siècles suivants. L'un d'eux s'était un jour emparé de la ville par surprise, l'avait pillée et saccagée, puis incendiée...

Lucile faisait effort sur elle-même pour se souvenir de ses lectures concernant l'histoire de ce pays afin d'oublier sa propre histoire. Pourtant, de temps en temps, elle se disait : « Je l'aime! je l'aime! », sans pouvoir empêcher ces mots de tourbillonner dans sa tête. Mais elle s'acharnait à les réduire au silence :

« Non! pensait-elle, c'est précisément parce que mon amour pour lui est si grand que je me dois de disparaître de sa vie, pour lui laisser disposer en toute liberté de la sienne, le jour où il rencontrera la femme qu'il aimera. Je n'ai pas le droit de profiter de son geste chevaleresque : non! Je veux qu'il soit heureux! »

Elle devait tant lutter contre les larmes qu'elle renonça à regarder autour d'elle. Elle baissa la tête, se raidit de toutes ses forces contre sa peine, les mains croisées sur ses genoux. Elle devait se dominer, car il lui devenait impossible de penser à autre chose qu'à don Carlos et à son père qui devaient parler tranquillement dans le patio de l'hacienda et faire des plans pour son mariage. Le lendemain, ils apprendraient quelle s'était enfuie, toute seule, pour l'Angleterre.

La voix du rameur la fit sursauter :

- Nous y sommes, senorita.

Lucile releva la tête. La barque était contre le flanc d'un haut bâtiment dont la coque les surplombait. Une échelle de corde se balançait devant elle.

Ce n'était pas la première fois qu'elle montait sur le pont d'un navire de cette façon. Et elle n'éprouva pas de difficulté à grimper le long de la coque, malgré le poids de son manteau.

Dès que les pêcheurs l'eurent aidée à s'agripper, elle monta lestement.

En haut, sur le pont, un officier l'attendait et l'aida à sauter. Elle fut étonnée de l'allure élégante de ce marin et elle se sentit rassérénée :

« La traversée se fera sans doute mieux que je ne pensais... », se dit-elle tout bas.

Le vaisseau lui paraissait très grand et l'on pouvait supposer qu'il

tiendrait bien la mer, même si l'océan se déchaînait.

L'officier parlait anglais :

- Voulez-vous me suivre, mademoiselle, dit-il laconiquement.

Lucile obéit sans un mot. Elle descendait derrière lui l'échelle, puis suivit un étroit couloir menant vers l'arrière.

« Le Saucy Kate est vraiment beaucoup plus important que je ne m'y attendais, pensait la jeune fille. Ce doit être un bon bâtiment, et le capitaine doit tenir à ne pas le perdre : nous avons donc toutes chances d'arriver sains et saufs à bon port... »

Elle était influencée par la méfiance qu'inspiraient les cargos à son père : sir John Cunningham n'avait aucune confiance dans ces navires et préférait transporter ses marchandises sur son propre voilier. Lucile finit par penser, admirati-ve : « Papa serait vraiment surpris, s'il pouvait voir ce navire! »

L'officier ouvrit enfin une porte et s'effaça pour la laisser entrer.

A son grand étonnement, elle pénétra dans une très vaste cabine. Deux hommes se tenaient debout, tout au fond. Elle ne fit pas un pas de plus, figée de stupeur : don Carlos était en face d'elle!

C'était don Carlos, plus beau, plus imposant, plus magnifique que jamais... Brusquement inondée de joie à sa vue, oubliant tout ce qui n'était pas l'immense amour qu'il lui inspirait, elle aurait voulu courir se jeter dans ses bras et lui crier son bonheur de le voir... Mais ses jambes se dérobaient; son cœur semblait prêt à éclater dans sa poitrine. L'émotion lui coupait la parole et elle était incapable de faire le moindre mouvement.

On referma la porte de la cabine derrière elle. Puis don Carlos fut à ses côtés et prit sa main dans les siennes. Elle frissonna à leur doux contact, tandis qu'il lui disait paisiblement :

- Voici frère Pablo qui va nous marier tout de suite. Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous, car nous devons lever l'ancre avec la marée : nous sommes sur un navire de guerre dont le capitaine ne peut retarder le départ.

- Mais... mais, je... je... tenta de balbutier Lucile.

Il la regardait en souriant, et il y avait tant de choses dans ce sourire qu'elle se tut.

- Je sais, je sais, dit-il. Mais comme nous allons devoir partager la même cabine pendant la traversée, il faut que vous songiez à ma réputation, Lucile!

Il souriait avec une tendresse malicieuse. Elle aurait voulu dire quelque chose, mais elle était submergée de bonheur par ce sourire et par ce qu'elle lisait dans le regard de don Carlos.

Il lui baisa la main et déclara :

- Allons, Lucile, venez vite! Nous aurons tout le temps de nous expliquer ensuite.

Il l'entraîna; mais, s'apercevant qu'elle avait toujours son lourd manteau, il le lui retira et le déposa sur une chaise. Puis il la fit avancer vers le prêtre qui les attendait en silence.

Devant cet autel improvisé, le missionnaire récita les prières rituelles du mariage. Lucile entendait bien les mots latins prononcés par le frère Pablo, mais elle n'arrivait pas à croire qu'elle était réellement en train d'épouser don Carlos. La bénédiction de leur union fut extrêmement rapide; mais Lucile avait l'impression d'être emportée au paradis, et les anges autour d'elle chantaient son allégresse.

Elle entendit, pour la première fois, énoncer le nom de don Carlos en anglais :

- Charles, Anthony, Francis, dit très lentement le jeune homme.

Lucile était si émue quelle répondit au prêtre d'une voix imperceptible, impossible à entendre.

Ils s'agenouillèrent côté à côté pour recevoir la bénédiction, les mains jointes.

Lorsqu'ils se relevèrent, don Carlos prit la main de Lucile et la porta à ses lèvres pour y déposer un baiser. Puis il reconduisit courtoisement le prêtre.

Lucile revenait peu à peu sur terre. Elle regarda autour d'elle car elle n'avait rien vu depuis, son entrée. C'était la cabine du commandant, c'est-à-dire celle que l'on donnait, suivant les traditions de courtoisie du temps, à un passager exceptionnellement honorable, sur un navire

de guerre.

Elle était confortable et spacieuse. Le grand lit, dans l'angle du mur, était muni d'un baldaquin avec des rideaux relevés et drapés qui pouvaient être tirés lorsque ses occupants souhaitaient s'isoler la nuit, ou même le jour, pour préserver leur intimité.

Lucile rougit subitement. Elle se laissa tomber sur une chaise, prise de vertige. Le bateau était encore à l'ancre et pourtant, il lui semblait que le monde entier tournait autour d'elle.

« C'est impossible! incroyable! ce n'est pas vrai : don Carlos ne m'a pas réellement épousée... il y a quelques instants, alors que je m'enfuyais loin de lui! Je m'étais donné tant de mal pour lui échapper... Et maintenant, nous sommes ensemble sur ce navire qui fait partie de la flotte commandée par l'amiral Cochrane... c'est absolument incroyable!... » se disait-elle.

Lord Cochrane était écossais et elle comprit pourquoi don Carlos avait trouvé un accueil aussi confortable à bord. C'était évidemment parce qu'il était son compatriote.

Don Carlos ne tarda pas à revenir. Le cœur de Lucile se mit à battre frénétiquement. Elle se leva et le regarda, toute tremblante. Tout en refermant la porte de la cabine derrière lui, il la fixait du regard :

- Pourquoi vous êtes-vous enfuie, Lucile? demanda-t-il d'une voix grave.

Lucile pensa qu'il devait être un peu fâché et elle essaya de se disculper :

- Mais... il fallait que je parte. Je devais... Vous n'auriez pas dû m'en empêcher..., balbutia-t-elle.

- Mais pourquoi?

- Parce que... je ne voulais pas me marier avec vous.

- Mais pourquoi?

- Parce que c'était mal de ma part de l'accepter... Puisque vous n'aviez pas vraiment envie de m'épouser.

Il s'avança vers elle sans répondre. Lucile avait peur d'elle-même et de ses propres réactions. Voulant lui cacher les battements passionnés de

son cœur, elle recula et se pencha par le hublot pour regarder la mer. Le sentant tout près d'elle, la jeune fille était envahie par un immense désir de se retourner et de poser sa tête sur son épaule. Elle ne pouvait plus le fuir, il l'en avait empêchée définitivement : ils étaient désormais mariés. Elle s'obstinait à vouloir lui cacher ses sentiments.

Elle lui demanda d'un ton assez incohérent :

- Comment avez-vous su que j'avais quitté l'hacienda de Bolivar et que j'étais ici?

Il éclata de rire. Il avait l'air très jeune et très heureux tout à coup et il s'écria joyeusement :

- Avez-vous oublié que j'étais un espion, Lucile, un excellent espion?

- Alors... ce n'est pas Manuela qui vous l'a dit?

- Non. Manuela a joué le jeu honnêtement.

- Alors, comment avez-vous tout appris?

- J'ai deviné ce que vous complotiez. Je suis resté trop longtemps près de vous, Lucile, pour ne pas percevoir toutes vos pensées. J'ai deviné que vous étiez troublée et malheureuse.

Il y a beaucoup d'autres choses encore que je sais de vous...

Le ton de don Carlos bouleversait la jeune fille. Il reprit, flegmatique :

- Je voudrais que vous me disiez ce que vous avez ressenti le jour où je vous ai embrassée dans votre petit pavillon.

Lucile répondit instantanément, sans réfléchir :

- C'était merveilleux! C'est la chose la plus merveilleuse, la plus parfaite qui me soit arrivée! J'avais beau savoir que je n'étais rien pour vous, que cela ne comptait pas, ce baiser représentait tout le bonheur de ma vie... Jamais je ne pourrai l'oublier!

- C'est aussi ce que j'ai pensé!

Lucile fut tellement surprise qu'elle se retourna en ouvrant de grands yeux. Elle frémit sous le regard de don Carlos.

Il lui dit doucement :

- Mais pourquoi donc avez-vous cru que c'était un baiser sans importance pour moi, ma petite fille chérie? Quand je vous l'ai donné, j'ai compris que vous m'aimiez comme je vous aimais.

- Vous... vous m'aimez? s'écria Lucile d'une voix faible.

- Je vous ai aimée, Lucile, dès le premier instant : dès que je vous ai vue! Pendant que vous me soigniez, pendant que vous me faisiez la lecture, je ne pensais qu'à cela : je découvrais en vous la femme dont j'avais toujours rêvé.

- Pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit? gémit-elle en pensant aux longues journées de désespoir qu'elle venait de traverser. Elle avait tant souffert, en essayant de lui cacher ses sentiments, persuadée d'être une personne trop insignifiante pour qu'il puisse jamais s'éprendre d'elle.

Il s'en expliqua ainsi :

- Je n'avais rien à vous offrir, je ne pouvais vous avouer mon amour. J'avais dépensé toute la fortune de mon père. Pendant tout le temps où j'ai travaillé en cachette pour les patriotes, je ne voulais pas accepter l'argent des Espagnols et j'étais très pauvre...

Lucile pensa : « Il n'y a que lui pour avoir de si nobles sentiments. » Il poursuivit :

- Comment aurais-je pu oser vous demander de partager mon existence? Une vie de privations et de misère, sans cesse menacée?

Il ajouta, après un bref silence :

- Je risquais d'être trahi à tout moment. J'aurais été torturé avant d'être tué. Pensez-vous, vraiment, que je pouvais vous demander de partager une telle vie?

- Cela m'aurait été tout à fait égal, pourvu que je puisse vivre avec vous! murmura Lucile.

- Je savais que vous alliez dire cela! répondit don Carlos. Si je vous avais demandé de me suivre, le jour où je vous ai embrassée en vous quittant, vous auriez accepté... (Il sourit tendrement avant d'ajouter :) Est-ce vrai?

- Je serais allée n'importe où : jusqu'au bout du monde, pour être avec

vous, vous le savez bien! dit-elle d'une voix passionnée.

- Maintenant, j'ai une meilleure vie à vous offrir bien que j'aie encore du mal à le croire moi-même. Mais mon intrépide petite épouse la trouvera peut-être bien morne et ennuyeuse!

- Ce sera vous, plutôt, qui la trouverez triste. Pourrez-vous vivre paisiblement en Ecosse avec moi? s'écria Lucile d'une voix étranglée.

Elle avait vraiment peur que don Carlos trouve sa compagnie bien ennuyeuse et la juge, comme son père, fade et insignifiante.

Il passa très tendrement le bras autour des épaules de la jeune fille et l'attira doucement contre lui. Puis il l'obligea à lever la tête et à lui livrer son regard.

- Nous allons avoir tant et tant de choses à découvrir ensemble. Je vous jure, ma chérie, que la découverte de notre bonheur sera, pour moi, la chose la plus passionnante de ma vie!

Il posa ses lèvres sur les siennes et le même émerveillement s'empara de tout son être comme la première fois. Elle était un peu effrayée par la violence de ce quelle ressentait, mais elle se serrait avec bonheur contre la poitrine du jeune homme. Jamais elle n'avait éprouvé pareille extase.

Elle lui appartenait tout entière, elle était à lui. Avant ce jour, elle ignorait la joie et la beauté. Il y avait toute la beauté de la nature, des fleurs et du soleil dans la chaleur de ce baiser, avec quelque chose de plus précieux, de plus intime et d'indéfinissable qui donnait à Lucile le désir de se fondre en lui. Manuela lui avait dit que ce sentiment était plus profond et plus intense que l'amour lui-même.

« Ce sont nos âmes et nos cœurs qui se rejoignent et se caressent », pensait-elle tout bas.

Elle se laissa emporter par son émoi et se sentit incapable de raisonner. Elle avait perdu la notion du temps. Leur étreinte dura longtemps, puis don Carlos releva la tête et la regarda. A la lueur des bougies, son visage était radieux de bonheur et ses yeux brillaient comme des étoiles.

Elle murmura doucement :

- Je vous aime!

Puis elle cacha son visage dans le cou du jeune homme, brusquement intimidée.

Il déposa de légers baisers sur les cheveux de Lucile en répétant à son tour :

- Et moi aussi, je vous aime, ma chérie! Je vous aime! Vous m'appartenez pour toujours.

Plus jamais vous ne tenterez de vous échapper...

Lucile soupira :

- J'étais tellement désespérée de vous perdre...

- Moi aussi j'ai été désespéré quand j'ai su ce que vous vouliez faire... Je ne pouvais y croire... Je pensais que vous saviez que je désirais vous épouser.

- Mais vous ne me l'aviez jamais dit!

Don Carlos soupira profondément :

- Vous ne pouvez pas imaginer comme j'avais du mal à me dominer. J'avais tellement envie de vous embrasser, la nuit dernière, quand nous étions dans le patio au clair de lune...

- Mais, moi aussi, j'avais envie que vous me donniez un baiser. J'attendais, j'attendais... je l'aurais tant voulu!

- Je l'ai bien deviné! Mais cela me semblait déloyal, puisque j'avais décidé de vous renvoyer chez votre père, en sécurité et loin de moi. Il nous aurait été beaucoup plus difficile et plus pénible, à l'un comme à l'autre, de nous séparer si je vous avais embrassée comme vous le souhaitiez.

- Embrassez-moi... Oh! embrassez-moi encore, supplia Lucile en levant la tête.

Embrassez-moi pour que je sois bien certaine que je ne rêve pas...

- Je saurai bien vous montrer que vous ne rêvez pas, Lucile. Mais, attendez un instant. Je vais demander que l'on apporte vos bagages. Ensuite, personne ne troublera plus notre félicité jusqu'à demain matin...

Il y avait tant de passion dans la voix de don Carlos que Lucile rougit

de nouveau. Elle murmura avec appréhension :

- Et si jamais je vous décevais?... Peut-être ne suis-je pas réellement celle que vous avez attendue si longtemps? Peut-être ne suis-je pas vraiment votre idéal?
- Comment savez-vous que je me réservais pour un idéal?
- Manuela m'a dit que vous n'aviez jamais demandé la main d'aucune femme.
- C'est exact. Mais je n'aurais jamais cru que Manuela le savait.

Lucile lui répondit en riant :

- Je crois que Manuela est un peu comme vous et qu'elle sait des quantités de choses sur les gens : peut-être même des choses qu'ils ignorent eux-mêmes...
- Par exemple?
- Elle m'a dit, entre autres, qu'elle livrerait bataille contre le général Bolivar jusqu'à ce qu'il l'aime d'une manière dont il n'a jamais aimé et n'aimera jamais aucune autre femme...

Don Carlos sourit :

- C'est une bataille perdue et gagnée d'avance quand deux êtres sont seuls face à face et rejettent les oripeaux de la gloire et de la puissance pour se donner à l'amour.

Don Carlos exprimait ce qu'elle avait pensé elle-même quand Manuela lui avait parlé. Elle en fut toute surprise.

- C'est aussi la bataille que je vais livrer contre vous, ma petite chérie! Car je ne veux pas seulement être le maître de votre joli petit corps et de vos lèvres tentantes, mais aussi celui de votre âme. Je veux posséder votre cœur, vos pensées, votre esprit, votre être tout entier dans ce qu'il a de meilleur.
- Mais tout cela vous appartient déjà, mon âme est à vous! s'écria Lucile. Vous n'avez pas de bataille à livrer : vous l'avez gagnée depuis longtemps!
- Il faudra que je m'en assure! dit-il, taquin.

Il la serra violemment contre sa poitrine et l'embrassa avec fougue, lui écrasant les lèvres impérieusement comme s'il voulait aspirer son âme.

Alors, tandis qu'il couvrait les lèvres, les joues, le front de la jeune fille de baisers passionnés, elle sentit une sorte de feu intérieur au fond d'elle-même : un feu qu'il avait allumé avec le feu de son cœur.

- Je vous aime, essaya-t-elle encore de dire.

Mais sa voix s'étranglait dans sa gorge.

- Vous m'appartenez tout entière! Complètement et absolument, ma chérie! dit-il en lui donnant de nouveaux baisers plus fougueux encore.

Il l'embrassa tellement que Lucile perdit, dans un merveilleux vertige, la notion de ce qui était autour d'elle. Il leur semblait qu'ils étaient seuls au monde, dans une île perdue au milieu des flots de l'océan. Lucile avait déjà ressenti la même chose lorsqu'il l'avait embrassée à Quito, avant de quitter le pavillon. Mais son émotion était maintenant plus profonde, plus intense, plus tangible. Car, depuis ce jour lointain, elle avait changé, et les qualités qui dormaient en elle s'étaient épanouies depuis qu'elle aimait don Carlos.

Lucile ne serait jamais plus la timide jeune fille qu'elle avait été. Elle était née une seconde fois pour une vie nouvelle et pour l'amour.

Son amour était un amour divin, parfait, total : un amour qui venait de son cœur et de son âme. Elle murmura encore :

- Je vous aime! Oh! Carlos, comme je vous aime! Je vous aime de toute mon âme...

Il cueillit le dernier mot sur ses lèvres dans un baiser et lui dit d'un ton triomphant de joie :

- Vous m'appartenez, ma belle, mon adorable petite femme, aujourd'hui et pour toujours!